

22915



Je ne demande pas mieux que d'être convaincue (Page 3.)

LES COMPAGNONS DE MINUIT

PAR CHARLES DESLYS

I

La comtesse Hélène.

Le grand-duché de Bade est assurément l'une des contrées les plus pittoresques et les plus riantes de l'Europe. Hautes montagnes, profondes et vastes forêts, ruines de l'effet le plus imposant, villages du plus gracieux aspect, grands fleuves majestueux, frais ruisseaux, torrents indomptés, tout concourt à faire de cette douce patrie la digne sœur de la Suisse et de l'Ecosse.

Si vous allez aujourd'hui de Bâle à Mannheim, soit que vous remontiez le cours du Rhin, soit que vous préféreriez le chemin de fer ou la grand'route, qui serpentent presque côte à côte sur la rive allemande, vous êtes non-seulement frappé des magnificences naturelles du pays, mais encore ému du calme touriant, de la sérénité parfaite qui semblent y régner sans partage. Toutes les maisonnettes sont peintes en guillerettes couleurs qui réjouissent le regard du passant; il ne rencontre que visages épanouis, grands yeux bleus, blondes chevelures et joues roses. Partout dans le lointain il entend comme un perpétuel murmure tout formé d'éclats de rires et de chansons; autour de lui, partout il ne voit que verdure et que fleurs. Il croit rêver, c'est presque un paradis.

A l'époque cependant où commence cette histoire, c'est à-

LES COMPAGNONS DE MINUIT I.

dire vers la fin du siècle dernier, un peu de temps avant que n'éclatât la révolution française, il n'en était pas ainsi.

Les dernières guerres, si désastreuses pour tout le monde, avaient surtout ravagé les provinces riveraines du Rhin: le voyageur, à chaque pas, rencontrait quelques traces du fléau destructeur. Les murailles des villes étaient abattues, les tours étaient éventrées sur les collines. Presque tous les châteaux avaient été démantelés; chose bien autrement désolante encore, beaucoup de villages incendiés n'offraient plus à la vue qu'un amas de ruines noircies et désertes. L'herbe croissait sur les routes devenues presque impraticables. Les vignobles, les houblonniers et les autres cultures commençaient à peine à ressortir de l'état sauvage où les avait momentanément plongés le malheur des temps. Plus de chansons, plus de rires, surtout plus de sécurité. Les mercenaires, les trainards de toutes les armées continuaient la guerre pour leur compte personnel. De soldats seulement ils étaient devenus bandits. Cantonnés dans les profondeurs des forêts, parmi les roches inaccessibles, au fond des souterrains inconnus des vieux *burgs* abandonnés, ils formaient des bandes d'autant plus redoutables qu'une mystérieuse association les reliait toutes entre elles, et que la misère leur recrutait de toutes parts des complices ou des complices. Ils semblaient insaisissables; ils passaient pour indestructibles; on les appelait *les Compagnons de Minuit*.

Ce n'était pas que le grand-duc Charles-Frédéric manquât de résolution et d'énergie. Mais, bien qu'il vint de réunir à ses États le margraviat de Baden-Baden, il se sentait trop faible encore pour lutter avec avantage: il attendait. Et la désolation, cependant, la terreur, croissaient de jour en jour autour de lui!

Ceci posé en passant, car nous ne saurions manquer d'y revenir amplement plus tard, retournons à notre récit.

Par une douce matinée de mai, deux jeunes filles étaient

assises sur la terrasse d'un élégant manoir tout récemment construit à mi-côte d'une montagne boisée, que dominait fièrement la sombre silhouette de l'ancien château de Rosenthal.

Une tradition fantastique se rattachait à cette gothique demeure, à ce nid d'aigle souvent perdu dans les nuages. C'était, disait-on, l'œuvre d'une seule nuit : l'architecte se serait appelé Satan.

Grâce à cet infernal patronage, la famille de Rosenthal avait jadis brillé d'un vif éclat ; puis, son astro avait pâli, et s'était finalement éclipsé dans cette grande tempête allemande que soufla la guerre de Trente ans.

Depuis lors, on ne s'est guère plus inquiété des barons de Rosenthal. L'avant dernier rejeton de cette illustre race s'était même assez misérablement éteint, laissant à son fils Conrad, pour unique héritage, une caisse vide, une baronnie inculte, un manoir presque inhabitable.

Le jeune baron Conrad avait d'abord vécu, comme son père, en hobereau sauvage, en gentilhomme chasseur.

Un beau jour, cependant, on l'avait vu s'habiller tout à coup à la mode du temps. L'aiglon s'apprivoisait. Il alla dans les villes, il parut à la cour, il revint avec de l'or, avec beaucoup d'or.

Une succession imprévue ? disait-on ; un trésor retrouvé ? un gain considérable au jeu ?

— Quoi qu'il en soit, le nouveau château de Rosenthal s'éleva, presque aussi rapidement, presque aussi merveilleusement que l'ancien ; mais cette fois à mi-côte de la montagne.

Aussi disait-on tout bas dans le pays que le jeune baron Conrad avait tout simplement renouvelé le pacte de sa famille avec le diable !

On ne l'en aime pas moins, nonobstant, car il continua d'être bon, car il devint généreux pour tous.

Quant au vieux burg, il fut abandonné aux broussailles grimpantes et aux oiseaux de proie ; mais il ne resta debout, toujours aussi fier, toujours aussi terrible à voir, surtout du côté du nord, d'où il paraissait comme planer au dessus de la rocheuse et sombre vallée qu'on nomme encore aujourd'hui le Val-d'Enfer.

L'autre versant de la montagne, celui qui redescend vers le midi, offrait une perspective toute différente. La forêt presque primitive, les sauvages rochers s'étendaient librement encore au-dessous de l'ancien manoir ; mais au-dessous du nouveau, la nature, déjà plus riante par elle-même, s'égayait en outre depuis peu par les coquetteries de l'art. C'était d'abord un immense parc, tracé sur les dessins de celui de Trianon. Audelà de ses murailles, que trouaient de nombreux sauts-de-loup, quelque Lenôtre badois avait taillé de longues échappées à travers les bois intelligemment éclaircis. Plus loin encore, le regard planait avec ravissement sur de vertes prairies, à la surface desquelles couraient les gracieuses brumes matinales que parfois empourpre le soleil levant. Le Neckar coulait dans le fond de ce tableau que fermait à l'horizon la pittoresque silhouette de l'autre rive, toute dentelée de forêts, de clochetons et de tourelles. C'était une perspective enchantée ; c'était un féerique panorama, vu surtout de la haute terrasse sur laquelle les deux jeunes filles, dont nous venons de parler, étaient assises et causaient à mi-voix par cette douce matinée du printemps.

Toutes deux appartenaient évidemment à l'aristocratie du duché. La plus jeune était l'unique parente, la propre sœur du baron Conrad de Rosenthal.

Elle avait dix-huit ans à peine. Elle était frêle, mignonne et blonde. Rien d'intéressant, rien de séraphique comme son visage, un peu pâle, peut-être, mais où la moindre émotion faisait aussitôt épanouir des roses d'une adorable fraîcheur. Ses traits, généralement allongés, étaient d'une délicatesse infinie. Sa petite bouche, bien qu'un peu triste, avait parfois des sourires qui faisaient rêver à ceux des anges. Comme les leurs, ses grands yeux étaient bleus, mais hélas ! sans regards... la pauvre Bertha de Rosenthal était aveugle.

La comtesse Hélène, sa compagne, offrait avec elle un contraste frappant. Son opulente chevelure, ses yeux d'une rare vivacité, étaient de ce beau noir ruisselant qu'on ne rencontre d'ordinaire que dans les régions plus favorisées du soleil.

Son teint avait cette brume transparence dont les grands maîtres italiens eurent le secret. Dans le galbe de son visage on retrouvait la perfection du type antique. Elle était grande, élancée, belle comme la Diane Chasseresse. L'élégante amazone à brandebourgs d'argent dont elle était vêtue ce matin-là, le feutre à plumes blanches qui la coiffait à ravir, la fine cravache qu'elle tourmentait encore dans ses admirables mains cavalièrement gantées, et plus encore l'animation, le désordre d'une course récente qui se remarque encore en elle, tout attestait que la comtesse Hélène venait de traverser au galop les forêts d'alentour, ces redoutables forêts où la crainte des bandits faisait battre le cœur des plus intrépides ! Gardez-vous, cependant, de croire que ce fût une virago, une Bradamante ! Loin de là, le charme de sa voix, la grace de tous ses mouvements, son tendre regard, son frais sourire, sa pudeur surtout, la faisaient tout à la fois la plus douce et la plus fière, la plus ravissante et la plus digne de toutes les jeunes veuves, ou plutôt de toutes les jeunes filles de l'Allemagne. Ses propres paroles, du reste, ses confidences à sa jeune amie complèteront bien mieux ce portrait qu'une description prolongée d'avantage.

— Bertha, lui disait-elle, je suis arrivée ce matin ici le cœur rempli d'espérance et de joie. Il y a de cela une heure à peine... et voici que tous mes beaux rêves se sont évanouis déjà... Je me sens l'âme brisée... Je suis triste et malheureuse à vouloir en mourir !

— Folle !... chère folle !... murmura la jeune aveugle avec une si caressante voix qu'elle semblait faite tout exprès pour consoler la douleur.

Et ses bras, en même temps, cherchaient Hélène pour l'embrasser.

La belle comtesse s'y précipita tout à coup d'elle-même, et, éclatant enfin en sanglots, elle s'écria :

— Bertha, j'aime ton frère... et bien décidément ton frère... ne m'aime pas !

Puis, avant même que la sœur de Conrad ait eu le temps de répondre, elle se redressa vivement, honteuse déjà de cette preuve de faiblesse, et d'une voix dans laquelle l'orgueil blessé reprenait momentanément le dessus, elle poursuivit :

— Et j'ai vingt ans !... Et je suis belle !... Et je suis riche !... Et je venais lui dire : Je te sacrifie une couronne !... Oh !... c'est à la fin par trop d'humiliation !... Je sais ce qui me reste à faire... soit... C'est lui qui l'aura voulu !...

Vainement Bertha s'efforçait de prendre la défense de Conrad.

— Tais-toi ! conclut Hélène avec le courroux hautain d'une reine offensée.

Et, le sein palpitant, les narines agitées, la lèvre convulsive, l'œil jetant des éclairs à travers les larmes que vainement elle cherchait à retenir, la superbe jeune femme se mit à marcher à grands pas fiévreux sur la terrasse sonore.

La jeune aveugle ne pouvait, hélas ! la voir, mais l'instinct de son cœur lui faisait deviner facilement combien elle devait souffrir.

Bertha obéit donc et se tut, se résignant, avec son habituelle douceur, à laisser passer ce premier orage.

Mais lorsque le pas de sa compagne se ralentit, lorsque les grondements inarticulés de sa colère s'éteignirent en un murmure plaintif, la jeune aveugle éleva de nouveau la voix.

— Hélène ! dit-elle avec la tendresse infinie d'une mère qui gronde un tout petit enfant... Hélène !... ma pauvre Hélène... tu es injuste envers Conrad... et surtout envers moi !...

Dès le premier mot, la comtesse s'était arrêtée. Une nouvelle transfiguration s'opéra rapidement en elle. Aux brusques éclats de l'orgueil irrité succédèrent, comme par enchantement, les mélancoliques rêveries de l'amour inquiet. Son regard, son geste, son sein, sa voix, tout se calma et s'adoucit. Quelques dernières larmes lui revinrent, semblables aux perles humides qui roulent en tremblotant sur les fleurs après la pluie. Déjà ce n'était plus la même jeune femme ; mais belle toujours, bien que d'une tout autre beauté, elle redevint cent fois plus belle encore.

— Pourquoi ne pas vouloir m'écouter ? poursuivit harmonieusement Bertha. Peux-tu douter que je sois ton amie ? Tu

te trompes, Hélène... je te l'assure... crois-moi!... Nous autres aveugles, nous jugeons bien mieux les sentiments de ceux que nous aimons, précisément parce que nous ne les jugeons qu'avec les yeux du cœur. Je suis clairvoyante de ce côté-là, tu le sais bien. Conrad t'aime, folle que tu es!... Conrad t'aime, peut-être plus que tu ne l'aimes!... Ne va pas me dire : J'ai vu ceci, j'ai vu cela!... Vu... la belle affaire!... Mais rien n'est trompeur comme les yeux, et la plupart du temps... là... vrai... ce n'est pas la peine d'en avoir!... Je te réponds de l'amour de Conrad, moi... Ma parole doit te suffire... la parole d'une aveugle... c'est infailible... car je ne saurais trop te le répéter, mon Hélène... dans le fond de l'âme... on n'y voit bien, réellement bien que lorsqu'on n'y voit pas!

Depuis longtemps déjà la comtesse s'étant rapproché peu à peu de Bertha, s'était, sans bruit, rassise auprès d'elle. L'angélique et souriante enfant finit par lui tendre les deux mains, en guise d'irrésistible péroraison. Hélène les saisit tout à coup, l'attira sur son cœur, à son tour l'embrassa, et, d'une voix non moins douce cette fois que celle de la jeune aveugle, elle lui répondit :

— Pardon!... oh! pardon, mon ami!... pardon, à sœur!... Tu veux me convaincre... eh! mon Dieu... je ne demande pas mieux que d'être convaincue!... Voyons... causons raisonnablement... Je ne te demande qu'à parler la première; voilà tout. Tu me répondras seulement lorsque j'aurai fini... J'ai besoin de te dire tout ce que je crains et le peu que j'espère encore... Laisse-moi repasser dans ma mémoire endolorie tout le passé, tout le présent, tout l'avenir de mes amours avec ton frère... Laisse-moi me souvenir et rêver tout haut... mais que je pleure ou sourie en rêvant, ne me réveille pas... veux-tu?

— Endors-toi vite, j'écoute déjà! consentit enfantinement Bertha.

Et, comme s'adressant aux nuages qui couraient dans le ciel bleu, aux grands arbres verts qui venaient caresser la terrasse de leur feuillage ami, à la brise, aux oiseaux, à tout ce qui peuplait cet immense et radieux horizon, invisible, hélas, pour ses grands yeux éteints :

— Silence!... ajouta-t-elle en mettant un doigt sur ses lèvres.

Puis, semblable à quelque bon ange veillant sur le sommeil de l'âme commise à sa garde, elle s'accroupit dans une attitude gracieuse, aux pieds de la comtesse Hélène, qui, se renversant en arrière sur sa chaise longue, le regard extatiquement perdu dans les nuées errantes au ciel, commençait à passer la revue de ses souvenirs de jeunesse et d'amour :

— Nous étions enfants que nous nous aimions déjà! murmura-t-elle d'une voix qui semblait venir aussi des lointains du passé. Ma mère habitait la vallée, le père de Conrad et de Bertha la cime de la montagne. Celui-ci pleurait une femme adorée, celle-là regrettait un époux à la mémoire duquel elle avait promis un deuil éternel. Les deux châteaux étaient donc bien tristes. En outre, ils étaient pauvres et tombaient également en ruines. Aussi, d'un commun accord, les enfants les fuyaient-ils chaque matin. Ils se rencontraient au milieu de l'intervalle qui les séparait, à mi-côte de cet escarpement boisé, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le nouveau manoir de Rosenthal. Du plus loin que s'apercevaient les pauvres petits, c'était aussitôt une triple fanfare d'allégresse enfantine, une folle course les cheveux au vent, des embrassades et des gambades à n'en plus finir. Puis, tout le jour on gaminait, on folâtrait, on buissonnait au milieu des grands bois. Les jeunes sauvages, au milieu de leurs impénétrables savanes, les premiers enfants d'Ève et d'Adam, au sein du Paradis terrestre, ont dû vivre ainsi. Oh! pourquoi ne reste-t-on pas toujours enfants! Qui nous rendra ces beaux jours envolés! Comme nous étions libres alors, comme nous étions heureux!... Te souviens-tu, Bertha?... dis... te souviens-tu?

— Oui! murmura doucement la jeune aveugle. Oh! oui... Conrad avait douze ans, Hélène en avait neuf à peine; moi, sept tout au plus; ce qui fait que je vous considérais déjà comme deux grands personnages, que vous me guidiez souvent chacun par une main; que sans cesse vous veilliez sur

moi, et que tout naturellement j'ai pris la douce habitude de vous aimer, non-seulement comme une jeune sœur aime son frère et sa sœur aînée, mais comme une fille aime son père et sa mère. Tu fus la mienne, Hélène... car je n'en avais plus, moi. Je t'appelais alors tout haut de ce nom; tout bas, dans mon cœur, je te nomme encore ma petite mère! Tu le vois bien, Hélène... tu le vois... je n'ai rien oublié!

— Des années s'écoulèrent ainsi... poursuivait la comtesse, sans changer ni d'attitude ni d'accent. Puis un jour vint, fatal jour, jour de tempête, où la foudre tomba tout à coup sur le grand chêne au pied duquel nous étions accroupis. Elle nous renversa violemment tous les trois... tous les trois cependant nous nous relevâmes... Mais hélas! l'éclair t'avait aveuglée, ma pauvre Bertha... Tu ne nous voyais plus!

— Et votre amitié, votre dévouement redoubla dès ce jour pour la pauvre aveugle, qui aurait dû davantage vous aimer désormais, mais qui malheureusement ne le pouvait pas... Déjà c'était impossible!

Et se soulevant à demi, la tendre jeune fille mit un long baiser sur chacune des mains pendantes de sa compagne.

Presque aussitôt celle-ci continua :

— Ce malheur nous isola, nous rapprocha davantage encore, Conrad et moi. Il venait d'avoir quinze ans. Déjà c'était un beau jeune homme à l'air courageux et fier. Sa main commençait à trembler lorsqu'elle rencontrait ma main. Il avait parfois des regards que j'étais bien loin de comprendre encore, mais qui me faisaient instinctivement battre le cœur. Il ne m'embrassait plus à tout propos comme autrefois, mais le soir seulement, à l'heure de nous séparer, et ce baiser-là semblait rester à mon front, et je rentrais toute rêveuse chez ma mère. Un soir elle me dit : Hélène, tu n'es plus un enfant, tu ne dois plus courir ainsi les bois comme une fille de bûcheron. Je ne répondis rien, mais le lendemain matin, dès l'aube naissante, déjà j'étais hors du château, déjà j'accourais vers vous. Haletante, éplorée, je racontai ce qui m'avait été dit la veille au soir. Conrad aussitôt pâlit affreusement, s'élança vers moi, et m'étreignit dans ses bras avec une telle violence que j'en perdis le souffle un instant. Toi, Bertha, tu pleurais. Oh! tu n'avais pas encore le don de seconde vue dans ce temps-là, ma pauvre chère aveugle! sans quoi, rien qu'au cri que venait de jeter Conrad, rien qu'à celui par lequel je lui avais répondu, tu eusses deviné notre amour! Heureux enfants que nous étions encore, nous ne le devinions pas nous-mêmes! La journée, cependant, fut triste. Nous sentions vaguement qu'une première ombre planait sur notre innocente félicité, un premier nuage dans notre ciel jusqu'alors si pur! Le soir vint, la forêt s'assombrit; on ne pouvait pas se quitter. Il le fallut enfin. Conrad s'approcha silencieusement et m'embrassa au front. Je me sentis devenir toute rouge, et je me pris à pleurer. Pourquoi? Oh! mon Dieu... N'était-ce pas un pressentiment de l'avenir?... Vingt fois je me retournai avant de disparaître parmi les arbres. Vingt fois nous agîmes, lui son chapeau, moi mon écharpe, au sommet de chaque colline du chemin. Vous me suiviez... vous étiez là toujours. Enfin je rentrai au château. Hélène, me dit froidement ma mère, vous m'avez désobéi; et ce fut tout. Mais le lendemain, hélas! je trouvais toutes les portes fermées. Plus moyen de vous rejoindre. Oh! comme je fus malheureuse ce jour-là!

— Et nous donc! se récria involontairement Bertha; et nous! Oh! je me le rappelle comme si c'était hier... Nous arrivâmes comme à l'ordinaire au rendez-vous, nous attendîmes sous le grand chêne. L'heure s'écoulait... personne! A chaque instant, Conrad me quittait pour courir jusqu'au sommet du premier coteau, et regarder longuement sur la route. Rien... rien toujours! Et le soleil montait rapidement à l'horizon... Je ne pouvais voir mon frère, mais je l'entendais piétiner furieusement autour de moi, et par intervalles crier d'impatience et de douleur. Puis, sans rien dire, il me prenait par la main, et nous allions attendre un peu plus loin de chez nous, un peu plus près de celle qui ne venait pas. Nous arrivâmes ainsi jusqu'aux fossés du château de la mère, Hélène... et là, nous nous arrêtâmes tous les deux, ne pouvant plus cette fois avancer davantage! Elle est malade peut-être, me disait

de temps en temps Conrad. Si elle était morte ! s'écria-t-il un peu plus tard... Mais non, sanglotait-il un instant après, c'est tout simplement qu'elle nous oublie, qu'elle ne nous aime plus ! La nuit était arrivée depuis longtemps déjà... Pas une lumière aux fenêtres du vieux manoir... Il était trop tard pour frapper, pour avoir une réponse quelconque... Et nous restions là, cependant ! Et nous y serions assurément restés jusqu'au lendemain, si le vieux domestique de notre père inquiet ne fût venu nous en arracher enfin ! Quelle nuit !... Pauvre Conrad !... Oh ! dès lors je le compris, Hélène... Il t'aimait autrement que moi, il t'aimait bien plus qu'on n'aime une sœur !

— Moi, pendant ce temps-là, je priais et je pleurais au pied de mon lit, car je ne m'étais point couchée. Durant tout le jour, tantôt j'avais rôdé à l'intérieur des murailles, en cherchant une introuvable issue, tantôt j'étais remontée auprès de ma mère, afin de la conjurer à genoux de me laisser sortir. Elle fut inflexible. Tu l'as connue, Bertha, sans doute tu te la rappelles. C'était une volonté de fer. La perte de sa fortune, la mort surtout de mon père qu'elle adorait, l'avaient transformée en une blanche et froide statue, toujours drapée de noir, et presque toujours agenouillée. Car elle passait littéralement sa vie en prières. Les chagrins, l'exaltation religieuse en avaient fait une créature qui déjà n'appartenait plus à la terre. Elle m'avait pour ainsi dire oubliée jusqu'alors, je crois même qu'elle ne m'avait jamais embrassée. Pauvre mère !... Oh ! je lui pardonne tout, elle avait bien souffert !... Le lendemain matin cependant, brisée de fatigue, je me jetai sur mon lit. Quelqu'un entra dans la chambre, et, me voyant les yeux fermés, murmura tout bas : Elle dort ! Je me gardai bien de prouver le contraire, car j'espérais de cette erreur un relâchement de surveillance. En effet, sitôt que je me sentis seule, je me relevai vivement, je descendis sur la pointe des pieds, j'arrivai à l'étage inférieur sans avoir été vue de personne, et là j'eus la folle joie de trouver enfin quelque chose d'ouvert sur la campagne... une porte ou une fenêtre, je ne sais plus ? Tout ce dont je me souviens, c'est que je m'élançai de très-haut et que je me froissai quelque peu dans la chute. Mais qu'importe ! j'étais libre enfin, j'allais vous revoir !... Comme je courus rapidement au grand chêne ! il me semblait avoir les ailes de l'oiseau ! Avec quel transport nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre !... Toi aussi, je m'en souviens, tu étais presque aussi heureuse que nous deux. On riait, on pleurait, on dansait, on gesticulait follement, on s'embrassait encore ! Ah ! pourquoi le ciel nous donne-t-il de telles émotions, de telles félicités dans l'enfance ?... Plus tard, hélas ! on ne peut plus en retrouver de semblables dans la vie !

— Et comme pour graver davantage encore dans notre mémoire le souvenir de ce beau jour, ajouta la jeune aveugle tandis que sa compagne trop émue s'arrêtait un instant, Dieu voulut le marquer par un grand péril commun, par un éternel sujet de reconnaissance envers Conrad.

— Oui... ce loup... cet énorme loup !... s'écria la belle comtesse, qui se prit à frissonner tout à coup d'une rétrospective terreur.

— Nous ne l'avions pas entendu venir... fit Bertha sur le même ton... Vous ne le voyiez pas encore, vous autres... La première, tu l'aperçus... tu jetas un grand cri... Mais, ô vaillante et généreuse Hélène !... tu me saisis aussitôt dans tes bras... tu te retournas à demi, me tenant sur ton sein, prête à me faire un rempart de ton corps, ainsi qu'une mère à son enfant !...

Et le souvenir de cette scène revivait tellement dans l'émotion croissante des deux jeunes filles, que Bertha venait de jeter ses deux mains au cou d'Hélène, et qu'Hélène palpitante étreignait Bertha sur son cœur.

Puis, par une de ces prompts métamorphoses qui lui étaient particulières, passant tout à coup de l'effroi à l'admiration :

— Qu'étais-tu de mon courage !... s'écria-t-elle. Souviens-toi donc de Conrad ! Oh ! je le vois encore s'élançant sans pâlir au-devant du loup, qui, le poil hérissé, le regard flamboyant, la gueule déjà toute grande ouverte, se ramassait sur lui-même afin de bondir sur sa proie. Pour toute arme,

Conrad n'avait qu'un frêle couteau de chasse, à demi rongé par la rouille et qui tenait à peine au manche. Sans hésiter, cependant, il le tira du fourreau. Presque aussitôt le loup tenta un premier élan. Mais Conrad était sur son chemin. Il frappa. Le sang coule, mais la lame s'est brisée dans la plaie. Qu'importe... Ton frère ne recule point, et nous protège encore de ses bras désarmés. Une minute se passe ainsi, rapide comme un éclair. Puis l'animal, rendu plus terrible encore par sa blessure, se rue de nouveau sur Conrad. Il y eut un choc, une lutte, un rugissement. Puis, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien... j'étais tombée évanouie... Quand je rouvris les yeux, tu me soutenais à ton tour, Bertha. Mais je n'aperçus tout d'abord que Conrad. Il était là, sain et sauf, anxieux et fier, agenouillé devant moi. Quant au loup, étendu sans mouvement sur la bruyère, il était mort !

— Mon frère !... s'écria la jeune aveugle. Oh ! mon noble frère, qu'il devait être beau ainsi !... Que tu devais être heureuse de le voir !

— Oh ! oui... bien heureuse !... murmura profondément Hélène. Mais ce bonheur fut de courte durée... Quelques instants plus tard, ma mère apparaissait subitement au pied du vieux chêne. Elle ne m'adressa pas un reproche, mais son regard me glaça d'effroi. Involontairement je me serrai contre Conrad. Ma mère, balbutiai-je en montrant le cadavre du loup, Conrad vient de me sauver la vie ! Elle ne daigna pas me répondre, et, suivie du serviteur qui lui servait d'escorte, elle passa. Nous restâmes immobiles, un instant atterrés... Puis, nous prenant tous les trois par la main, de loin nous la suivîmes. C'était au vieux bourg de Rosenthal qu'elle se rendait ainsi.

Rien de surprenant à cela, nos parents se visitaient parfois. Une même douleur avait rendu leurs âmes sympathiques, ils s'estimaient, ils s'aimaient. Cette visite, cependant, nous attrista comme un pressentiment de malheur, et nous attendîmes en silence à la porte du vieux manoir. Ma mère en ressortit au bout d'une heure environ. Suivez-moi, me dit-elle. Impossible de ne pas obéir. Il y eut entre nous un dernier serrement de main, un dernier baiser, un dernier regard d'adieu. Puis, je m'éloignai, n'osant pas même me retourner, de peur que mon cœur ne se brisât. Nous rentrâmes à notre château. On m'enferma dans ma chambre ainsi que dans une prison. Le lendemain matin, au point du jour, on me faisait monter dans une antique voiture qui depuis dix années pour le moins n'était pas sortie de la remise. Le soir même j'étais au couvent !

— Je n'ai pas besoin de te dire quel fut le désespoir de Conrad, fit Bertha. Non-seulement tu lui étais enlevée, mais encore il allait quitter aussi cette verte contrée, témoin de toutes les joies de notre enfance. Notre père l'avait fait mander auprès du gothique fauteuil dont il ne bougeait presque plus.

— Mon fils, lui avait-il dit, il est temps de faire de vous un digne Rosenthal ; vous partirez demain pour l'école militaire où se forment les jeunes gentilshommes du duché ; je le veux ainsi. Pauvre frère ! si tu eusses encore été là, jamais il ne se serait résigné à l'obéissance. Mais nous ne savions même pas ce que tu étais devenue, il espéra peut-être te retrouver au loin, il partit, et de trois que nous étions, je restai seule... seule et triste au milieu de mon éternelle nuit !

— Durant deux longues années, reprit Hélène, je restai au couvent, sans jamais en sortir, sans que rien me rappelât jamais le souvenir de Conrad et le tien. Mais ce souvenir était dans mon cœur, votre image flottait dans tous mes songes, et, dès que le jour revenait, mon âme libre se transportait bien vite au rendez-vous du vieux chêne. Un soir enfin, par-delà les épaisses murailles du couvent, j'entendis une voix qui chantait au loin le refrain favori de notre enfance. Plus de doute, c'était la voix de Conrad. Il avait découvert ma retraite, j'allais enfin le revoir ! Le revoir... mon Dieu !... Cette simple espérance était une baguette de fée, qui détruisit tous les obstacles, et réalisa comme par enchantement mon désir... Comment cela se fit-il ?... Je ne sais plus. Mais dès la nuit suivante, au lieu d'être dans ma cellule, j'étais au fond du jardin. Une échelle se dressait devant moi. Je grimpai lestement jusqu'à la crête de la muraille. Conrad m'y

attendait déjà!... Nous ne nous parlâmes d'abord que des yeux, nos voix étaient étouffées par l'émotion. Oh! ce fut une belle nuit que celle-là! J'allais avoir seize ans. Conrad reparaisait à mes yeux sous l'élégant uniforme de lieutenant des hussards impériaux... Nous savions analyser nos sentiments, dans l'absence ils avaient grandi... c'était bien de l'amour! Un amour si pur cependant, que Conrad ne me parla pas de fuir avec lui... ce qui eût été si facile!... L'idée ne m'en vint pas non plus... j'étais une femme maintenant, pour l'instinct j'avais la pudeur. Mais nous nous jurâmes de mourir plutôt que de n'être pas l'un à l'autre... Oh!... ce serment... moi, j'y ai menti.

— Hélène! se récria vivement Bertha. Ce ne fut pas ta faute, Hélène!... Et Conrad lui-même, lorsqu'il a su toute la vérité... Conrad t'a pardonné!...

— O ma mère! ma mère!... murmurait amèrement Hélène. En voulant m'imposer la richesse, vous aurez peut-être fait le malheur de ma vie! Vainement je me suis trainée à vos genoux, vainement Conrad vous a crié du fond de son désespoir: Je deviendrai riche... attendez!... Oh! ma mère... vous lui aviez cependant promis d'attendre... et lorsqu'il est revenu, ayant reconquis la fortune... hélas! il était trop tard! Vous m'aviez emmenée à l'autre bout de l'Allemagne... on employa tour à tour la violence et la ruse... on ne craignit pas de contrefaire l'écriture de Conrad... on me persuada qu'il m'avait trahie. Folle que j'étais, je devins la comtesse de Neubourg!... Et le lendemain même Conrad arrivait. Pauvre Conrad! Quel désespoir! Il voulait se tuer... il faillit mourir!

— Et tu l'accusais, il n'y a qu'un instant, d'indifférence!... observa la jeune aveugle. Et tu peux douter de son amour?...

— Alors... oh!... non... non... pauvre Conrad!... Mais trois années se sont écoulées depuis ce jour-là... Dieu a rappelé à lui ma mère. Le vieux comte de Neubourg l'a suivie peu de temps après dans la tombe. Je suis veuve maintenant, je suis libre!

— Eh bien! Conrad n'est-il pas aussitôt revenu à toi?

— C'est vrai... Et d'abord j'en fus bien heureuse! Il me semble que tous mes malheurs passés étaient un mauvais rêve, et que je me réveillais tout à coup. J'étais jeune fille encore; Conrad m'aimait toujours... Nous allions être unis, nous allions être heureux... De plus, j'étais maîtresse de moi-même désormais, j'avais l'indépendance et la force, j'étais une femme, une femme aimée! Aussi, les nouveaux obstacles, les nouvelles tentations que le sort mit sur mon chemin firent-ils promptement vaincus. Sitôt mon deuil terminé, j'écrivis de moi-même à Conrad. Plusieurs fois déjà nous nous étions rencontrés à la cour. Toujours il m'avait évitée, toujours ses regards m'avaient témoigné de la haine. Mais dans cette haine-là, j'avais retrouvé tout son amour d'autrefois. Il ne répondit pas tout d'abord à ma lettre. Puis, un hasard nous rapprocha. Une explication s'ensuivit. Je racontai tout, je prouvai tout. Forcé de me plaindre à son tour, désormais convaincu que j'avais autant souffert que lui-même, Conrad me pardonna le passé; mais le présent semblait lui donner un nouveau motif de rigueur envers moi. Sans le vouloir, j'avais inspiré une de ces passions tellement flatteuses pour une femme de mon rang, qu'elles la compromettent toujours quelque peu, alors même qu'elle y reste insensible. Le grand-duc me faisait une cour assidue. On parlait hautement d'un mariage morganatique entre nous. Conrad avait le droit de me croire ambitieuse, je lus ce soupçon dans ses yeux. On annonça précisément le grand-duc. Je fis cacher ton frère; il écouta, il entendit tout, et lorsque nous nous retrouvâmes seuls, lorsque j'écartai le rideau derrière lequel il était resté jusque-là, je le retrouvai tout en pleurs. Il ne put que tomber à mes pieds, que me prendre les bras, en me demandant à son tour pardon, en me criant au milieu de ses sanglots: Je t'aime plus que jamais, Hélène!... Conrad, lui répondis-je, quand veux-tu que je sois à femme? A ce coup, l'expression de son visage changea tout à coup. Du ravissement, de la douce ivresse du bonheur certain, il passa spontanément à l'épouvante, à l'hésitation, à ce que je ne sais quel incompréhensible combat qui semblait s'agiter fatalement en lui. Il restait pâle et muet devant moi... il pa-

raissait affreusement souffrir. Sans me répondre, enfin, il sortit. Interdite et confuse, j'attendis vainement son retour. Je le fis demander, il était parti pour Rosenthal. Je lui écrivis. La lettre que je reçus quelques jours après était celle d'un insensé ou plutôt d'un malheureux qui se croit indigne de son bonheur. Je crus y démêler cependant le désir que nous puissions nous revoir, que nous fussions unis aux lieux où nous nous étions aimés étant enfants. D'un autre côté, la passion du grand-duc devenait plus menaçante de jour en jour. Je résolus de le fuir et de rejoindre en même temps Conrad. Il y avait cinq ans que je n'avais revu le château de ma mère. Hier soir j'y arrivai. Déjà depuis quelque temps on savait ce voyage dans le pays. Je comptais que Conrad viendrait au-devant de moi; j'étais presque en droit de l'espérer. Personne! Les premières heures de mon retour s'écoulèrent bien tristement; mais en ouvrant la porte de ma chambre de petite fille, j'y retrouvai toutes mes fraîches illusions, tous mes beaux rêves d'autrefois. J'avais encore douze ans, tes grands yeux bleus avaient encore le regard, ô ma chère Bertha! Conrad était à peine un jeune homme. De nouveau je souriais à sa printanière et naïve tendresse! Nos vêtements d'alors, les petites robes à roses que nous portions toutes les deux, la toque à plume d'aigle de Conrad, nos longues chevelures flottant au vent, nos jeux habituels, nos enfantines causeries, nos voix éclatantes, nos folles courses à travers les bois, nos arbres favoris, les oiseaux babillards qui chantaient sur leurs branches; les fraises de mai, les noisettes de l'automne, nos guirlandes et nos couronnes de fleurs sauvages, nos grands éclats de rire, nos rares bouderies, nos quelques larmes, toutes ces douces reminiscences, toutes ces ombres charmantes voltigeaient autour de l'étroite couchette à rideaux blancs, où je m'endormais bien vite chaque soir, croyant vous retrouver plutôt le lendemain. Ah! que c'est doux de redevenir enfant, ne fût-ce qu'une nuit, ne fût-ce qu'une heure! Je me couchai donc, déjà plus qu'à demi consolée, mais en me disant néanmoins avec dépit: J'attendrai qu'il vienne le premier! Le lendemain, à mon réveil, il n'était pas là. Je n'eus pas le courage de me tenir ma promesse. Je fis seller un cheval... je partis au galop pour Rosenthal... je te revis d'abord, toi, Bertha! puis Conrad. — « Ami, lui dis-je en lui tendant la main, je viens chercher un refuge auprès de toi. Comme il y a trois ans, nous sommes menacés dans notre bonheur. Un autre amour me poursuit, un amour tout-puissant. Pour que la comtesse Hélène n'en ait plus rien à craindre, il faut qu'elle soit dès demain baronne de Rosenthal. » C'est bien là ce que j'ai dit, n'est-ce pas, Bertha?

— C'est bien cela! reconnut la jeune aveugle en devenant à son tour rêveuse.

— Tu commences à me comprendre, répondit amèrement Hélène. Tu as entendu sa réponse embarrassée, balbutiante, étrange. Ah! si tu avais pu le voir, Bertha, tu conviendrais qu'il ne m'aime plus!

— Jamais... non... jamais... c'est impossible!

— Impossible... Mais, cependant... voyons? S'il m'aimait encore, la loyauté de ma démarche n'eût-elle pas fait éclater en lui des transports de tendresse et de joie! Je venais me jeter dans ses bras, et ses bras ne se sont pas ouverts pour me recevoir. Je lui criais pour la seconde fois: Quand veux-tu que je sois ta femme? et il n'a pas répondu: A l'instant! Loin de là, il a prétexté je ne sais quelles formalités, quels retards indispensables! Et, en me parlant ainsi, il était tel qu'il y a huit jours, pâle, consterné, hagard, et comme se débattant sous l'inférieure étreinte de je ne sais quelle inexplicable fatalité. On eût dit qu'un abîme, visible pour lui seul, venait de se creuser entre nous, et qu'il n'osait pas, qu'il ne pouvait pas, qu'il ne voulait pas le franchir. Il y avait en lui comme un remords impuissant, comme une souffrance de damné, comme un héroïque martyre qu'il s'efforçait de s'imposer à lui-même. Et tout d'abord, cependant, un éclair avait brillé dans son regard. Il avait eu un premier mouvement pour s'élancer vers moi. Quelle pensée subite a donc pu l'arrêter ainsi? C'est bien étrange!

— Etrange, en effet!... ne put se défendre de répéter in-

volontairement Bertha.

— Tu l'avoues donc, enfin ! s'écria la comtesse triomphante. Tu comprends mon étonnement, mon humiliation, mon dépit, ma douleur ?

— Ta douleur. Oui ; mais quelque chose me dit là... Le plus à plaindre de vous deux, c'est mon frère !

— Qu'il parle donc, alors !... qu'il s'explique ! Aucun sacrifice, aucun dévouement ne m'effrayera... je l'aime ! Mais qu'il ne me laisse pas ainsi... le doute me tue... ce silence, cet abandon me rendraient folle ! Tous les mauvais conseils de l'amour méconnu, de l'orgueil offensé déjà bourdonnent à mes oreilles. Venge-toi, me dit la colère. La vengeance te serait si facile et si douce, ajoute l'ambition. Le grand-duc, après tout, est digne d'être aimé ! Oh ! je souffre trop, vois-tu, Bertha ! Bertha... Mais que vais-je te parler de toutes ces choses ! Tu ne sais pas, ma pauvre enfant, tu ne dois jamais savoir ce que c'est que l'amour !

— Peut-être ! riposta vivement la jeune aveugle ; et avec un si fier sourire, avec un tel rayonnement au front, que sa compagne changea de ton aussitôt, et s'écria toute surprise :

— Comment ! Bertha... Comment !... toi aussi, tu as des secrets pour Hélène ?

— Des secrets, non pas. Et la preuve en est que, si tu le veux, je m'en vais tout te dire à l'instant ?

— A l'instant, je l'exige. Dis-moi, cependant, ton frère sait-il...

— Conrad... oh ! non. Silence pour mon frère !

— Mais tu n'es jamais sortie du château solitaire ? murmura la comtesse de plus en plus étonnée. Mais tu es...

Hélène hésitait.

— Je suis aveugle ! acheva Bertha. Eh... c'est précisément pour cela.

— Qu'il t'aime, je le comprends encore. Mais toi...

— Est-ce que le cœur a besoin des yeux pour aimer ?...

— Où l'as-tu donc connu ? Comment cela s'est-il fait ?...

— Écoute, à ton tour !... conclut la jeune fille. Mais n'oublie pas que, jusqu'à nouvel ordre, tout ce que je vais te dire ne doit être connu que de toi, du ciel et de lui !

— Je te le promets, répondit Hélène.

Bertha se recueillit un instant. L'idée de cette confidence la rendit doublement heureuse. D'abord, c'était la première fois qu'il lui était permis d'ouvrir son cœur ; en second lieu, elle espérait que ce récit ne serait pas inutile au bonheur de Conrad, sur lequel elle s'était promis de veiller. La belle comtesse allait être distraite pour un instant des mauvaises pensées qui assiégeaient son esprit ; elle allait apprendre, peut-être, ce que sont, en fait d'amour, la patience et la foi !

II

Amours d'aveugle.

— Je ne revlendrai pas sur notre enfance, débuta la jeune fille ; elle nous fut commune à toutes deux.

« Tant que tu fus ma compagne, tant que Conrad resta près de moi, je ne m'aperçus même pas que j'étais aveugle. N'y voyais-je pas par vos yeux ?

« Mais, dès le lendemain du jour où je vous perdis tous les deux à la fois... oh ! comme la nuit dans laquelle j'étais plongée me sembla triste et sombre !

« On fit revenir au château la femme qui m'avait nourrie ; on me confia de nouveau à sa garde... Hélas ! j'étais à peu près devenue ce qu'elle m'avait laissée !...

« Non, cependant, non ! Je marchais, je pensais, je me souvenais surtout.

« — Nourrice ! lui disais-je donc presque chaque matin, conduis-moi bien vite au pied du vieux chêne.

« Là, je reconnaissais avec mes doigts la place où j'avais coutume de m'asseoir entre vous deux ; je m'asseyais, je parlais tour à tour à mes deux chers absents, dans le fol espoir qu'ils allaient me répondre l'un ou l'autre ! Puis, n'entendant

à mes côtés que le monotone bruit du rouet de ma nourrice, je restais là jusqu'au soir, silencieuse, immobile et rêvant à mes joies envolées.

« Trois années se passèrent ainsi. Mon pauvre père mourut. Conrad revint, plein d'espérance cette fois, il espérait encore !

« Pauvre frère ! Il avait eu je ne sais quelle fiévreuse lutte contre la fortune. Elle lui sourit enfin tout à coup. Un héritage inattendu lui rendit toute l'ancienne splendeur des barons de Rosenthal. J'avais été la confidente de ses angoisses, je le fus de sa délirante joie.

« Mais il repartit presque aussitôt. Une seconde fois, je retombai dans mon isolement et dans ma nuit.

« Un espoir cependant me restait ; il allait revenir avec toi, ma chère Hélène... les beaux jours de notre enfance allaient renaitre. Comme alors, nous allions vivre ici, tous les trois ensemble, tous les trois heureux.

« Hélas ! il reparut seul et désespéré. Toute sa joie était à jamais évanouie, sa jeunesse ne devait plus jamais sourire, sa vie était brisée. Mais il y avait maintenant un but dans la mienne : j'avais la sainte mission de consoler mon frère !

« Illusion encore ! erreur amère ! Après une longue maladie, après une morne démence, Conrad se réveilla tout à coup, en rejetant bien loin derrière lui le froid linceul de sa douleur.

« — Je veux m'étourdir, disait-il, je veux l'oublier !

« Et il se jeta éperdument dans le tourbillon des plaisirs ; il appela à son secours tous les enivresments de la fortune qu'il possédait maintenant.

« Ce nouveau château s'éleva. Il me fallut quitter le vieux manoir. Ce fut un véritable chagrin pour moi. J'y étais née, j'y avais grandi, j'en connaissais si bien tous les détours, qu'en quelque sorte je n'y étais plus aveugle !

« Craignant néanmoins d'attrister davantage encore mon pauvre frère, je vins habiter ici. Il y eut autour de moi de nombreux domestiques, beaucoup de luxe, beaucoup de bruit. Je ne m'en trouvais que plus seule encore et plus abandonnée. Conrad faisait de fréquentes et mystérieuses absences. Puis il reparaissait tout à coup, avec un nombreux et brillant entourage. Il y avait ici de somptueux festins, de grandes chasses, des fêtes. Je ne sais pourquoi ; mais tout cela me rendait plus triste encore !

« Parmi les amis de Conrad, il y en avait quelques-uns cependant qui s'efforcèrent de déridier mon front, de réchauffer mon cœur. Oui... on me fit la cour, à moi, pauvre aveugle ! Mon frère était riche !...

« Mais non... je suis injuste ; il y en eut un de sincère, et mon refus l'affligea profondément, car je le refusai comme tous les autres.

« — Tu es heureuse, me disait parfois Conrad avec amertume, tu ne peux pas aimer, et tu n'aimeras jamais !

« Puis, c'étaient de nouveaux départs précipités, de nouveaux retours soudains. A peine me restait-il quelques heures d'intimes causeries avec Conrad. Dans ces moments-là, je cherchais à provoquer sa confiance, à découvrir la vérité sur l'état de son âme. Hélas ! ce n'était pas difficile. Vainement il cherchait à paraître joyeux, à me faire croire qu'il avait oublié. Un souvenir que je réveillais à dessein, un simple mot, ton nom prononcé entre nous, faisait aussitôt frissonner sa main dans la mienne. Il voulait lutter encore ; mais, quelques minutes plus tard, je le sentais tout à coup tomber dans mes bras, et il me criait avec des sanglots :

— Ne le dis pas, Bertha, mais je l'aime toujours !

« Oh ! oui, je l'en réponds... Tu ne peux pas douter de lui. Ce serait une injustice, Hélène, ce serait de l'ingratitude. Je dois te l'avouer, cependant, comme à toi, la conduite de Conrad m'a paru souvent étrange.

« Un jour, par exemple, on annonça tout à coup devant lui l'événement qui te rendait la liberté. C'était à Rosenthal, j'étais là, je tenais précisément ma main dans sa main. Il eut un premier mouvement d'indicible joie, puis un frissonnement convulsif parcourut tout son corps, et je sentis, à l'étreinte de sa main crispée, qu'un immense désespoir l'envahissait tout entier.

« — Malheureux, gronda-t-il sourdement, elle pouvait encore être à moi... Oh !... Malheureux que je suis !... »

« Et il s'enfuit. »

« Je me mis aussitôt à sa recherche, mais je fus bien longtemps à le retrouver. Il me repoussa avec une sorte d'égarement farouche. Puis, me rappelant tout à coup, il se prit à pleurer comme un enfant entre mes bras. Son front était en feu, ses dents claquaient fiévreusement, une sorte de convulsion semblait tordre tous ses membres. Il ne laissait échapper que des paroles sans suite, que des gémissements et des cris inarticulés, tels que dans une épouvantable hallucination. Jamais, non, jamais on n'a vu douleur pareille à celle-là ! Mais, lorsque je voulus insister pour en connaître la cause, il s'arracha violemment de mes bras, et ce fut en vain que je m'efforçai de le rejoindre de nouveau. Pour quelques jours, cette fois, il avait disparu. »

« Tu vois que je ne te cache rien, Hélène. Oui, mon frère n'est plus le même homme... Oui, j'en conviens, moi aussi, je suis surprise, inquiète de ce changement. Il y a là quelque chose d'étrange en lui, de sombre et de fatal... Un mystère ! »

« Eh bien !... Hélène... Ce mystère, nous le chercherons, nous le découvrirons ensemble... Sois patiente, aie confiance... Quelque chose me le dit là, nous le consolerons à nous deux, nous le guérirons... Et ce sera bientôt !... »

« Mais, étourdie que je suis, je ne te parle que de tes amours, et c'est l'histoire des miennes que je t'avais promise. »

« J'y reviens... M'y voici... »

« Il y a deux années de cela. Nous venions de nous installer au nouveau Rosenthal. Un soir, que Conrad était un peu moins sauvage que d'habitude, il me dit :

« Petite sœur, j'ai toujours eu l'idée que tu pouvais recouvrer un jour la vue. Le seul médecin qui fut autrefois consulté répondit : C'est possible. Mais il se déclarait personnellement impuissant. C'était un simple médecin de campagne. Nous étions alors trop pauvres pour avoir recours aux princes de la science. Aujourd'hui, c'est différent, nous sommes riches, et je veux tout tenter pour obtenir ce miracle. Ce serait une grande consolation pour moi, un grand bonheur, si cette fortune... qui n'a pu réussir à me faire heureux... servait du moins, ma sœur, à te rendre la lumière !... »

« Quelques jours après, une douzaine de chaises de poste entraient à grand fracas dans la cour d'honneur ; elles amenaient au château toutes les célébrités médicales de l'Allemagne. »

« Conrad vint me chercher lui-même, et me conduisit au salon. »

« Oh !... je vivrais éternellement, que je me souviendrais toujours de cette journée ! »

« J'étais là, anxieuse et craintive, au milieu de tous ces hommes que je ne voyais pas, mais dont mon oreille percevait les moindres mouvements, les plus légers murmures. Chacun à son tour s'approchait de moi, m'examinait longuement, m'interrogeait de même. Ceux-ci me renversaient la tête en arrière, ceux-là m'ouvraient démesurément les yeux. Puis il se fit un grand silence. La consultation générale commençait, dans une langue que je ne pouvais pas comprendre. Bientôt elle s'échauffa. Jamais accusé, devant des juges qui vont prononcer sa mort ou sa vie, n'éprouva les émotions que je ressentais en ce moment ! S'il se fût prolongé davantage, je crois que l'on m'eût retrouvée évanouie, sinon morte, dans mon fauteuil. »

« — Mademoiselle de Rosenthal, dit enfin la voix de celui qui paraissait dominer tous les autres, nous allons nous retirer dans la salle voisine, afin de rédiger, suivant l'usage, le procès-verbal de la consultation !... »

« Mais je me redressai tout à coup, et les arrêtant du geste :

« — A l'instant !... m'écriai-je. A l'instant, messieurs, faites-moi connaître votre arrêt. Quel qu'il soit, j'aurai la force de l'écouter jusqu'au bout... Je ne me sens plus celle de l'attendre ! »

« Il y eut quelques secondes d'hésitation. »

« — Faites ce que vous demande ma sœur, observa Conrad. »

« Durant toute la séance, sa main n'avait presque pas quitté la mienne. »

« Le docteur qui avait déjà pris la parole voulut commencer un exorde tout plein de réticences et de ménagements oratoires. »

« Je suis calme et patiente d'ordinaire. Mais, à cette heure solennelle où mon sort allait se décider enfin, je ne puis dire à quel point m'irritait, m'exaspérait, me tuait cette voix mesurée, prétentieuse et doctoralement indifférente. »

« Aussi l'interrompis-je dès son début. »

« — Un seul mot !... m'écriai-je. Oui ou non... Aujourd'hui ou jamais ?... »

« — Répondez ainsi, commanda Conrad ; chacun à votre tour, répondez »

« — Soit !... consentit le médecin visiblement offensé ! Soit, monsieur le baron ! »

« Et, passant le premier devant moi, d'un accent sec et bref, il répondit :

« — Jamais ! »

« J'eus un frisson par tout le corps, et je faillis tomber »

« Les bras de Conrad me soutinrent. »

« Un second docteur passa. »

« — Jamais !... articula-t-il à son tour avec une conviction désespérante. »

« Puis un troisième »

« — Jamais ! »

« Et le quatrième encore... Et tous les autres ainsi... Tous, jusqu'au dernier... Toujours jamais ! »

« Un à un, en même temps, ils sortaient du salon. »

« Auprès de moi, bientôt, il ne resta plus que Conrad. »

« — Courage !... fit-il en m'embrassant avec une frémissante effusion. Ma pauvre sœur, du courage ! »

« Puis, je l'entendis murmurer à demi-voix, et avec une poignante douleur, qui pour le moins semblait égaler la mienne :

« — Fatale richesse ! tu es donc maudite de Dieu... Tu ne serviras donc à personne !... »

« Et, après une dernière étreinte, dans laquelle je sentis vibrer tout le désespoir de son âme, il sortit... pour payer sans doute ces hommes et pour les renvoyer ! »

« Jusqu'alors, j'étais parvenue à me contenir. »

« Affliger davantage encore mon frère, c'eût été de l'ingratitude. »

« Mais lorsque la porte se fut refermée derrière lui, lorsque je me retrouvai seule dans ce vaste salon... tombeau de toutes mes espérances ! les larmes jaillirent enfin de mes yeux, désormais condamnés sans retour... et brisée, sanglotante, éperdue, je me laissai tomber sur les genoux. »

« Songes-y donc, Hélène. On m'avait dit : Tu verras peut-être ! Et moi, pauvre folle que j'étais, je m'étais prise à croire à la possibilité d'un miracle ! »

« Avant cette fausse joie, je n'étais pas trop malheureuse encore. Enfant, vous m'aviez consolée. Peu à peu j'avais pris l'habitude, ou du moins la résignation, de vivre ainsi. Ne disait-on pas, d'ailleurs, autour de moi, que notre pauvreté seule retardait ma délivrance. La pauvreté, ce n'est pas un mal incurable. Je ne me croyais pas aveugle à perpétuité, j'avais foi dans l'avenir de Conrad, j'attendais ! »

« Et voilà qu'un jour, la première partie de mon rêve s'était réalisée tout à coup. Voilà que Conrad était venu me dire :

« — Tout se peut avec de l'or, tout mon or pour tes yeux ! »

« Il y avait une semaine de cela. Durant toute cette semaine, j'avais avidement interrogé tous ceux qui m'entouraient. Chacun m'avait raconté quelque histoire qui semblait ne devoir plus laisser de doute sur ma guérison prochaine. Tout le monde connaissait des gens qui avaient été aveuglés par la foudre, et qui, plus tard, avaient tous recouvré la vue. J'avais une simple cataracte sur les yeux, il s'agissait d'une opération des plus faciles. Pélerinages à des saintes toutes-puissantes, oracles de prétendues sorcières infallibles, tout »

garantissait le succès. On est si crédule quand on désire ! quand on espère, on redevient si enfant ! J'étais ivre de joie, j'étais folle d'impatience. Dans mes rêves, déjà, j'avais revu les cieux, les fleurs, la verdure, le soleil ! Chaque matin, en me réveillant, je m'étais dit : C'est bientôt... c'est demain... O mille fois heureuse Bertha, c'est aujourd'hui, c'est dans une heure !

« Et voilà que ces hommes venaient de répondre : Jamais ! Voilà qu'au moment même où déjà je m'élançais vers la lumière, ils me repoussaient éternellement dans la nuit !... Oh ! c'était à en devenir folle à l'instant, c'était à vouloir en mourir !

« — Mon Dieu ! m'écriai-je avec des sanglots. Oh ! mon Dieu... pourquoi votre foudre ne m'a-t-elle pas réduite en poussière, au lieu de m'aveugler seulement ! Mon Dieu, raprenez-moi donc la vie, puisque vous ne voulez pas me faire le jour, puisque vous me retirez jusqu'à l'espérance !

« Au moment même où j'achevais cette prière désespérée, une voix... qui me sembla venir en ce moment du ciel, me répondit :

« — Bertha... Dieu vous ordonne de vivre, car il vous permet d'espérer encore !

« Aucune porte ne s'était ouverte, aucun bruit ne s'était fait entendre autour de moi. Le trouble de mes sens, l'exaltation de mon esprit, le vague égarément de mon âme, me rendaient accessible à toutes les suppositions, même les plus fantastiques. Je me crus donc en présence d'un envoyé du Seigneur... qui sait... peut-être le libérateur de Tobie ?

« Palpitante, éperdue, en extase, je murmurai naïvement quelque chose d'assez semblable à ce que je viens de te dire.

« — Non, mademoiselle, répondit la voix qui m'avait déjà parlé... une voix jeune et profondément émue. Non, je ne suis pas un ange ; mais, si j'obtiens de vous un seul mot d'encouragement, je tiendrai ce que ces hommes viennent de déclarer impossible, et, Dieu aidant, le miracle s'accomplira !

« En même temps, une main saisit ma main et me fit doucement rasseoir.

« Il y eut un moment de silence, pendant lequel je commençai à revenir à moi.

« — Écoutez-moi, mademoiselle, reprit tout à coup l'inconnu. Les instants sont précieux. Votre frère va revenir, sans doute, et je tiens à ce que tout ce que je vais vous dire reste un secret entre nous !

« — Mais, demandai-je avec un étonnement qui n'avait fait que changer de nature, mais qui donc êtes-vous ?

« — Un étudiant d'Heidelberg, mademoiselle. J'accompagnais l'un des médecins qui viennent de sortir, mon professeur, le plus illustre de toute l'Allemagne... Il s'est déclaré impuissant, parce qu'il n'avait pu vous examiner qu'avec les yeux de la science... J'ai mieux vu que lui, moi, mademoiselle, parce que je vous aime !

« — Monsieur ! monsieur ! balbutiai-je avec un certain effroi.

« Mais il me rassura promptement. Je ne pouvais le voir, hélas ! mais il y avait dans son accent une loyauté, une conviction, une tendresse surtout, qui s'emparaient mot à mot de mon âme, et qui la domina bientôt tout entière.

« — Permettez-moi de m'expliquer, reprit-il vivement. Je me nomme Wilhem Arnold. Je suis orphelin. Un parent éloigné fit les frais de mon éducation. Il en fut assez mal récompensé d'abord, je vous l'avouerai franchement. J'étais l'étudiant le plus paresseux... disons le mot... j'étais le plus mauvais sujet de toute l'université d'Heidelberg !

« — Mais, monsieur...

« — Laissez-moi achever, Bertha.

« Et, avec une sorte de respectueuse familiarité, qui parfois m'apprivoisait jusqu'au sourire, il continua :

« — Un jour... il y a dix-huit mois de cela, je chassais avec quelques joyeux compagnons dans ces vastes forêts. Nous avions quelque peu bu, j'étais fort gai ; on allait de plus en plus à l'aventure. J'en arrivai bientôt à m'égarer complètement, et, après quelques infructueuses tentatives pour re-

trouver mes camarades, je me laissai tomber sur l'herbe, au bord d'une verte clairière, où le soleil couchant faisait ruisseler ses plus féeriques reflets. L'heure était pressante cependant : je devais être de retour à Heidelberg le lendemain matin, sous peine de perdre le fruit de tout un semestre d'études. Mais l'endroit était si ravissant, l'ombre si douce, la bruyère si moelleuse et si parfumée !... Bah ! me dis-je, au diable le travail de demain... jouissons librement d'aujourd'hui... A quoi bon devenir docteur... A quoi sert la science ! Et je m'étendis sous un buisson en fleurs, tout en poursuivant ce refrain favori de ma sceptique jeunesse !

« Une seconde fois, je voulus interrompre Wilhem Arnold ; il m'imposa silence de nouveau par une alerte prière, et reprit :

« — Au moment même où je venais ainsi de blasphémer le travail et de nier la science, les branches s'écartèrent tout à coup à l'autre extrémité de la clairière... Une blanche et légère apparition s'élança vivement dans l'espace inondé de soleil. Retenant mon souffle, je regardai. C'était une blonde jeune fille, presque une enfant, mais si gracieuse et si jolie, que je l'eusse prise assurément pour une fée, la rencontrant au clair de la lune. Comme glissant sur la bruyère, elle s'avancait précisément vers le buisson où je me tenais blotti, et, chose étrange, elle tenait ses deux bras étendus en avant. Vous dire l'émotion qui peu à peu m'envahissait l'âme, à moi jusqu'alors si insoucieusement joyeux, ce serait impossible ! Un tronc d'arbre mort s'élevait au milieu de la clairière ; non loin de là un monticule rocailleux. La jeune fille allait toujours, et de la même façon singulière. Un rossignol se prit à chanter tout à coup, précisément au-dessus de mon buisson. Elle s'arrêta comme pour écouter la chanson de l'oiseau. Puis, désireuse sans doute de se rapprocher de lui, elle se remit en marche plus rapidement. Mais ses deux mains, cette fois, au lieu de nager pour ainsi dire dans l'espace, relevaient légèrement les plis trop allongés de sa robe blanche. L'arbre mort se rencontra sur son chemin ; elle s'y heurta violemment, et tomba, tout ensanglantée, parmi les pierres aiguës. Je jetai un cri, je me précipitai vers elle. En même temps que moi, une femme, qui paraissait sa suivante, accourut. Bertha ! s'écria-t-elle, ô ma pauvre Bertha !

« — Comment... monsieur... C'était moi !... fis-je involontairement.

« — Oui, mademoiselle.

« — Mais je ne me souviens pas...

« — C'est tout simple. D'abord vous étiez évanouie. Plus tard, lorsque vous revintes à vous... vos grands yeux bleus me rencontrèrent sans s'arrêter sur moi, sans qu'aucune surprise se trahit sur votre visage... Vous ne saviez même pas qu'il y avait là quelqu'un qui vous contemplait avec une muette admiration, qui venait de s'apercevoir... hélas !... que vous étiez aveugle !...

« — Et ma nourrice ne m'a pas dit...

« — A quoi bon vous parler d'un chasseur inconnu qui s'était trouvé là par hasard, qui avait aidé à vous relever, qui avait couru chercher de l'eau fraîche à la source voisine, et qui, trop récompensé déjà par le contact furtif de votre main, se tenait à l'écart tout rêveur. La femme qui vous accompagnait n'y songea même pas. Elle se hâta de vous ramener au château, tout en vous grondant de votre imprudence. Vous lui répondîtes d'abord en vous efforçant de sourire. Mais ce pauvre sourire s'éteignit promptement. — J'oublie toujours que Dieu m'a frappée ! dites-vous avec une amertume profonde. Puis, il y eut en vous une telle aspiration vers la lumière, un désir si poignant, une si douce prière, qu'il m'a suffi de vous entendre pour que tout se métamorphosât en moi, pour devenir aussitôt un autre homme, pour comprendre que Dieu lui-même m'avait amené sous ce rayon de soleil afin de vous entendre crier du fond de votre nuit : Ah !... je ne rencontrerai donc jamais personne d'assez savant pour me rendre mes yeux !

« — Comment... un seul mot...

« — Oui... Bertha... répondit Wilhem... mais il était tombé de vos lèvres ! Et, sans même que vous vous en doutiez, il avait été pieusement recueilli par un cœur de vingt ans !...



Il y eut un choc, une lutte, un rugissement. (Page 5.)

Après votre disparition, je demeurai longtemps à la même place, immobile et comme ébloui tout à coup par une révélation d'en haut. Les dernières paroles du Wilhem qui n'était plus bourdonnaient railleusement à mon oreille. A quoi bon le travail, disais-tu, malheureux !... A quoi sert la science !... Mais à réaliser le vœu de cette douce jeune fille !... Mais à rendre le soleil à ses pauvres yeux éteints ! Elle a souhaité devant moi quelqu'un qui fût assez savant pour accomplir un miracle... Ce miracle-là, je le ferai... Ce savant-là, je le serai !

En cet endroit de sa confidence, Bertha s'arrêta tout à coup, comme suffoquée par l'émotion du souvenir.

— Après?... Après?... demanda tendrement la comtesse Hélène.

— Oh ! s'écria la jeune aveugle avec un saint enthousiasme. Oh ! si tu savais comme sa voix était vibrante et fière, en parlant ainsi ! Quelle mâle résolution, quelle généreuse ardeur il y avait dans son accent !... Je n'osai pas lui répondre un mot, je ne l'interrompis plus... Déjà je me sentais à lui !

— Une heure après, reprit-il, j'étais en chemin déjà dans ma nouvelle route. Toute la nuit je marchai sans m'arrêter, au point du jour j'arrivai à Heidelberg. Aussitôt je me mis à l'œuvre. Il y eut une stupéfaction générale dans toute l'université. Etudiants, professeurs, c'était à qui n'en reviendrait pas. On s'abordait dans les rues, comme au lendemain de quelque miraculeuse révolution. Vous ne savez pas ? Wilhem travaille ! Wilhem le presseur, Wilhem le buveur, Wilhem le roi des *Renards dorés*... eh ! bien... il ne se bat plus, il ne boit plus, on prétend même qu'il ne dort plus, il travaille ! Et chacun de crier au miracle, à l'ensorcellement du susdit Wilhem, à la fin du monde ! Que sais-je, moi ?... Tout Heidelberg riait. Moi tout le premier, car de mon ancien caractère il n'a survécu que la gaieté ! Un souvenir du défunt Wilhem ! Je vous demande pardon de l'avoir conservé, Bertha, ma résolution n'en fut pas moins forte pour cela, mon dévouement

LES COMPAGNONS DE MINUIT 2.

n'en sera pas moins éternel. Il y eut de nombreux efforts pour me ramener au passé... une véritable tentation de saint Antoine ! Tout le monde y perdit son temps... j'étais invulnérable. N'étiez-vous pas mon talisman ? Oui, Bertha, oui... Bien souvent je vous ai revue ! Lorsque je sentais mon courage prêt à faiblir, lorsque l'excès du travail allait me le rendre impossible, je parlais sans rien dire à personne, je marchais toute la nuit à travers le bois, je me cachais quelque part aux alentours de ce château. En sortiez-vous enfin, bien vite je m'élançais sur vos traces. Je vous suivais de loin, sans bruit. Jamais vous n'avez soupçonné ma présence, n'est-il pas vrai ? Durant de longues heures, je vous contemplais en silence. Puis, heureux de vous avoir vue, d'avoir respiré le même air que vous, de m'être approché parfois jusqu'à effleurer un pli flottant de votre robe, je m'en retournais de nouveau dans ma mansarde, avec une provision de bonheur et de courage pour tout un mois !

« Dernièrement, enfin, on parla de la grande consultation qui devait avoir lieu à Rosenthal. Vous l'avouerez-je, Bertha ? je tremblai qu'elle ne réussit. Mais non... la science allemande est impuissante, je le savais. Un seul homme en Europe possède le secret de votre guérison, et cet homme se trouve à la cour d'Espagne. Dès ce soir je partirai. On le dit jaloux de son savoir, qu'il n'a jamais voulu communiquer à personne. N'importe ! dussé-je le lui voler, dussé-je me faire son valet, je conquerrai auprès de lui ce que je dois renoncer à acquérir en Allemagne. Seulement, il me faut du temps, Bertha. Voulez-vous promettre de m'attendre ?... »

7 « Et Wilhem s'arrêta pour attendre la réponse.

« A l'audace quelque peu fantastique de son début, à l'enthousiasme, à l'enjouement qui tour à tour avaient accidenté ses paroles, une ineffable tendresse, une anxieuse et tremblante supplication venait de succéder tout à coup.

« Tout d'abord, cependant, je n'osai pas lui répondre.

« Ne pouvant pas le voir, je cherchais à me le figurer, du

moins, tel que le supposait mon cœur. Dans l'entreprise que méditait son dévouement, il me semblait y avoir de ces difficultés, de ces périls héroïques qu'on imposait jadis à l'amour vaillant, ou que parfois même de son propre mouvement il affrontait. Je sentais autour de moi comme un parfum de légende et de poésie. Wilhem Arnold n'était plus un médecin, c'était un chevalier.

« — Partez ! murmurai-je enfin. Parlez, Wilhem... mes vœux vous suivent et je vous attends !... »

« Et je lui tendis la main. »

« — Bertha ! Bertha ! s'écria-t-il aussitôt avec l'accent enivré d'une incommensurable joie. »

« Puis, je sentis qu'il s'agenouillait devant moi... ou plutôt je le vis... Je voyais dans ce moment-là... Sa main venait de toucher la mienne ! »

« — Je vous demande deux années, reprit-il au bout d'un instant avec une solennelle lenteur. Si dans deux années, jour pour jour, heure pour heure, je ne suis pas ici, c'est que je serai mort !... »

« — Wilhem ! m'écriai-je, non... vous réussirez... quelque chose me le dit là... Vous reviendrez, et avec vous... la lumière ! »

« Un bruit de pas retentit tout à coup, mais dans l'éloignement encore. »

« — Mon frère ! » fis-je vivement. »

« Wilhem se releva de même et parut vouloir s'éloigner. »

« — Pourquoi ne pas tout lui dire ?... tentai-je d'insister. C'est un noble cœur... il vous aiderait de sa fortune. »

« — Pas un mot de plus !... interrompit Wilhem avec le fort accent d'un tendre reproche... Silence avec votre frère, Bertha, je vous en supplie... Seul, je veux réunir et n'ai besoin d'emporter d'ici que votre simple promesse. Adieu donc ! Ce n'est pas avec de l'or, c'est avec l'amour que se font les miracles ! »

« — Pardon, Wilhem, pardon ! murmurai-je en lui présentant une seconde fois ma main. »

« Puis, l'attirant à moi tout à coup : »

« — Embrasse ta fiancée ! lui dis-je encore. Adieu ! »

« La porte allait s'ouvrir. »

« Un chaste baiser passa sur mon front... ma main sentit une dernière étreinte... et ce fut tout. »

« Déjà Conrad accourait vers moi. »

« Un instant je tremblai qu'il n'eût aperçu Wilhem. »

« Mais non... Wilhem avait déjà disparu. »

« Par où ? comment ? Je me le demande encore... Jusqu'à la fin de cette aventure il y eut quelque chose de merveilleux. Commencée comme un rêve, elle devait finir de même. »

« Mon frère accourut à moi, croyant avoir à consoler une grande douleur, un immense désespoir. »

« Ma sérénité, mon sourire, ma radieuse béatitude, le rendirent tout d'abord muet d'étonnement. »

« Pauvre Conrad ! un instant il me supposa folle ! »

« — Petite sœur ! murmura-t-il enfin. Chère Bertha... Je souffre autant que toi, crois-le bien... »

« Mais je l'interrompis dès ces premiers mots. »

« — Pourquoi t'affliger ainsi ?... m'écriai-je joyeusement. Pourquoi me plaindre ? Ces hommes n'ont pas le secret de Dieu !... Malgré leur arrêt, j'espère encore... Oui... plus que jamais j'ai foi dans l'avenir... Et d'ailleurs j'aime ma nuit... Il me semble qu'elle me détache des misères humaines et qu'elle me rapproche du ciel ! »

« Conrad doutait encore... Mais le lendemain il me retrouva de même, de même les jours suivants, toujours de même. »

« Mon infirmité n'avait plus rien de triste ni de désolé. J'en plaisantais parfois, je vantais les charmes de la cécité. Le sourire ne me quittait plus... Je paraissais résignée... J'étais bien réellement heureuse ! »

« Aujourd'hui cependant... ce matin... Oh ! s'il m'avait bien regardé ! »

« C'est qu'il y a deux ans aujourd'hui que Wilhem Arnold m'a dit : Je serai de retour dans deux ans, jour pour jour, heure pour heure... »

« Midi sonnait alors... Oh ! je m'en souviens bien... à l'horloge du couvent de la forêt... »

A peine la jeune fille achevait-elle ces mots, que le son d'une cloche lointaine traversa tout à coup les airs. »

Midi...

C'était bien midi !

Bertha s'était redressée vivement. Frémissante et pâle, une main sur son cœur, elle prêtait avidement l'oreille. »

Hélène aussi... la comtesse Hélène écoutait... »

Le bruit d'un pas précipité se fit entendre parmi les arbres, dans la direction d'un monticule d'herbe fleurie qui s'élevait en face même de la terrasse... »

« — C'est lui ! cria Bertha. »

« — Wilhem Arnold ! fit la comtesse Hélène, incrédule encore. »

« Lui-même ! répondit du fond du paysage une franche et joyeuse voix. Il y a deux années de révolues, jour pour jour, heure pour heure. J'ai tenu ma parole. Me voici ! »

Et, surgissant enfin de la vallée, Wilhem Arnold apparut tout à coup au sommet du coteau ruisselant de soleil. »

III

Wilhem Arnold

C'était un grand jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux longs cheveux bruns, à la moustache crânement retroussée, au regard vif et profond, au sourire quelque peu moqueur. »

Ses traits péchaient peut-être par la régularité, mais ils avaient une rare puissance d'expression, une mobilité surtout qui leur prêtait à chaque instant un charme nouveau. Il y avait en lui du savant, du soldat, du poète et de l'enfant... surtout de l'enfant... et cela tour à tour, coup sur coup, presque dans la même minute. La pensée planait sur son large front ; la plus folle gaieté voltigeait incessamment autour de ses lèvres alertes et franches. Une philosophie à toute épreuve, une intrépidité qui ne s'effrayait de rien, éclataient dans ses moindres allures. Il avait parfois des élans d'une tendresse infinie, des éclairs d'une indomptable volonté. Ce devait être une intelligence d'élite ; à coup sûr c'était un grand cœur. »

Une heure déjà s'était écoulée depuis son retour au château de Rosenthal, dont un ordre de la comtesse lui avait ouvert toutes les portes. »

Les pieds poudreux, le sac au dos, le bâton de voyage encore à la main, Wilhem Arnold était parvenu jusqu'au grand salon du manoir. »

C'est de là qu'il était parti, c'est là qu'à son retour avait voulu le recevoir Bertha. »

« — Wilhem, dit-elle, je vous attendais ! »

Et elle se penchait en avant, comme pour lui présenter le front ainsi qu'au départ. »

Il y eut de même un chaste baiser. »

« — Eh bien ? avait gracieusement souri la comtesse Hélène. »

Le voyageur seulement alors l'avait aperçue... il s'était mis en devoir de balbutier quelques paroles d'excuses. »

« — Je vous pardonne de grand cœur... monsieur... mais à une condition. »

« — Laquelle, madame ? »

« — C'est que vous m'embrasserez aussi. »

Bonne... que voulez-vous !... Le récit de Bertha, la vue surtout de Wilhem, avaient entièrement conquis la comtesse Hélène à la cause de leurs mystérieuses et poétiques amours. »

Bien que quelque peu surpris tout d'abord, l'étudiant ne se le fit pas répéter deux fois. Quelques mots d'explication s'ensuivirent. Hélène et Wilhem étaient déjà les meilleurs amis du monde. »

Aussi la belle comtesse fit-elle assise le voyageur et lui demanda-t-elle aussitôt le récit de son expédition lointaine. »

D'un geste suppliant, la jeune aveugle aussi l'interrogeait. »

Gaiement et tendrement tour à tour, sans cesse simplement, Wilhem Arnold raconta l'histoire de ces deux années, comme s'il se fût agi de l'histoire de deux jours, comme s'il arrivait d'une promenade à la ville voisine. »

Et il était allé jusqu'au fond de l'Espagne, cependant ! Il avait eu bien des obstacles à vaincre, bien des misères à traverser, bien des humiliations à subir ! Le secret du chirurgien espagnol était non moins bien gardé que les fameuses pommes du jardin des Hespérides. Wilhelm Arnold avait dû se faire, durant dix-huit mois, le valet de cet homme, feindre l'ignorance et la stupidité pour devenir le témoin assidu, le seul aide accepté des prodiges de son art, et, par une dissimulation de toutes les heures, par une patience de toutes les minutes, en arriver enfin à lui ravir son mystérieux talisman. Comme il avait dû souffrir à ce métier-là ! combien il avait dévoré de colères, ce Wilhelm si impétueux et si loyal !... Un jour même, un jour, il avait été battu, souffleté !... et il ne s'était pas trahi, lui si fier et si brave ! C'était pour Bertha !

Et d'ailleurs qu'importait tout cela maintenant, puisqu'il avait réussi !

Oui... tous les aveugles trop pauvres pour être reçus par son maître, il les avait attirés secrètement à lui, sitôt qu'il s'était cru quelque chance de leur rendre la lumière. Quelle émotion en opérant le premier, seul à seul, sans conseil et sans guide, dans sa misérable mansarde espagnole !... quelle folle joie !... quelles actions de grâces envers le ciel, lorsqu'il avait pu se dire : Non-seulement je ne l'ai pas tué, mais encore : Il voit !

Depuis ce jour, cent autres opérations, toutes couronnées de succès, lui avaient donné la mesure de sa science et de son pouvoir. Il ne lui restait plus rien à apprendre, il était aussi habile maintenant que le maître lui-même !

Wilhelm releva donc la tête tout à coup devant le célèbre chirurgien espagnol, et proclama hautement la vérité.

Ce fut là toute sa vengeance.

Dès le lendemain, il était reparti pour l'Allemagne. Durant cette longue route, il avait saisi toutes les occasions de s'exercer, de se perfectionner encore. Il arrivait, sûr de sa main comme de son cœur... Dès que Bertha voudrait tenter l'épreuve, il était prêt !

— A l'instant ! s'écria la jeune aveugle, à l'instant !...

Wilhelm Arnold eut un moment d'hésitation.

Hélène voulut le traduire, en alléguant la fatigue du voyage, la première émotion du retour !

Impatiente et résolue, Bertha ne voulut rien entendre.

— Soit ! consentit Arnold.

Et, d'une main déjà raffermie, Hélène le vit saisir le terrible instrument d'acier.

— A genoux ! fit solennellement Bertha, à genoux d'abord tous les trois... et prions Dieu !

Un instant après, souriante et calme, elle se relevait la première.

— Wilhelm ! dit-elle alors, ordonne, mon fiancé... je t'appartiens... Que faut-il faire ?

Le jeune opérateur entrouvrit vivement son pourpoint... il étouffait.

De sa cravate noire, dont il venait aussi de se débarrasser, il fit un bandeau et le donna à tenir à la comtesse Hélène.

— Priez encore ! lui dit-il en même temps à l'oreille ; priez pour nous deux... Je ne sais... mais je l'aime tant... Il me semble que j'ai peur.

— Courage ! mon ami, murmura rapidement Hélène non moins émue... Allons... du courage !

— Eh bien ? demanda Bertha qui attendait toujours, mais sans trembler comme sans pâlir.

Au son de cette voix, à l'aspect de cette confiance si sereine, Wilhelm Arnold sembla recouvrer spontanément tout son empire sur lui-même. Il passa sa main sur son front comme pour en chasser les dernières faiblesses ; il se redressa de toute la hauteur de sa taille énergiquement cambrée ; ses traits, brunis par le soleil d'Espagne, semblèrent revêtir la froide immobilité du bronze. Toute sa vie, toute sa volonté se concentrèrent dans ses yeux, dont le magnétique éclat prit une sorte de puissance surnaturelle. Il devint réellement superbe à voir dans ce moment-là. C'était un opérateur inspiré ; ce n'était plus un amant, ce n'était plus même un homme !

— Wilhelm ! venait de répéter impatiemment Bertha ; eh bien donc !... Wilhelm !

— Me voici ! répondit cette fois le médecin qui déjà s'avancait vers l'aveugle.

Il la fit reculer aussitôt jusqu'à la haute fenêtre et l'assit dans un large fauteuil sur le dossier duquel il renversa sa blonde tête en arrière.

Puis, se courbant au-dessus d'elle, il approcha de son visage le tranchant aigu de l'acier.

Épouvantée, la comtesse Hélène détourna la tête.

Mais aussitôt, et pour une tout autre cause, elle eut un second effroi.

Conrad venait d'arriver sans être entendu ; Conrad était debout sur le seuil.

La comtesse, un doigt déjà sur les lèvres, l'arrêta par un regard qui disait tout.

Le jeune baron aussitôt obéit ; ainsi qu'Hélène, il devint immobile.

La silhouette reployée de Wilhelm, qui se détachait en noir sur la fenêtre lumineuse, les empêchait entièrement de voir Bertha.

Dans la chambre planait un effrayant silence.

Le bras de l'opérateur fit un premier mouvement... la jeune aveugle jeta un premier cri.

Puis, presque immédiatement, un second

Et elle se redressa tout à coup, palpitante, éperdue, comme insensée.

Wilhelm Arnold, se voilant le visage de ses deux mains, avait momentanément disparu dans l'ombre des rideaux.

Bertha, d'abord, avait bondi vers la fenêtre ; mais se détournant aussitôt avec un frémissement douloureux, elle venait d'accourir jusqu'au milieu du salon.

La porte se trouvait précisément en face d'elle.

Sur le seuil de cette porte, celui qu'elle n'avait pas entendu venir, celui qu'elle ne savait pas au château, qu'elle ne pouvait pas soupçonner là.

La jeune fille eut une secousse d'étonnement, de fixation étrange.

Puis, s'élançant tout à coup dans les bras qui se tendaient vers elle :

— Conrad ! cria-t-elle avec une folle ivresse ; Conrad !... Ah !... mon frère !

Elle venait de le reconnaître... elle voyait... elle était sauvée.

— Bertha ! voulut demander le jeune baron qui commençait à deviner, mais qui ne pouvait comprendre encore.

Déjà la jeune fille venait d'échapper à l'étreinte fraternelle. Ses regards incertains, éblouis, incrédules encore, erraient éperdument tout à l'entour du salon.

Ils rencontrèrent en second lieu la comtesse.

— Hélène ! sourit-elle avec une ineffable joie ; Hélène !... Oh ! je te reconnais bien... va... Comme tu es belle !

Déjà la comtesse s'était précipitée vers Bertha... Mais ce fut rapidement qu'elle la pressa sur son cœur. Prenant à deux mains la blonde tête de la jeune fille, elle s'empessa de tourner ses premiers regards vers certain angle du salon, où, comme honteux de son triomphe, se cachait encore à demi l'auteur de ce miracle.

Oh ! cette fois, Bertha n'hésita pas. Elle rencontrait enfin celui que tout d'abord elle avait cherché. Ses yeux reconnaissaient en lui l'idéal de son cœur.

— Wilhelm ! s'écria-t-elle avec le saint enthousiasme de l'amour ; oh ! Wilhelm !

Et, succombant à l'excès même du bonheur, elle vint tomber évanouie dans ses bras.

Wilhelm la reçut à genoux, et, d'une main tremblante, attirant à lui le fauteuil qui avait servi à l'opération, il l'y déposa doucement.

Puis, comme veillant sur elle, il resta agenouillé dans une silencieuse extase.

Par Wilhelm, non moins que par Bertha, Hélène et Conrad semblaient complètement oubliés.

La comtesse en profita pour éclairer en partie le baron.

Bertha commençait cependant à revenir à elle.

— Le bandeau ! murmura Wilhelm en se retournant vers Hélène, avec un geste suppléant.

La comtesse s'empessa de remplir son rôle, et lorsque la

jeune fille eut achevé de reprendre ses sens ; ce fut avec un bandeau sur les yeux qu'elle se réveilla.

— O mon Dieu ! gémit-elle avec effroi, c'était donc un rêve ?

— Non ! répondit vivement la comtesse, non, Bertha... tout est bien réel...

— Mais ce bandeau ? reprit la jeune fille qui venait de toucher avec ses doigts la cravate noire et qui déjà cherchait à la détacher de son front.

— C'est par ordonnance du docteur ! déclara gravement Hélène en arrêtant sa main.

— Eh quoi ! déjà redevenir aveugle ? fit avec une charmante velléité de rébellion la pauvre enfant.

— Il le faut ! affirma Wilhem avec une tendre autorité. Pendant huit jours encore au moins, il le faut !

Au son de cette voix, la main de la jeune fille quitta tout à coup le bandeau, et, comme guidée par l'instinct de l'alarme, tomba directement dans la main de Wilhem.

— J'oléis ! dit-elle avec un doux et pudique sourire. N'ai-je pas maintenant toute à toi ?

A ce mot, qui complétait les explications de la comtesse Hélène, le baron Conrad fronça légèrement le sourcil et s'avança.

C'était un jeune homme du même âge environ que Wilhem, grand comme lui, mais d'une toute différente beauté.

Ses traits, d'une irréprochable correction, semblaient comme voilés par une mystérieuse souffrance. Il avait les grands yeux bleus de sa sœur, mais une pensée importune, une sorte de contrainte amère les attristait. Dans les rides prématurées de son front, dans les plis fiévreux que creusait trop souvent sa lèvre hautaine, il y avait quelque chose de sombre et de fatal. C'était la tête d'Hamlet.

Pour quiconque n'eût observé que la surface des choses, il n'en était cependant pas ainsi. L'élégant costume de chasse que portait le baron Conrad, la poudre dont il était coiffé, la gracieuse distinction surtout de ses manières, en faisaient un véritable grand seigneur du dix-huitième siècle, un peu froid peut-être, un peu grave, mais assurément accompli.

— Monsieur, dit-il à Wilhem, vous venez de rendre à notre famille un de ces services qui ne se payent pas avec de l'argent. Permettez-moi de vous dire, néanmoins, que les Rosenthal ont maintenant une fortune...

A ce mot, le jeune médecin immédiatement l'interrompit :

— Monsieur le baron, fit-il avec dignité, votre première phrase suffisait. Pas de questions financières entre nous, je vous en supplie. Avec le secret que je possède maintenant, moi seul... dès que je le voudrai bien... je serai riche...

— Veuillez m'indiquer alors comment je puis vous témoigner ma reconnaissance, reprit Conrad. Elle est profonde monsieur, croyez-le bien... elle ne s'éteindra jamais. Fallût-il ma vie pour vous le prouver, je la donnerais de grand cœur... Parlez donc sans crainte, parlez !...

Wilhem, cependant, hésitait encore.

Bertha se résolut courageusement à parler à sa place.

Elle se leva donc, et, la main toujours dans la main de Wilhem, elle dit à son frère :

— Conrad... il y a deux ans de cela, Wilhem Arnold m'a fait promettre de me rendre la vue... Cela étant, moi je lui avais juré d'être sa femme... Il a tenu sa parole, mon frère... Voulez-vous me permettre de tenir à mon tour la mienne ?

Après ce franc aveu, qui précisait si parfaitement la situation, il y eut un silence.

Le baron de Rosenthal semblait n'avoir entendu, ou plutôt retenu, que ces deux seuls mots, qu'il répéta lentement :

— Wilhem Arnold ?

Puis, se tournant tout à coup vers le jeune médecin :

— Monsieur, lui demanda-t-il, êtes-vous gentilhomme ?

— Non, monsieur le baron, répliqua Wilhem. Mais, si vous y tenez absolument, je puis le devenir.

A cette intrépide et fière répartie, Hélène et Conrad firent un mouvement de surprise.

Bertha se contenta de presser en silence la main de Wilhem.

— Y tenez-vous ?... ajouta presque joyeusement celui-ci.

— Je vous en fais juge, monsieur !... reprit après un temps Con-

rad. Lorsque notre vieux père descendit dans la tombe, nous étions dans un état presque voisin de la pauvreté. C'est le cas plus que jamais de rester fiers, me dit-il à son lit de mort. Jure-moi, mon fils, de ne déroger en rien de notre rang !... Jure-moi surtout de ne jamais consentir à ce que ta sœur, dont te voici le maître maintenant, épouse quelqu'un qui n'aurait pas un titre devant son nom. Pour toi, plutôt la mort que le travail, pour elle le couvent, plutôt que la mésalliance ! Vous comprenez, monsieur, notre père allait mourir...

— Et vous avez juré... parfaitement, monsieur le baron !... acheva de lui-même Wilhem Arnold. Eh bien !... soit... qu'à cela ne tienne... Je gagnerai le titre exigé. L'épée seule anoblissait autrefois, la science aujourd'hui peut également anoblir. C'est un nouveau retard, voilà tout... et, à vous parler franchement, j'y avais déjà songé, je le préfère ainsi... Oui, je me sens tout heureux d'entrer par la grande porte dans votre famille, monsieur le baron de Rosenthal, et de prouver une fois de plus à mademoiselle votre sœur, qu'il n'est rien dont je ne sois capable pour mériter son amour.

Evidemment, ce Wilhem Arnold ne doutait de rien.

Et gardez-vous bien de croire qu'il eût l'air d'un fanfaron vulgaire en parlant ainsi. C'était de la belle et chevaleresque audace qui brillait dans son regard, c'était du noble et saint orgueil qui rayonnait sur son front. La hauteur même du but proposé semblait le grandir encore. En l'entendant affirmer qu'il allait conquérir la noblesse, on sentait qu'il en était déjà digne.

Bien plus encore, il y avait dans toute sa personne une simplicité si franchement joyeuse, qu'elle en arrivait presque à devenir une sorte de bonhomme sublime.

A sa façon, c'était un Cid.

Et, si c'eût encore été le temps des grands coups d'estoc et de taille, Wilhem Arnold eût bien vite rengainé son bistouri, soyez-en certain. C'est par l'épée seulement qu'il eût voulu devenir gentilhomme.

Aussi la comtesse Hélène le considérait-elle avec une croissante admiration.

Bertha sentait à chaque instant qu'elle l'aimait davantage encore ; mais elle ne s'en effrayait aucunement, pourrait-elle jamais aimer assez Wilhem Arnold ?

Conrad lui-même était ému. Cette vaillante foi, cette communicative chaleur, fondaient rapidement la glace qui semblait immobiliser son visage. Les plis soucieux, les ombres inquiètes s'en effacèrent un instant. Un instant, il redevint le bel et souriant Conrad qu'avait aimé, que voulait aimer encore aujourd'hui la comtesse Hélène.

Il tendit, gracieusement la main à Wilhem ; il trouva les plus aimables expressions pour lui témoigner le regret de ne pouvoir exaucer immédiatement ses vœux ; tout son désir de le nommer un jour son frère. Il alla même jusqu'à promettre de le seconder de tout son crédit. Mais il ne dit pas un mot cependant pour le retenir à Rosenthal.

Wilhem, du reste, semblait pressé de partir.

Les yeux de Bertha n'avaient plus besoin du secours de la science, affirmait-il. Garder le bandeau pendant huit jours suffisait. Et les deux derniers encore, à la douce clarté de la lune, il permettait déjà le regard.

Quant à lui-même, il n'avait pas une minute à perdre pour entrer en campagne. Maintenant qu'il connaissait la condition de son bonheur, et qu'il l'avait résolument acceptée, il lui tardait de songer aux moyens de la remplir le plus promptement possible.

Néanmoins, au moment de s'éloigner... qui sait... pour bien longtemps peut-être, Wilhem Arnold se sentait au cœur un impérieux désir de revoir une fois encore Bertha, de cimenter par quelques douces paroles murmurées à l'oreille les chastes fiançailles qui les unissaient déjà, de lui répéter la main dans la main : Je t'aime !... de s'entendre répondre avec cette douce voix dans laquelle il puiserait une force surhumaine : Je t'aime ! Wilhem, et je t'attends !...

Hélas ! le baron de Rosenthal était là maintenant.

Bien plus, il s'était rapproché de sa sœur, il semblait évidemment ne plus le vouloir quitter avant le danger de Wilhem Arnold.

Heureusement Hélène ne s'était pas éloignée, elle venait de se promettre d'être la providence des deux amants.

Profitant donc de l'instant où Conrad s'excusait auprès de sa sœur à l'autre extrémité du salon, elle attira près d'elle Wilhem comme pour le remercier à son tour, et lui jeta rapidement ces quelques mots à l'oreille :

— Ce soir... chez moi... à deux lieues d'ici... Vous y trouverez Bertha !

L'impétueux jeune homme put à peine retenir un cri de folle joie.

Conrad venait de se retourner vers lui.

Un regard d'Hélène rappela Wilhem à la prudence.

— Adieu donc ! reprit-il aussitôt avec la joyeuse confiance qui lui était familière. Adieu, monsieur le baron... ou plutôt au revoir !..

Conrad eut un dernier encouragement, une dernière promesse de la loyauté vraiment seigneuriale desquels il n'était pas permis de douter.

Après s'être silencieusement incliné devant le frère, le jeune médecin fit un pas vers la sœur.

— A bientôt, mademoiselle de Rosenthal !... dit-il simplement. A bientôt !

— A ce soir... ajouta-t-il tout bas, en prenant congé de la comtesse Hélène par un élégant et gracieux salut.

Puis, après avoir repris dans l'antichambre le ceinturon de buffle auquel pendait sa grande épée universitaire, il sortit à la hâte du château de Rosenthal.

IV

Un protecteur.

— Conrad, avait dit la comtesse au baron presque aussitôt après la sortie de Wilhem Arnold, je reste huit jours dans ce pays. Pendant ces huit jours, je vous demande la permission d'emmener avec moi Bertha ?

— Hélène ! avait balbutié Conrad dont le front déjà s'était recouvert de nuages. Hélène, pourquoi ne demeurez-vous pas plutôt ici... dans ce château ?...

— Après ce qui c'est passé entre nous, ce matin, répondit avec dignité la comtesse, c'est impossible. Conrad, ne m'interrompez pas. Il y a quelque chose d'étrange entre nous... un obstacle, un abîme... Je ne cherche pas à deviner, je pressens... Eh bien ! ce nouvel obstacle... je vous donne cette semaine pour le vaincre ; cet abîme inconnu, vous avez ces huit jours pour le combler... S'il en est ainsi... et je ne vous le cache pas, Conrad, je le souhaite vivement... revenez alors chercher votre sœur... S'il en était autrement, ne reparaissiez pas... Ce sera me dire que tout est fini, je comprendrai... Précisément ce jour-là votre sœur aura recouvré le libre usage de ses yeux, elle pourra revenir seule ici... Quant à moi, je partirai... Nous ne nous reverrons jamais !

— Hélène !...

— Plus un mot... ce sera ainsi, Conrad... Ou votre femme dans huit jours... ou bien un éternel adieu !

En même temps, la comtesse avait frappé sur un timbre étouffé.

Un domestique parut.

— Faites atteler, dit-elle. Je retourne à l'instant chez moi.

Puis, dès que le domestique fut sorti, regardant de nouveau Conrad :

— Reste seulement à savoir, reprit-elle, si vous voulez bien me confier votre sœur... Mon amitié ne saurait que lui être utile et chère durant sa dernière semaine de cécité. Durant ma dernière semaine de doute, j'ai peut-être besoin de l'avoir auprès de moi pour me répéter sans cesse que mon indulgence pour vous n'est pas une insigne folie, et que, malgré toutes les apparences qui tendent à me prouver le contraire... Conrad... vous m'aimez encore !

A ces derniers mots, le sombre jeune homme eut un soudain élan d'amour et de désespoir.

— Hélène ! s'écria-t-il du fond de son âme pleine de ténèbres et de mystères.

Et l'on eût dit qu'il allait se précipiter aux pieds de la belle comtesse, afin de lui crier : pardon et pitié... je t'aime !

Mais, se roidissant tout à coup et plus que jamais dans son inexplicable contrainte :

— Soit... partez toutes les deux ! articula-t-il avec le douloureux accent d'une résolution suprême et farouche ; partez !

Cinq minutes après, l'élégante calèche de la comtesse emportait rapidement les deux jeunes femmes à travers les grands bois.

Toutes deux restèrent d'abord silencieuses et pensives.

Hélène, cependant, releva la tête la première ; et, après voir contemplé durant quelques minutes avec étonnement sa jeune compagne :

— Est-ce donc à moi d'être la consolatrice ? se prit-elle à murmurer amèrement. N'es-tu pas la plus heureuse de nous deux, Bertha ?... n'as-tu pas la certitude du moins d'être aimée ?

— Quand le reverrai-je ? fit plaintivement Bertha.

Hélène aussitôt se prit à sourire :

— Egoïste que je suis ! reprit-elle ; j'oubliais de te dire tout d'abord pourquoi je t'emmène avec moi.

Puis se penchant à son oreille, et avec une délicatesse infinie dans la voix :

— Ce soir ! ajouta-t-elle tout bas.

— Grand Dieu ! fit la jeune fille dont le front charmant se prit à rayonner aussitôt d'espérance.

Dans cette espérance, cependant, quelque doute restait encore.

— Je lui ai dit que tu serais là-bas ! expliqua tendrement Hélène. Il doit venir... il viendra...

— Oh ! merci !... merci !... s'écria joyeusement Bertha qui couvrait de baisers enfantins les mains et le visage de la comtesse.

Puis, avec une irrésistible joie :

— Tu as raison, cent fois raison, mille fois raison ! reprit-elle, je n'ai plus le droit d'être triste aujourd'hui. J'ai retrouvé mes yeux !... je l'ai vu, lui !... Je sais qu'il m'aime, et qu'il est digne de mon amour !... Comme il est beau, n'est-ce pas ?... comme il est vaillant et fier !... Il sera bientôt gentilhomme, j'en suis certaine... il l'est déjà... Oh ! mon noble Wilhem !... Et je vais le revoir, lui parler... tout à l'heure !... C'est trop de félicités dans un jour !... Et j'étais triste il n'y a qu'un instant... Ingrate, va !... ingrate envers Dieu !... ingrate envers toi surtout, ô ma chère Hélène !... c'est à moi de te consoler, tu disais vrai... ou plutôt, non !... Consoler... si donc !... le vilain mot !... Est-ce que vous êtes de celles qu'on console, ma belle comtesse !... Allons donc !... j'ai à te prouver tout simplement que tu n'es ni moins aimée ni moins heureuse que moi-même !...

— Me prouver cela... chère enfant... ce serait bien difficile !

— Pas le moins du monde.

— Que me dirais-tu donc ?

— Moi... rien du tout !... mais je laisserai parler à ma place tout ce qui nous environne... Oui... bien que j'aie encore un bandeau sur les yeux, je sais que nous traversons en ce moment la vieille forêt témoin des jeux de notre enfance. Il n'est pas un de ces buissons, pas un de ces arbres, pas un de ces sentiers, pas une de ces roches, qui ne te jette au passage un doux souvenir du passé, qui ne te montre en souriant une preuve de l'amour de Conrad !... Regarde donc, Hélène... ou plutôt... écoute le vent qui fait frissonner les branches, les feuilles mortes qui roulent sur les cailloux sonores, le murmure du ruisseau sous les vergees-meln-nicht et sous les pervenches, tout... jusqu'à la chanson de l'oiseau... tout ne te dit-il pas : Garde-toi bien de douter du compagnon de tes jeunes années, du fiancé fidèle de tes premières amours ?... Tiens... voici le vieux chêne au pied duquel on s'attendait chaque matin... voici la place où il te sauva la vie !... Hélène, mon Hélène ! prête l'oreille à la voix de la nature, et laisse-la doucement redescendre dans ton cœur... Cette voix-là, c'est la foi, c'est

l'espérance... Or, espérer et croire... pour nous autres, pauvres femmes, c'est être déjà presque heureuses !

Ces ferventes paroles, le tendre enthousiasme avec lequel elles étaient prononcées, les fantômes surtout qu'elles faisaient tourbillonner autour du rapide équipage, ramenèrent le calme peu à peu dans l'âme endolorie de la comtesse Hélène. Elle finit par oublier la réalité, elle se laissa doucement bercer par le rêve, en véritable Allemande qu'elle était. Le soleil commençait à descendre à l'horizon ; certaines parties de la forêt s'assombrissaient déjà, les ruines semblaient enflammées comme par une fantastique illumination. Tout se taisait à l'approche de la nuit, tout prenait un aspect étrange. C'était l'heure où s'éveillent les ombres. La ronde des souvenirs, la vivante ballade des illusions, entraînèrent la comtesse Hélène dans un enivrant tourbillon, où Conrad lui donnait, en souriant, la main. En instant aussi, elle fut heureuse. Bertha, d'ailleurs, n'était-elle pas auprès d'elle... Bertha, caressante sœur dont la voix semblait une chanson... Bertha, qui se sentait en ce moment assez de félicité dans l'âme pour en communiquer à tout ce qui l'environnait sans s'appauvrir elle-même.

La voiture ne tarda pas à s'arrêter. Les deux jeunes filles en descendirent, presque aussi lestes maintenant, presque aussi joyeuses l'une que l'autre. Celle-ci, cependant, était encore aveugle ; celle-là pouvait se croire encore oubliée !

— Bah ! avait dit joyeusement Bertha, dans huit jours nous pourrons ôter, toutes les deux, notre bandeau, moi de mes yeux, toi de ton cœur !

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'on monta le perron.

Mais, au moment où la belle châtelaine allait guider elle-même sa jeune amie dans la chambre qu'elle lui destinait, un domestique accourut devant elle avec un empressement étrange.

— Il y a au salon, dit-il, quelqu'un qui déjà depuis plus de deux heures attend impatiemment madame la comtesse.

— Quelqu'un... de ce pays ? demanda-t-elle, étonnée.

— Non, madame la comtesse... quelqu'un qui nous a suivis de là-bas ?

— Qui donc cela ?

— Son Altesse le grand-duc !

Ces derniers mots avaient été prononcés à voix basse. Au tressaillement subit de la main d'Hélène, Bertha devina néanmoins la vérité.

— C'est lui ! murmura-t-elle vivement à l'oreille de la comtesse.

Et des deux mains, en même temps, elle la retenait à la taille.

— Ah ! ah ! sourit Hélène. Te voici dans ton rôle déjà, bon ange de ton frère ?

— Bon ange de ton propre bonheur ! répondit avec une sorte de solennité Bertha.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien ! reprit la comtesse, viens, ce sera plus loyal, et pour tout le monde, je l'espère, cela vaudra mieux ainsi !

Et elles entrèrent toutes les deux au salon.

Un homme, qui s'y promenait à grands pas, s'avança tout à coup au bruit de la porte qui venait de s'ouvrir.

Cet homme, c'était le grand-duc.

Charles-Frédéric, l'intelligent réorganisateur du grand-duché de Bade, avait alors quarante ans. C'était un véritable souverain, digne même d'une plus importante couronne que la sienne. Haute taille d'une rare élégance, noble visage respirant à la fois l'énergie et la bonté, façons patricialement royales, tout contribuait à faire de lui le plus aimable et le plus aimé de tous les princes allemands.

A l'aspect d'Hélène, il avait légèrement rougi.

Promptement revenu de cette première émotion, il s'avança rapidement vers elle, et s'inclinant avec les marques du plus profond respect :

— Madame la comtesse, dit-il, j'ai tout d'abord à vous demander pardon d'une démarche qui peut vous surprendre, mais qui ne saurait en aucune façon vous compromettre. Personne ne soupçonne ce voyage. J'ai quitté Carlsruhe, seul, avant le jour ; seul, je compte y rentrer cette nuit !

— Je remercie Votre Altesse de cette preuve d'estime, répondit Hélène avec une froide dignité ; qu'elle me permette de lui faire observer, cependant, que tout peut se savoir, et que le mystère lui-même devient quelquefois une circonstance aggravante.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua galement le grand-duc. Vous savez bien, belle comtesse, que je suis tout prêt à réparer.

— Nous n'en sommes pas là, Altesse ! interrompit vivement Hélène.

— Malheureusement ! soupira Charles-Frédéric.

— Dans tous les cas, ajoutait déjà la comtesse, je me trouve fort à propos avoir auprès de moi mademoiselle Bertha de Rosenthal, qui témoignerait, au besoin, de la parfaite innocence de l'entretien dont veut bien m'honorer aujourd'hui Votre Altesse sérénissime.

Elle présentait en même temps sa compagne, qui fit une gracieuse révérence.

— Mademoiselle ! salua de son côté le grand-duc, avec son habituelle courtoisie.

Mais il s'était mordu les lèvres avec un secret dépit, puis comme il remarquait, en se redressant, le bandeau noir qui recouvrait les yeux de Bertha, il crut pouvoir risquer un geste de malicieuse menace à l'adresse de la comtesse Hélène.

Celle-ci sembla ne rien avoir vu. Mais, approchant un siège avec la grace la plus charmante, elle ajouta :

— Maintenant que ce petit protocole est bien établi entre nous, que Votre Altesse sérénissime veuille bien permettre à son humble et toute dévouée sujette de s'acquitter envers elle des devoirs de l'hospitalité.

Le grand-duc s'assit, en dissimulant assez mal un premier mouvement de colère.

Cette fois encore, Hélène ne put s'apercevoir de rien. Parfaitement maîtresse d'elle-même, elle continuait son rôle de châtelaine recevant l'honneur d'une visite royale avec la sérénité la plus souriante, avec le plus respectueux empressement.

Contraint à fuir contre mauvaise fortune bon cœur, le grand-duc répondait sur le même ton de haute cérémonie. Il avait accepté une légère collation, il l'avait même égayée par une apparente bonne humeur ; maintenant encore il cherchait à la prolonger le plus possible. A vrai dire, il espérait que Bertha finirait par se retirer. Mais Bertha n'en avait garde. Ainsi que l'avait dit Hélène elle-même, elle veillait pour son frère.

— Comtesse, dit tout à coup le grand-duc, il me prend fantaisie de préciser à mon tour notre situation respective. C'est Charles-Frédéric seulement qui vous rend visite, tenez-vous-le pour dit, et soyez assez bonne, dorénavant, pour ne plus répondre qu'à Charles-Frédéric.

— J'accepte d'autant plus volontiers, reprit incontinent Hélène, que je n'attendrai même pas qu'il m'interroge. Il y a longtemps déjà que j'ai grande envie de lui rappeler qu'il m'avait donné sa parole de gentilhomme d'observer certaines conventions arrêtées entre nous, et que, dès le lendemain, par cette même visite, il a manqué à son serment... ce qui n'est pas loyal, Charles-Frédéric !

Et la comtesse Hélène se releva, souriante toujours, mais superbe de résolution et de fierté.

Le grand-duc la contempla durant quelques secondes avec une silencieuse et profonde admiration.

Puis, prenant en brave son parti :

— Allons ! reprit-il avec une franche humilité, je m'avoue deux fois vaincu, deux fois coupable... Comme souverain, j'avais promis de vous laisser huit jours de pleine et entière liberté... comme homme, j'avais juré de ne plus vous importuner de mon amour... Eh bien !... soit... comtesse... je ne vous en parlerai plus, je ne vous en parle pas... Agissez comme voulez le faire, noble et loyale femme, comme vous me l'avez franchement avoué la veille de votre départ. Si le passé vous est fidèle, restez fidèle au passé...

— Altesse ! voulut interrompre Hélène, émue par la profonde et généreuse douleur qui avait accentué ces dernières paroles.

— Il n'y a plus ici de grand-duc, vous le savez bien, poursuivit-il en cherchant à reprendre le ton de la galanterie... Il n'y a même plus de Charles-Frédéric... Ne voyez en moi qu'un simple courrier qui vient vous apporter une invitation pour le prochain bal de la cour.

— Un bal... dans cette saison?...

— Un bal champêtre, madame la comtesse... Une barge semblable à celles qui se jouent à Versailles dans les charmants jardins de Trianon... Les seigneurs du grand-duc ont désiré cette fête... Elle a lieu dans huit jours, madame la comtesse... Si vous partiez un autre titre à cette époque, présentez-vous avec votre mari... Il sera le bien reçu... Si vous venez seule à ce bal... Oh! permettez-moi de vous le dire, Hélène... il y aura un cœur qui battra de joie sous la veste en satin ciselé du trop heureux Clitandre, le roi des bergers!...

Sur ce, le grand-duc reprit sa cravache et son chapeau, qu'il avait déposés en entrant sur un meuble du salon.

— Et maintenant que ma mission est terminée, conclut-il, permettez-moi de prendre congé de vous... mesdames... Je me retire... Adieu!...

Avant d'en arriver à ce dernier point d'exclamation, qui se trouve ici marquer un soupir, le pauvre Charles-Frédéric s'était arrêté par trois fois, dans l'attente d'un mot qui le retiendrait encore, ou du moins qui lui serait, en partant, une espérance.

Mais Bertha venait de ressaisir la main d'Hélène, et la serrait à la dérobée d'une façon qui, bien clairement, signifiait :

— Au nom de Conrad, tais-toi!

La comtesse comprit à merveille ce langage, et, quelque pitié qu'elle se sentit au fond du cœur pour le grand-duc, il n'obtint pour toute réponse qu'une des cérémonieuses révérences de ce temps-là.

La porte s'était rouverte devant lui... il en franchissait déjà le seuil... il allait disparaître.

— Hélène!... se récria-t-il tout à coup avec une involontaire explosion de désespoir... Hélène, vous ne me demandez rien aujourd'hui pour personne... Oh!... c'est que vous ne me pardonnez pas!

Cette fois, Bertha ne put retenir Hélène... Il est vrai qu'elle n'y mit peut-être pas un bien grand effort... Hélène ne venait-elle pas de murmurer à son oreille :

— C'est pour Wilhem!...

En quelques pas elle fut auprès du grand-duc, en quelques mots elle raconta toute la touchante histoire de Wilhem et de Bertha.

— Altesse, conclut-elle en lui tendant la main, c'est vous qui faites les gentilshommes?...

— Ah!... comtesse... soupira Charles-Frédéric... si vous le vouliez bien, ce ne serait plus moi... ce serait vous...

— Prenez garde, interrompit-elle vivement, vous allez oublier de nouveau nos conventions...

— C'est juste!... avoua le grand-duc, qui se tut aussitôt, mais qui continua de regarder ardemment la comtesse.

Elle était vraiment adorable ainsi, un doigt sur ses lèvres sourdantes.

— J'emporte votre demande dans ma mémoire, reprit-il enfin. Mais je ne puis pas partir content, si vous me refusez le gage de pardon que vous aviez d'abord semblé vouloir m'offrir...

Et, à son tour, il avançait la main.

Celle de la comtesse y descendit lentement... il l'effleura de ses lèvres.

Puis, se disposant à une définitive retraite :

— Heureux Wilhem Arnold!... sourit-il amèrement. Il n'a besoin que de conquérir un titre, lui... et ce titre, encore, puisque vous le désirez, il l'aura!

— Permettez... permettez... il faut, avant tout, que je le mérite!... répondit tout à coup, du bas de l'escalier, la voix allègre et sonore du jeune médecin, qui arrivait au rendez-vous, et se trouva face à face presque aussitôt avec le grand-duc.

— C'est bien ainsi que je l'entends, jeune homme, répliqua celui-ci. Sechez seulement que, désormais, grâce à madame

la comtesse, vous avez un protecteur qui s'intéresse vivement à votre avenir, et qui ne demande qu'une occasion de combler prochainement vos vœux.

Évidemment Wilhem ne connaissait pas celui qui lui parlait ainsi, car ce fut à Hélène surtout qu'il adressa sa reconnaissance et son salut.

— Travaillez avec courage, poursuivit nonobstant Charles-Frédéric, faites adopter par l'université d'Heidelberg le précieux secret que vous rapportez d'Espagne, rendez votre nom célèbre par de nombreuses guérisons, et nous verrons alors à y ajouter ce qui lui manque encore aujourd'hui pour votre bonheur!

Il y avait tant de haute bonté, tant de véritable grandeur dans ses paroles, que Wilhem s'inclina cette fois profondément.

Mais, ne croyant toujours avoir affaire qu'à quelque gentilhomme des environs, il se contenta de répondre :

— Sitôt que je m'estimerai digne de votre patronage, monsieur, je prierai madame la comtesse de me conduire vers vous pour en réclamer les effets. Quant à vos excellents conseils, dès aujourd'hui je les accepte avec reconnaissance, je m'efforcerai dès demain de les mettre en pratique. Pour avoir le droit d'obtenir ce que j'ambitionne, il me faut le temps, avant tout, de me rendre utile à mon pays!...

— J'aime cette fière réponse, conclut en souriant le grand-duc, et je m'en souviendrai!...

Profitant de cette espèce de congé, Wilhem se hâta de rejoindre Bertha qui l'attendait à l'autre extrémité du salon.

Le grand-duc échangea quelques dernières paroles à voix basse avec la comtesse Hélène, puis, après l'avoir galamment contrainte à ne pas l'accompagner plus loin, il descendit enfin l'escalier.

Wilhem et Bertha étaient assis l'un auprès de l'autre dans un angle déjà rempli d'ombre. Est-il besoin d'écrire ici ce qu'ils se disaient... Ne le savez-vous pas, vous tous qui avez eu vingt ans, vous tous qui avez aimé!...

Hélène ne voulut pas se mettre en tiers dans leur entretien. Silencieuse et pensive, elle vint s'asseoir isolément auprès de la haute fenêtre entr'ouverte.

De là, elle vit le grand-duc remonter à cheval, lui adresser du geste un dernier adieu, et sortir du château.

Il était seul, ainsi qu'il l'avait dit, absolument seul.

La comtesse ne s'en alarma pas tout d'abord, pensant que son escorte l'attendait à quelque distance de là.

La nuit commençait à venir, mais le crépuscule conservait assez de transparence encore pour qu'on pût distinguer les objets, jusqu'à l'extrémité de la plaine que traversait d'abord le chemin avant de se perdre dans la forêt.

Hélène suivit donc le grand-duc d'un œil rêveur et triste.

— Peut-être! se disait-elle, il m'aime celui-là... il veut m'élever jusqu'à lui... Pourquoi faut-il qu'un autre amour m'oblige à désespérer ce noble cœur, à payer tant de dévouement par autant d'ingratitude!

« Oh!... Bertha... Bertha, c'est en ce moment sur tout, qu'auprès d'Hélène, Conrad aurait eu besoin de son bon ange!

Mais non, la douce jeune fille, précisément à cette heure, oubliait son frère. Elle était toute à son sauveur, à son fiancé.

Hélène, cependant, regardait toujours sur la route de Carlsruhe.

A quelque distance du château, s'élevait le village.

— C'est là sans doute que Charles-Frédéric aura laissé son escorte? pensait la comtesse. Il ne peut pas pousser l'héroïsme de la discrétion jusqu'à l'imprudence d'un voyage nocturne et solitaire, à travers ces grands bois infestés par les Compagnons de Minuit!

Cinq minutes après, le grand-duc reparut à l'autre extrémité du hameau, seul toujours, absolument seul.

Hélène, à cette vue, se redressa tout à coup...

A un mille de là, près d'un petit pont, se trouvait une auberge qui pouvait, à la rigueur encore, servir de lieu d'attente à quelques cavaliers.

C'était un dernier espoir.

Auxieuse et frémissante, Hélène appuya son front baillant

contre la vitre glacée.

Quelques arbres s'élevaient à l'entour de l'auberge. Le grand-duc ne tarda pas à disparaître derrière eux.

Puis de nouveau, sur le chemin vert, sa haute silhouette se dessina, mais indécise cette fois, et comme flottant parmi les brumes du soir.

Elle se confondit complètement enfin dans la masse sombre de la forêt.

La comtesse avait eu le temps de distinguer, néanmoins, que personne ne l'accompagnait encore, toujours personnel.

— O noble cœur ! murmura-t-elle avec une admiration attendrie... Noble cœur !... S'exposer ainsi pour me voir un instant, pour que mon honneur ne puisse en recevoir aucune atteinte !... Mais non... Son escorte, probablement, a fait halte dans la forêt... C'est impossible !...

Et la comtesse quitta vivement le salon, dans l'espérance d'obtenir quelque éclaircissement de ses gens à ce sujet.

Tout entiers à leur amour, ni Wilhem ni Bertha ne remarquèrent son absence. Eh ! mon Dieu, savaient-ils seulement qu'elle eût été là.

Au bas de l'escalier, la comtesse rencontra le domestique qui lui avait annoncé la présence du grand-duc au château. Cet homme, par conséquent, le connaissait bien.

— Frantz ? lui dit-elle. Pensez-vous que le grand-duc ait quitté Carlsruhe sans que personne l'accompagnât... pensez-vous, surtout, qu'il y retourne en ce moment ainsi ?

— Hélas ! madame la comtesse, j'en suis certain ! répondit le vieux serviteur, qui lui montra tout à coup un visage non moins douloureusement inquiet que le sien.

Et, malgré le profond respect qu'il avait d'habitude pour sa maîtresse, il reprit l'espèce de promenade pleine d'agitation qu'il avait un moment interrompue pour répondre.

— Expliquez-vous, Frantz ? questionna derechef Hélène, trop émue dans ce moment elle-même pour s'offenser de cette irrévérente banalité.

Frantz, du reste, était un ancien soldat, compagnon d'armes du père d'Hélène, et qui jouissait au château de certaines prérogatives familières, hautement justifiées par ses longs services et par son dévouement à toute épreuve.

De plus, il aimait fanatiquement son souverain ; la comtesse le savait.

— Voilà, dit-il en s'arrêtant à cette seconde question, mais immobile cette fois et dans l'attitude d'un soldat allemand au port d'armes. Voilà, madame la comtesse ! D'ailleurs, j'allais monter de moi-même pour vous communiquer la chose. Je ne pouvais pas tenir en place, voyez-vous bien, sachant le grand-duc en péril de la vie. Il a été mon général, ça se comprend !

— Enfin ? s'écria Hélène, palpitante d'impatience et de terreur.

— J'étais dans la forêt ce matin, reprit Frantz, à plus de trois lieues du château, lorsque j'ai rencontré tout à coup le grand-duc qui paraissait égaré. « Je vais chez ta maîtresse, m'a-t-il dit, conduis-moi ? » Jugez si je fus content de cet honneur-là ! C'est donc moi tout seul qui l'ai amené ici... et mieux que personne j'en puis répondre, il n'avait d'autre escorte que son vieux soldat. Mais ce n'est pas là le plus effrayant !

— Qu'y a-t-il donc... au nom du ciel !

— Tantôt, tandis que le grand-duc reposait en vous attendant, j'eus l'idée d'avoir un peu de gibier à son intention. Je pris donc mon fusil, j'allai jusqu'à la lisière du bois, et là, madame la comtesse, je remarquai certains signes qui ne trompent jamais les anciens du pays. Oh ! j'en suis bien certain encore de cela. Les Compagnons de Minuit sont en chasse !

— Malheureux ! s'écria la comtesse épouvantée. Comment l'as-tu laissé partir !...

— Eh ! fit le vieux soldat, Dieu m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour le retenir, ou du moins pour l'accompagner. Mais il n'a voulu rien entendre. Il m'a commandé de rester de planton ici... Vous comprenez encore... Ça n'est pas mon grand-duc seulement, c'est aussi mon général !...

— Mais maintenant... maintenant...

— Oh ! je ne demande pas mieux que de brûler la consi-

gner !... s'écria Frantz. Et j'allais précisément en demander l'autorisation à madame la comtesse.

— A l'instant ! interrompit Hélène. Ne perds pas une minute... Il y a deux autres de mes gens ici... Qu'ils partent avec toi !...

— Malheureusement non ! grommela Frantz en frappant du pied. Et c'est ma faute encore !

— Comment cela ?

— Pensant que le grand-duc allait un peu rester ici, j'avais expédié Karl et Müller aux provisions... Mais... bah !... seul, je suffirai peut-être, avec l'assistance du bon Dieu... Je m'en vais seller mon cheval !...

— Selle deux chevaux ! commanda vivement Hélène. Toi, du moins, tu ne partiras pas seul !

Et, sans s'expliquer davantage, elle remontait en courant les marches de l'escalier.

— Qui diable ma maîtresse va-t-elle me donner pour chef de file ? pensa Frantz. N'importe ! il sera le bienvenu. Nous pouvons encore rejoindre le grand-duc en un temps de galop... l'escorter de loin, s'il n'est pas nécessaire de se montrer... et, terticille ! veiller sur lui.

Et le vieux soldat se précipita vers l'écurie.

La comtesse, cependant, arrivait au seuil du salon.

Déjà Wilhem se disposait à partir. Il était debout devant Bertha, qui, une main dans sa main, de l'autre main lui tendait un bouquet de *vergeiss-mein-nichts*, et lui disait :

— Souviens-toi que je t'attends et que je t'aime !

— Wilhem Arnold ! s'écria tout à coup la comtesse Hélène, le ciel vous envoie peut-être une occasion de fortune inespérée. Celui qui vous offrait il n'y a qu'un instant sa protection court un grand péril à cette heure... Il est seul dans la forêt, dans la nuit, déjà peut-être en butte aux coups des brigands... Courez à son secours !

— Très-volontiers, madame la comtesse. Indiquez-moi seulement le chemin, dit tout d'abord le brave Wilhem.

Mais, par une de ses boutades habituelles, il ne put se défendre d'ajouter :

— De protégé que j'étais, me voilà devenu protecteur.

— Malheureux ! interrompit noblement Hélène, ne plaisantez pas... Celui dont vous allez peut-être sauver la vie, c'est votre souverain... c'est le grand-duc Charles-Frédéric !

Cinq minutes plus tard, Wilhem Arnold était à cheval.

V

La Forêt-Noire.

En apercevant Wilhem, le vieux Frantz avait fait une assez piteuse grimace.

— Un étudiant d'Heidelberg, avait-il pensé, quelque futur médecin... quelque avocat en herbe... Fichue compagnie pour un ancien soldat !

A la façon, cependant, dont le jeune homme s'élança en selle, le vieillard ne put retenir un geste d'approbation.

— Comment ! s'écria tout à coup Wilhem qui venait en un rapide coup de main d'inspecter le harnachement de sa monture, comment ! mon brave, rien dans les courroies... les fontes sont vides !... Penses-tu donc qu'une campagne dans la Forêt-Noire doive se faire rien qu'à l'arme blanche ?...

Le vieux Frantz n'avait pas même pris le temps d'entendre cette dernière plaisanterie.

— C'est ma foi vrai ! avait-il franchement reconnu, dès les premiers mots de son compagnon d'aventures ; où diable donc ai-je la tête !

Et il courait déjà vers l'arsenal, en ajoutant tout bas :

— Heureusement qu'il paraît en avoir pour deux, celui-là.

Un instant après, il reparut avec deux mousquetons, quatre pistolets et une formidable provision de cartouches.

— Bravo ! applaudit Arnold qui s'assura tout d'abord si les armes étaient convenablement chargées, puis les disposa sur



Celle de la comtesse y descendit lentement... il l'effleura de ses lèvres. (Page 15.)

à elle avec une promptitude tellement orthodoxe que le vieux militaire ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah çà ! mais, monsieur l'étudiant, vous avez donc été en guerre ?

— Quelquefois déjà, sourit le chevaleresque jeune homme ; mais jamais encore pour une cause aussi belle.

Et, après avoir une dernière fois salué de la main Hélène et Bertha, qui, toutes les deux, étaient descendues jusque dans le cour, afin de l'encourager par un suprême adieu, il sortit le premier du château.

Frantz ne conservait plus qu'un seul doute ; son compagnon savait-il assez savamment activer un cheval pour rejoindre le grand-duc qui était parti un train d'enfer et qui avait sur eux plus d'une heure d'avance.

À peine la poterne dépassée, Wilhem prit le galop en saut et fit cavalier que Frantz ne conserva plus aucune crainte à l'égard.

— Hurrah ! fit-il, c'est un vrai capitaine de hulans !

Le jeune homme ne répondit pas à ce compliment naïf, enclenché sur le col de son agile monture, il songeait.

Le grand-duc de Bade était déjà son protecteur... Il allait peut-être lui sauver la vie... C'étaient là certainement de très heureuses chances, et la fortune évidemment se déclarait en faveur de ses amours. Mais fallait-il en conclure que la récompense tant désirée s'ensuivait comme conséquence immédiate et toute naturelle d'un si beau commencement ?... Certes non... Lui-même, il n'y aurait pas consenti... Pour entrer par la grande porte dans la famille de Rosenthal, ainsi qu'il l'avait dit à Conrad, il fallait non pas obtenir une de ces banales faveurs qui s'accordaient assez facilement à cette époque de décadence aristocratique, mais bien gagner la vraie noblesse aux applaudissements de tous, par quelque éclatant service rendu à la science ou à la patrie. Ce n'était pas l'œuvre d'un jour... Or, Wilhem avait revu Bertha... Il se savait aimé, non plus seulement par reconnaissance... Lui-même,

plus que jamais, il était amoureux... C'était bien triste d'avoir encore à attendre !... Hélas ! ce serait peut-être bien long !

Au moment même où l'impatient jeune homme en arrivait à cette conclusion amère, il dépassait les derniers monticules qui jadis avaient été les fortifications du château ; il allait pouvoir distinguer de nouveau sa masse sombre au milieu de la nuit, maintenant complète et noire.

Il se retourna donc sur la croupe de son cheval, afin d'adresser un dernier regard, un dernier soupir à la demeure habitée par Bertha.

Au même moment, une lumière brilla tout à coup et fut agitée dans l'espace assurément par une main amie.

À cette vue, Wilhem se sentit ranimé soudain. Dans cette lueur, il y avait comme une réponse à ses tristes pensées, comme un rejaillissement nouveau d'espérance et de courage.

— C'est ma bonne étoile ! se dit-il. Hurrah !

Et, pressant davantage encore sa monture, il repartit d'un tel galop que le vieux Frantz eut cette fois toutes les peines du monde à le rejoindre.

Il y parvint néanmoins, et désormais galopant à ses côtés :

— Mein Goth ! fit-il, est-ce que vous êtes tous comme ça, à l'université d'Heidelberg ?

— À peu de chose près, repartit allègrement Wilhem.

— Et quel est le nombre des étudiants ?

— Environ douze cents.

— Terteille !... ça ferait au besoin un fameux régiment, surtout si vous en étiez le colonel !

— Tiens ! fit Wilhem, c'est une idée.

Et il la logea en cette qualité dans un coin de son cerveau, le coin des grandes ressources.

Puis, d'un tout autre ton, il reprit :

— Parlons sérieusement, mon brave... Il est temps, ce me semble, d'arrêter entre nous un plan de campagne.

— Bien dit, mon officier, c'est par là toujours qu'il faut commencer.

— D'abord, cette route est bien celle qu'a prise le grand-duc ?

— Indubitablement... je la lui ai moi-même montrée ce matin... D'ailleurs, jusqu'à l'entrée de la forêt, il n'y en a point d'autres.

— Parfait. Maintenant, voyons un peu... Ta maîtresse m'a dit qu'à certains signes connus de toi seul tu savais que les Compagnons de Minuit étaient en chasse ?

— Oui... je sais cela... et bien d'autres choses encore, par ma foi ! sur les Compagnons de Minuit.

— Ah ça ! mon vieux brave ! est-ce que par hasard tu saurais de la bande ?

Frantz se renversa en arrière sur la croupe de son cheval et se prit à rire.

— Pas tout à fait, répondait-il en même temps, mais on a des amis partout, et, comme vous le verrez peut-être tout à l'heure, ça peut servir dans l'occasion.

— Des amis ?...

— Un du moins... un ancien soldat comme moi... On ne se bat plus... faut savoir comprendre ça... Tout le monde n'a pas la chance d'une bonne maison où bien vivre en temps de paix... Je suis devenu domestique, il s'est fait brigand... Nous nous sommes d'abord perdus de vue... puis, un beau jour, ou plutôt un beau soir, nous nous sommes rencontrés dans la forêt, moi chassant à ma façon, lui à la sienne. Au demeurant, c'est un très-brave garçon, que j'aime beaucoup... On s'est promis de ne pas se contrarier mutuellement, on se revoit de temps à autre, on vide ensemble quelques bouteilles de vin du Rhin... Vous comprenez... faut pas être d'une vertu trop farouche à l'endroit du prochain... c'est commandé par l'Évangile.

— Eh bien ! rit à son tour Wilhem, voilà de la philosophie, ou je ne m'y connais pas... Mais continue.

— Rien n'est bavard comme le vin du Rhin, poursuivit Frantz, et mon ancien camarade m'a révélé bien des petits mystères touchant les Compagnons de Minuit. Ne croyez pas que je vais vous les apprendre, au moins, mon officier... Les indiscretions de la bouteille, c'est sacré pour moi... Je vous en ai déjà trop dit, peut-être... Mais, outre que vous m'inspirez toute sorte de confiance, il était bon de vous prévenir afin que vous ne vous étonniez de rien, et que vous me croyiez sur parole... Assez causé maintenant... Nous arrivons à la lisière de la forêt !

Ce fut en vain que Wilhem s'efforça d'arracher à son original compagnon de plus amples éclaircissements.

— Ça ne vous servirait de rien, répondait-il avec obstination. Et d'ailleurs, ça ne m'appartient pas, ce sont les secrets de Jack !

Tel était apparemment le nom de l'honorable ami du vieux Frantz.

Quelques minutes plus tard, les deux cavaliers pénétraient dans la Forêt-Noire, qui, jamais mieux que cette nuit-là, n'avait mérité d'être appelée ainsi.

Malgré la largeur de la route, à peine la distinguait-on maintenant au milieu de la profonde obscurité, qu'augmentait encore de toutes parts l'épais feuillage des grands arbres sinistrement agités par le vent.

A ce bruit, bientôt se mêla le murmure d'un ruisseau.

— Halte ! fit à voix basse le vieux Frantz.

— Pourquoi ? voulut demander Wilhem.

Son compagnon ne lui répondit qu'en s'arrêtant lui-même, et en descendant de cheval.

Le jeune homme aussi s'arrêta.

Le bruit du fer contre le caillou, quelques étincelles qui jaillirent aussitôt dans l'ombre, apprirent à Wilhem que Frantz battait le briquet.

Au moment même où derechef il allait demander pourquoi, une torche s'alluma tout à coup dans les ténèbres.

A la lueur de cette torche, Wilhem vit Frantz se pencher attentivement sur l'autre rive du ruisseau.

— Que diable cherches-tu donc là ? lui cria-t-il.

— Chut ! fit impérieusement le vieillard. On ne parle plus ici... on ne se sert que de ses yeux... Si vous voulez voir,

VOYEZ.

Pousse par une curiosité toute naturelle, Wilhem descendit à son tour de cheval, et rejoignit la torche toujours errante sur l'autre rive du ruisseau.

Au bruit de ses pas, le vieux Frantz devint immobile. Sans doute, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

— Regardez ! dit-il à voix basse, en approchant davantage encore sa torche du chemin.

Sur la terre humide et molle en cet endroit, Wilhem reconnut les récentes et profondes empreintes du sabot d'un cheval, évidemment lancé au galop, car elles étaient fort éloignées les unes des autres.

Toujours muet, toujours promenant la lumière au ras du sol, Frantz avança de quelques pas pour montrer à Wilhem que ces traces continuaient dans la direction qu'ils suivaient eux-mêmes.

— C'est bien la route qu'a prise le grand-duc, murmura-t-il alors d'un souffle presque imperceptible. Nous en sommes deux fois certains maintenant !

— En ce cas, répliqua Wilhem sur le même ton, remontons à cheval !

— Attendez, fit le vieux soldat, et regardez encore.

En même temps, il revenait vers le ruisseau, au bord même duquel la torche ne tarda pas à s'immobiliser de nouveau.

Sur le terrain qu'elle éclairait, Wilhem aperçut une longue ligne fraîchement tracée ; trois autres lignes transversales croisaient presque à égale distance.

— Que signifie cela ? demanda-t-il, mais cette fois avec une instinctive inquiétude qui lui fit baisser la voix presque autant que le vieux Frantz lui-même.

— Que c'est là le chemin également des Compagnons de Minuit, expliqua celui-ci... qu'après la bande principale, il y en a déjà passé ce soir par ici trois autres bandes.

— Avant ou après le grand-duc ? interrogea vivement Wilhem, lancé de Bertha.

— La première, celle du chef, avant... car, ainsi que vous pouvez le voir, le sabot du cheval écrase la grande ligne ses deux extrémités... Les trois autres escouades après, et la marque de leur passage se trouve parfaitement intacte. Et de plus, voyez, sur cette première empreinte du cavalier il y a une croix... ce qui, pour moi, signifie clairement : celle-là n'est pas des nôtres !

— Et ils le savent dans la forêt ? frissonna Wilhem. I devant lui, il y a la principale bande ! Ne perdons pas une minute... En selle, Frantz, et ventre à terre... morbleu ! ventre à terre jusqu'à ce que nous l'ayons rejoint, pour lui faire rempart de nos deux corps !

— Bien dit !... approuva le vieux soldat. Mais, comme c'est assez déjà du bruit de nos deux chevaux, soyons muets... de la prudence !

Wilhem ne répondit cette fois qu'en serrant avec énergie la main de Frantz... La torche s'éteignit... et les deux cavaliers repartirent au galop.

La brusque disparition de la lumière rendait momentanément l'obscurité plus épaisse encore autour d'eux. Ils étaient littéralement aveuglés par les ténèbres. Ils n'entendaient que le souffle du vent, qui redoublait à chaque minute de violence et commençait à faire douloureusement gémir les invisibles profondeurs de la forêt comme à l'approche d'un orage.

Wilhem et Frantz n'en dévoraient pas moins l'espace avec une rapidité de ballade allemande.

Mais voilà que tout à coup une voix humaine s'élève à travers du chemin.

— Halte !

Déjà Wilhem enfonçait les éperons dans le ventre de son monture, afin de passer outre au galop.

D'une prompt main, Frantz saisit vigoureusement la bride. Le cheval, se cabrant sur place, n'avança plus.

Déjà celui du vieux soldat était immobile, déjà d'une voix forte il répondait :

— Les chasseurs d'or ne s'arrêtent jamais sur la piste de leur gibier !

— Quelle heure est-il ? cria-t-on de nouveau.

— Minuit ! répliqua Frantz.

— Où nous retrouverons-nous tous ?

— Chez Sala

— Que faut-il pour y arriver ?

— Place au clair de la lune !

— Passez !

Alors seulement Wilhem sentit que Frantz lâchait la bride de son cheval, et les deux cavaliers reprirent leur folle course à travers la forêt, redevenue comme par enchantement déserte devant eux.

A quelques pas de là, cependant, le jeune homme eut une seconde velléité curieuse :

— Profitez des secrets de l'ami Jack, répliqua Frantz ; mais ne demandez pas davantage... suffit !

Wilhem, cette fois, n'insista pas. Quelque brave qu'il fût, l'imminence du péril commençait à le pénétrer malgré lui. Mais c'était au grand-duc uniquement qu'il songeait avec une croissante angoisse. Que pouvait être devenu l'imprudent voyageur nocturne, au milieu de ces sinistres ombres, toutes pleines d'embûches et de mystères ?... Il y avait plus d'une heure déjà que Wilhem et Frantz s'étaient engagés dans la Forêt-Noire et qu'ils s'acharnaient inutilement à la poursuite du prince. S'il était vivant encore, s'il était libre, ne l'aurait-on pas déjà rejoint depuis longtemps ?

A plusieurs reprises, cependant, aussitôt que le terrain avait semblé redevenir humide, ils étaient descendus de cheval, et la torche avait été de nouveau rallumée. Les traces constatées au bord du premier ruisseau, les mêmes empreintes continuaient toujours. Indubitablement, Charles-Frédéric était en avant.

Et les deux cavaliers repartaient plus rapidement encore, mais en se disant chacun à soi-même :

— Sans le mot de passe, comment a-t-il donc pu poursuivre son chemin ?... Cela tient du merveilleux.

Effectivement, trois ou quatre autres fois déjà, Frantz avait été contraint de répondre au soudain interrogatoire de quelque invisible sentinelle des Compagnons de Minuit. Par quelle incompréhensible protection du ciel le grand-duc avait-il passé là, lui qui n'était pas dans le secret de l'ami Jack ?

De plus, les signaux laissés en terre par les brigands attestaient qu'eux aussi suivaient cette même route, ou l'avaient précédemment suivie. Une seconde croix s'était retrouvée en travers de l'une des empreintes du sabot du cheval, une seconde preuve qu'ils avaient connaissance du passage d'un étranger dans leur sombre empire. Non loin de là, la grande ligne indicatrice avait été revue, mais rayée maintenant de lignes transversales beaucoup plus nombreuses, la dernière fois qu'avaient brillé sur le chemin les rougeâtres lueurs de la torche.

Bientôt, du reste, il n'en fut plus besoin. La tempête enfin venait d'éclater avec une incroyable furie, l'éclair illuminait fréquemment les ténèbres, la sauvage forêt semblait parfois tout entière en feu. Rien de fantastique alors, rien d'effaré, rien de terrible comme les furtives apparitions qui tout à coup se déroulaient aux regards éblouis des deux cavaliers, presque aussitôt replongés dans une nuit plus impenétrable encore. Les grandes masses de verdure qui s'agitaient tumultueusement autour d'eux, ainsi que les vagues immenses d'un océan en courroux, les gigantesques arbres échevelés par le vent, les roches aux formes bizarres, tout se ruait en hurlant dans une sorte de délire apocalyptique, dans une indicible bacchanale qui tenait à la fois du déluge et du sabbat. Des torrents de pluie ruisselaient à travers les branches tordues par l'effort du vent, dont les incessantes rafales tourbillonnaient de toutes parts avec des sifflements, avec des gémissements inouïs. Presque sans relâche, le tonnerre grondait, et avec une telle violence, qu'après chacun de ses foudroyants éclats, on eût dit la dernière convulsion, le dernier cri de la nature retombant avec épouvante dans le néant.

Aveuglés, assourdis, Wilhem et Frantz ne songaient cependant qu'à profiter de l'effroi des deux chevaux pour précipiter davantage encore leur folle course à travers l'ouragan.

Une heure environ se passa ainsi.

Puis la tempête cessa subitement, ainsi qu'elle était venue. Tout se calma par enchantement, tout reprit sa place et sa forme véritable aux doux rayons de la lune, qui reparut, comme pour montrer la forêt frémissante encore et tout ha-

mide de l'orage, mais déjà se rendormant avec le bleu sourire d'une béatitude paradisiaque.

Une même réflexion arrêta les deux cavaliers.

Il semblait impossible que le grand-duc eût pu parvenir aussi loin.

— Voyons encore ! murmura Frantz en se disposant à interroger une dernière fois le chemin, qu'avait protégé de la pluie en cet endroit le feuillage extrêmement touffu d'un vieux chêne.

Les empreintes du cheval y étaient encore... Mais, effrayant indice, il y avait à côté du sang !

De plus, au même moment, un long cri plaintif s'éleva dans le lointain.

— Serait-ce lui ? s'écrièrent à la fois Wilhem et Frantz, également épouvantés.

Et déjà tous les deux ils étaient en selle, au galop déjà tous les deux.

De minute en minute, le même cri se répétait, plus douloureux encore et plus lamentable. C'était un gémissement d'un inexprimable désespoir, c'était un immense sanglot qui n'avait rien d'humain.

— Où diable ai-je donc entendu cela ? se demandait impatientement à demi-voix le vieux soldat.

Puis, se frappant le front tout à coup :

— Sur les champs de bataille ! s'écria-t-il. C'est le cri d'un cheval à l'agonie !

— Grand Dieu ! fit Wilhem !

— J'en réponds ! affirma Frantz. Et cependant... écoutez ? Tous les deux ils prêtèrent l'oreille.

Au gémissement de l'animal, commençait à se mêler maintenant le bruit de sa course rapide encore.

— Il n'est que blessé, reprit Frantz ; notre poursuite seule soutient encore ses forces... et le grand-duc en profite sans aucun doute pour nous distancer, car il doit maintenant nous entendre... mais il ne peut se croire pourchassé que par des bandits... Alerte donc ! un dernier effort pour le rejoindre, et il est sauvé.

Les deux cavaliers ne couraient plus, ils volaient.

Bientôt, dans un éloignement vague encore, ils entrevirent passer le cheval, bramant et bondissant ainsi qu'un cerf aux abois.

Cette sorte de chasse avait quelque chose de fantastique.

Une seconde fois l'apparition se renouvela, mais pour s'évanouir presque immédiatement à un nouveau détour du chemin. La course se ralentissait, cependant ; les lamentations se rapprochaient, au contraire, et devenaient encore plus désespérées.

Plus prompts que les éclairs qui tout d'abord les avaient guidés, Wilhem et Frantz atteignirent le tournant de la route.

Durant un long espace, elle s'étendait maintenant en ligne droite, elle se trouvait en plein éclairée par les rayons de la lune.

Mais elle était complètement déserte.

Ils se regardèrent avec étonnement. Étaient-ils le jouet de quelque décevante illusion de la nuit ?

Non. A quelques toises devant eux, un dernier cri s'éleva, un cri déchirant et terrible.

Plus de doutes : le cheval était tombé, le cheval était mort.

On allait pouvoir atteindre enfin le cavalier.

Quelques secondes plus tard, effectivement, Wilhem et Frantz s'arrêtaient à la fois devant le cadavre du pauvre animal, qui, maintenant immobile en travers du chemin, achevait de perdre le reste de son sang par une large blessure qui lui déchirait le poitrail.

Mais il n'y avait personne auprès de lui... personne !

Ce fut en vain que Wilhem et Frantz explorèrent chacun à son tour les environs, vainement qu'ils appelèrent à plusieurs reprises le grand-duc... vainement, qu'au mépris de toute prudence, ils se nommèrent à haute voix eux-mêmes, afin de le faire revenir sur ses pas, s'il fuyait par hasard ou s'il était caché parmi les broussailles avoisinantes.

Rien, rien, toujours rien.

De plus, une simple inspection du cheval mort prouva que, déjà depuis longtemps, il fuyait sans son cavalier. Sangles, bride, gourmette, tout était brisé, tout pendait confusément en lambeaux. En s'acharnant aux empreintes laissées sur la route, Wilhem et Frantz n'avaient donc fait que s'égarer complètement de la véritable piste, que perdre toute chance de rejoindre celui qu'à tout prix ils voulaient sauver.

Peut-être était-il mort? hélas! peut-être aussi n'était-il que captif? peut-être encore errait-il à l'aventure au milieu de la forêt?

Mais comment découvrir la vérité maintenant? Que faire?

Un instant, Wilhem et Frantz demeurèrent abattus, consternés, anéantis...

Mais le jeune homme bientôt se redressa le premier, et saisissant avec énergie la main du vieillard :

— Frantz! s'écria-t-il, au nom du ciel! ne restons pas inactifs. N'as-tu pas une suprême ressource? ne connais-tu pas un moyen, quel qu'il soit, de sortir de cette lâche atonie, de cette incertitude mortelle?

— Peut-être, répondit après un silence le vieux soldat; mais, je dois vous en prévenir, jeune homme, il y va de la vie!

— Eh! qu'importe? fit le vaillant Arnold, qu'importe? si nous pouvons le sauver encore, ou tout au moins le venger!

Pour toute réponse, Frantz tendit la main à Wilhem, et après une vigoureuse étreinte, bien autrement éloquente que n'eussent pu être les plus beaux discours :

— En avant donc!... Et à la grâce de Dieu!

Puis, deux de ses doigts disparurent sous son épaisse moustache, et par trois fois il imita le cri du hibou.

Les échos seuls de la forêt répétèrent ce sinistre appel.

— Ils ne sont pas ici, dit Frantz, après avoir longuement écouté. Remontons à cheval... et revenons sur nos pas. En quelque situation que se trouve le grand-duc, il doit être bien loin maintenant derrière nous.

Cet avis était trop juste pour qu'on songeât à le discuter; il fut mis immédiatement à exécution.

En moins de dix minutes, les chevaux dévorèrent environ une lieue de l'espace précédemment parcouru. Plusieurs fois déjà, Frantz avait en vain répété le cri de ralliement des Compagnons de Minuit. Dans l'éloignement, enfin, le même appel y sembla répondre, mais indistinctement encore.

Cinq minutes plus tard, l'épreuve fut renouvelée avec un nouveau succès; il n'était plus permis de douter cette fois, c'était bien le cri du hibou qui, par trois fois, avait répondu des profondeurs de la forêt, c'était bien le sinistre signal qui disait :

— Venez, nous sommes là!

— Pied à terre! commanda bravement le vieux soldat. Conduisons nos chevaux par la bride encore un peu plus loin. Nous ne serons peut-être pas fâchés tout à l'heure de les avoir auprès de nous!

— Soit! dit le jeune homme en sautant avec légèreté sur la route. Mais examinons avant tout l'état de nos armes à feu.

Les amorces des mousquetons et des pistolets furent aussitôt renouvelées; ceux-ci prirent place dans les ceintures, ceux-là furent gardés à la main.

Puis, quittant le grand chemin que l'on avait suivi jusqu'alors, on s'engagea dans un étroit sentier qui serpentait, à travers les sentiers et les taillis, dans la direction d'où venaient de répondre les cris du hibou.

Au bout d'un quart d'heure de marche environ, Frantz fit une dernière fois retentir ce mystérieux signal; une dernière fois, mais, à peu de distance, il trouva spontanément un écho.

— Je ne me trompais pas, murmura Frantz, c'est bien à la grotte du Diable qu'ils sont.

Et, après une seconde de réflexion, il ajouta :

— Attachons ici nos chevaux... et, sans bruit, en avant!

Une lueur rougeâtre ne tarda pas à se montrer confusément à travers les arbres.

Wilhem et Frantz ne marchèrent plus désormais, ils rampaient parmi les roches et les broussailles.

A chaque instant, la lumière augmentait encore devant eux.

Ils arrivèrent bientôt au bord d'une étroite clairière, dont les plus sauvages aspects de la forêt de Fontainebleau ne sauraient donner qu'une imparfaite idée.

D'immenses roches de basalte noir, aux formes les plus fantastiques, étaient semées çà et là tout alentour. Entre elles s'élevaient quelques chênes rabougris, aux troncs baroques, au bizarre branchage.

Des buissons épais, inextricables, étranges, formaient une sorte d'enceinte sinistre à ce repaire maudit de Dieu. Dans l'endroit le plus découvert, les flammes ardentes d'un grand feu de sapin vert pétillaient avec force fumée, leurs fauves éclairs, se mêlant aux rayons de la lune, achevaient de donner à ce lieu quelque chose de vraiment infernal.

Blottis sous les buissons, Wilhem et Frantz se regardèrent.

Une dizaine d'hommes étaient pittoresquement groupés autour du feu.

Leurs visages étaient uniformément noircis.

Plus loin, à l'autre extrémité de la clairière, une large grotte ouvrait sa gueule sombre.

Deux bandits, le mousquet à l'épaule, montaient silencieusement la garde à l'entrée de cette grotte, à l'intérieur de laquelle, par intervalles, on voyait passer une grande ombre qui paraissait aller et venir avec une fiévreuse impatience.

A cette vue, Frantz et Wilhem échangèrent un regard.

Était-ce le chef des Compagnons de Minuit? N'était-ce pas plutôt leur prisonnier?

Dieu voulut que ce doute fût immédiatement éclairci.

Tout à coup, l'homme de la grotte fit un brusque mouvement pour en sortir.

Les deux sentinelles croisèrent immédiatement la baïonnette, et le contraignirent à rentrer dans l'ombre.

Mais un instant la flamme avait éclairé son visage, et cet instant avait suffi pour le reconnaître.

C'était bien un prisonnier... c'était le grand-duc!

Wilhem et Frantz se serrèrent énergiquement la main.

— Tirez à droite! murmura celui-ci... Moi, j'ajuste à gauche. Et fasse le ciel que l'ami Jack ne soit pas là!

Les deux mousquets ne firent qu'un même coup.

Les deux sentinelles tombèrent en même temps foudroyées.

Les dix brigands groupés autour du feu s'étaient relevés déjà.

Déjà Wilhem et Frantz couraient vers eux, le pistolet au poing.

Le grand-duc, en même temps, se précipitait en dehors de la grotte, et s'emparait successivement des deux mousquetons de ses deux gardiens morts.

Les échos de la Forêt-Noire retentirent presque aussitôt de six autres coups de feu.

Presque tous avaient porté dans le groupe des bandits, immobiles encore d'étonnement et pressés les uns contre les autres par l'épouvante.

Wilhem et Frantz poursuivaient intrépidement leur course, mais cette fois l'épée à la main.

De son côté, le grand-duc arrivait aussi, l'un des deux mousquetons lui servant de massue.

Tout cela avait à peine duré l'espace de quelques secondes.

Terrifiés par cette attaque imprévue, éblouis par cette merveilleuse impétuosité, croyant d'ailleurs avoir affaire à des ennemis beaucoup plus nombreux, les bandits s'enfuirent aussitôt dans des directions différentes, et disparurent presque immédiatement parmi les masses sombres de la forêt, mais en la remplissant tout entière de longs cris d'alarmes, qui, répétées incessamment, ne tardèrent pas à se perdre dans le lointain.

Quelques-uns des fugitifs, cependant, avaient au hasard déchargé leurs armes.

L'une de ces balles atteignit Frantz, qui tomba.

Wilhem ne le remarqua pas tout d'abord; il n'avait songé qu'à courir vers le grand-duc, qui venait de le reconnaître à la clarté de la flamme, et qui lui pressait avec effusion la main.

— Ce n'est pas nous qu'il faut remercier, répondit le jeune homme; c'est la comtesse Hélène. Mais il n'y a pas de temps à perdre... les bandits vont sans doute revenir en plus grand nombre. Nos chevaux sont là... Fuyons, Altesse... fuyons!

— Fuyez! répéta la voix suppliante du vieux Frantz, qui reparut tout à coup auprès d'eux, en se trainant parmi les roches, sur l'une desquelles il se soulevait à demi.

— Blessé! s'écrièrent à la fois le grand-duc et Wilhem.

— Ne vous inquiétez pas de moi, reprit le vieux soldat. Je n'ai rien à craindre d'eux; je suis ici sous la sauvegarde de l'ami Jack!

Charles-Frédéric hésitait cependant encore, il ne pouvait se résoudre à quitter ainsi ce brave serviteur dont le sang coulait pour lui.

Wilhem aussi souffrait de cette séparation, mais elle était trop évidemment nécessaire.

Les derniers mots du vieux soldat le rassuraient d'ailleurs quelque peu... l'ami Jack lui semblait devoir être presque une Providence pour le pauvre blessé.

Il prouva donc rapidement que le seul moyen de lui être véritablement utile, c'était de regagner en toute hâte la lisière de la forêt, et là, d'envoyer des secours efficaces à la grotte du Diable.

Charles-Frédéric se rendit enfin à la raison.

On transporta Frantz à l'entrée de la grotte, on l'étendit avec mille soins sur la couche de bruyère qui s'y trouvait, son souverain voulut à toute force le couvrir de son propre manteau.

Puis, après un dernier adieu, Wilhem entraîna le grand-duc hors de la terrible clairière.

Les deux chevaux se retrouvèrent fort heureusement à l'endroit où ils avaient été attachés. Le repos qu'ils venaient de prendre leur avait rendu de nouvelles forces... ils repartirent avec un galop plus rapide encore que durant la première étape de la nuit.

Au jour naissant, le grand-duc sortait enfin de la Forêt-Noire, il était sauvé!

— Malheureusement, dit-il alors à son compagnon, le service que vous venez de me rendre doit rester secret, c'est-à-dire sans récompense.

— Peut-être! s'écria tout à coup Wilhem, qui déjà depuis quelques instants était tout songeur et paraissait mûrir en lui-même une idée.

— Que voulez-vous dire?... demanda Charles-Frédéric.

— Altesse! répondit le jeune homme. D'après ce que j'ai pu voir cette nuit, d'après les imprécations qui vous sont échappées durant notre fuite, contre les hommes que nous venions de combattre, je crois pouvoir affirmer qu'ils sont à cette heure les seuls ennemis, le véritable fléau du grand-duché de Bade?

— Oh!... fit impérieusement le grand-duc. Oh!... celui qui nous en délivrerait...

— A celui-là, vous n'auriez rien à refuser, Altesse?

— Rien... oh!... non certes, rien!

— Je vous remercie de cette promesse, comme de la plus belle récompense que vous puissiez me donner aujourd'hui, dit Wilhem, et je viendrai vous la rappeler bientôt!

Puis, sans vouloir s'expliquer davantage sur le mystérieux projet qu'il semblait avoir en tête, mais non sans reparler longuement des Compagnons de Minuit, il escorta le grand-duc encore jusqu'aux portes de Carlsruhe.

Mais il n'entra pas dans la ville, et reprit sans désenchanter le chemin d'Heidelberg.

Une triomphante joie brillait maintenant dans son regard; il allait comme porté sur les ailes de l'espérance, et parfois même il se surprenait à crier aux grands arbres de la route solitaire :

— Oh!... Bertha... Bertha... nous n'attendrons pas longtemps le bonheur... et, bien décidément, nous le devons à mon épée!

VI

Heidelberg.

Heidelberg! Ce nom seul évoque à l'instant toute la joyeuse fantasmagorie des écoles allemandes. Étudiants habillés de velours, fantasques casquettes de toutes couleurs, blondes chevelures flottant au vent, moustaches démesurées, barbi-ches impossibles, grandes épées, grandes chopes, grands éclats de rire, gigantesques pipes, vases échevelés, retentissantes fanfares, folles amours, toute cette bacchanale d'outre-Rhin, tout ce pandémonium festoyant et batailleur, tout ce carnaval universitaire se réveille aussitôt, tourbillonne dans le souvenir, et vous croyez entendre passer au lointain la vieille chanson latine d'Heidelberg et d'Iéna, ce choral bachique de la taverne enfumée, cette Marseillaise du plaisir!

Fratres, gaudeamus,
Juvenes dùm sumus!
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habet hit humus;
Igitur gaudeamus (1)!

Heidelberg! Heidelberg! Il n'est pas un collégien dont tu n'enlèves les rêves; il n'est pas un aspirant au baccalauréat dont tu ne sois l'idéal impatientement attendu! Quelques jours encore, et il pourra s'élancer vers cette terre promise de la vingtième année, vers ce paradis de la jeunesse. L'heure sonne enfin... En route, Hermann, Frantz, Karl, Ludwig, Julius, Max, Otto, Sigismond!... En route, toute l'allégre phalange des élus!... Riche écolier, saute sur ce cheval fringant que t'amène un valet à la livrée de ton père!... Écolier bourgeois, grimpe lestement sur l'impériale de la patache qui traverse ton village!... Pauvre aspirant à la science, embrasse ta mère qui te bénit, jette sur ton épaule le petit paquet qui pend au bout de ton bâton, et pars à pied par les chemins de traverse! Les nuages qui volent au-dessus de ta tête au milieu du ciel libre, les grands arbres agités par le vent, l'oiseau qui chante dans le buisson, la fleur qui, du bord de la route, semble te saluer, tout ne te dit-il pas : Bon voyage, heureux piéton!... Tu as dix-huit ans... un habit tout neuf... cent écus dans ta poche... et tu t'en vas à Heidelberg!... Heidelberg! A ce nom magique, le voilà qui, davantage encore, presse le pas! Il court à travers la prairie comme un jeune cheval ivre de liberté... il saute par-dessus le ruisseau, plutôt que de se détourner jusqu'au pont... il coupe en ligne droite la forêt... il escalade la montagne avec la bondissante rapidité d'un jeune faon... il atteint enfin le sommet, et là... le voilà tout à coup qui pousse un cri de joie, qui brandit son bâton de voyage ainsi qu'un drapeau, qui jette follement sa casquette en l'air... le voilà qui pleure et qui rit en même temps... parfois même, le voilà qui s'agenouille, ainsi qu'un pèlerin saluant d'un premier regard la Terre-Sainte... Ah! c'est qu'il vient de l'apercevoir à l'horizon, magique et chère Heidelberg!

Voilà là-bas le vieux clocher gothique, dont la flèche séculaire abaisse son ombre grave sur cinquante générations de fiers vingt ans; plus loin, à mi-côte de la colline, se détache en noir sur le ciel bleu la gigantesque silhouette du magnifique château impérial; l'artillerie française en a fait une

(1)

Frères, gaudissons-nous,
Tandis que nous sommes jeunes!
Après l'aimable jeunesse,
Après la sombre vieillesse,
On nous enterrera:
Donc, gaudissons-nous!

ruine, mais la plus belle et la plus majestueuse des ruines. Non loin de là, c'est la masse sombre et sévère du palais académique. A part ces trois monuments, tout est hôtellerie ou taverne, tout étale sa fraîche gaieté en plein soleil, tout, durant la nuit, scintille de mille feux. Des boulevards, qui sont des jardins, entourent la ville d'une verte ceinture; au milieu coule le Neckar, le plus rêveur peut-être et le plus pittoresque des fleuves allemands. Vers l'ouest et vers le nord s'élèvent de hautes montagnes couronnées de sapins, et que domine superbement, ainsi qu'un roi de granit trônant au milieu des nuées, le titanique mont Kaiserstuhl.

Assurément, c'est là un des plus délicieux points de vue des provinces rhénanes, et nul besoin n'est d'une âme juvénile pour en être profondément impressionné. Notre adolescent, du reste, ne demeure pas dans une longue contemplation vis-à-vis d'un paysage. La seule ville occupe à cette heure toute sa pensée; son unique désir est d'y pénétrer le plus promptement possible, car, aussitôt la porte franchie, il ne sera plus un *philistin*, un *chameau*, — tels sont les titres de mépris par lesquels on désigne à Heidelberg tous ceux qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à l'Université, — il sera un étudiant enfin, un *studiosus*, un fier chevalier du *bibendum equidem*!

Ou plutôt, non, un page d'abord, un simple page, car tu ne l'ignores pas, ô jeune néophyte! Il est bien des degrés à franchir dans la hiérarchie basochienne de l'Allemagne. Tu ne seras d'abord qu'un modeste *pinson*, un vulgaire *mulet*, un simple *renard*; il faudra faire tes preuves pour devenir successivement *renard enflammé*, *jeune maison*, *vieille maison*, *maison moutonne*, *renard d'or*. Renard d'or! oh! pour mériter ce dernier grade, jeune homme, pour t'entendre appeler de ce superbe titre, il faudra que ton innocence et tes fraîches couleurs soient bien loin déjà. Combien de chopes n'auras-tu pas englouties? combien de coups d'épée n'auras-tu pas donnés ou reçus? combien de paradoxes, d'illusions ou d'amours n'auras-tu pas tués sous toi, comme autant de chevaux de bataille? de combien de *scandals* n'auras-tu pas pris ta large part, *beer scandals*, *scandals pro patria*, *scandals contrâ*, et tous les autres *scandals* qui mettent quotidiennement en révolution la bonne ville d'Heidelberg? Oh! jeune homme, jeune homme! pas de folle ambition!... Non *cuique sicut adire Corinthum*! Il faut un esprit du diable pour réussir dans la grande franc-maçonnerie des écoles allemandes, un courage qui ne recule devant aucune impossibilité, quelque biscornue qu'elle soit, une fantaisie à rendre des points à Hoffmann, un poignet d'acier, une tête de feu, un estomac de caoutchouc. Mais, patience, ami pinson, peut-être toutes ces qualités sont-elles en germe chez toi; peut-être arriveras-tu promptement à l'idéal de la perfection étudiante; peut-être seras-tu quelque jour le roi de l'Université d'Heidelberg!

Wilhem Arnold l'a bien été! et Dieu sait, cependant, comme il était rustique et candide à l'heure de sa première inscription! On l'a salué tout à la fois du titre première éponge et de première épée. C'était alors le plus vaillant champion, le plus gigantesque buveur, le plus galant d'entre les galants, le plus fou d'entre les fous. Puis était venue sa rencontre avec Bertha, et la complète métamorphose opérée par l'amour. Dès lors, Wilhem n'avait plus été que le plus assidu, que le plus savant. Ces adjectifs-là résonnent médiocrement à Heidelberg; aussi la déchéance du monarque avait-elle été prononcée. Le jeune homme, à cette époque, ne s'était nullement soucié de cet affront; c'était en riant qu'il avait vu tomber sa couronne. Et, voyez un peu l'instabilité des sentiments humains, la voilà presque qui regrette aujourd'hui de n'être plus roi!

Prétez un instant l'oreille au monologue qu'il achève au pied du grand chêne qui empanache le mont Kaiserstuhl, et vous ne vous étonnerez plus de ce changement.

— Mon idée est triomphante! se disait Wilhem, accoudé tout songeur sur la croupe de son cheval; oui, mais, pour réaliser ce que j'imagine, il faudrait avoir encore sur toute la bande universitaire l'influence dont je jouissais jadis, et que j'ai laissée froidement s'évanouir au vent de l'oubli. Une royauté, j'aurais dû le pressentir cependant, est toujours

bonne à quelque chose, et messieurs les étudiants ne sont pas un peuple à dédaigner. Rien ne m'empêchait de rester ce que j'étais, tout en devenant ce que je voulais être. Le premier pour le plaisir et le premier pour la science, pourquoi pas? Mais non, j'ai permis qu'on tournât en ridicule ma déchéance et qu'on chansonnât ma sagesse! Lors de mon départ, je n'étais plus qu'un piocheur, bon tout au plus à faire un savant. Les nouveaux, les pinsons, ignoraient ce que j'avais été; les fiers renards d'or, les anciens, me saluaient à peine au passage. Deux ans se sont écoulés depuis ce temps-là... deux années en Espagne! Qui se souvient de moi, maintenant, à Heidelberg? qui sait même mon nom?... Qui voudrait me suivre aveuglément, n'importe où je voudrais le mener?... Jadis, pourtant, je n'aurais eu qu'à tirer hors du fourreau ma flamboyante épée, qu'à m'élancer sur mon cheval de guerre, et qu'à crier: En avant! Tous aussitôt m'auraient suivi... fût-ce au fin fond de l'enfer!... Hurrah! vivraient! c'eût été la tempête déchaînée tout à coup, une charge universitaire à fond de train, une véritable avalanche heidelbergeoise!... Jadis, c'eût été cela; et maintenant... Par Hippocrate et par Satan, c'est dommage!

Et Wilhem frappa du poing la croupe de son cheval, qui se prit à bondir en hennissant.

Quant au maître, il se promena durant quelques secondes à grands pas sur le plateau sonore; il ne laissait plus échapper maintenant que des paroles inarticulées, mais son allure fiévreuse, son geste impatient, sa lèvre tourmentée, son sourcil en travail, tout annonçait que la pensée bouillonnait en lui; pour quiconque le connaissait, la solution cherchée ne pouvait tarder à jaillir.

Tout à coup, en effet, se frappant le front:

— Une occasion! s'écria-t-il, il ne me faudrait pourtant qu'une occasion pour revivre en un jour dix années de ma vie d'autrefois! pour leur prouver à tous que je suis encore le plus fort, le plus adroit, le plus brave, le plus débauché même, s'il en est besoin, le roi, enfin toujours le roi!... Que je trouve une occasion seulement, et je redeviens le roi!

A peine l'impétueux jeune homme achevait-il cette invocation que le bruit éloigné d'un coup de feu monta soudainement jusqu'au sommet du mont Kaiserstuhl.

Wilhem Arnold s'arrêta, prêtant l'oreille.

Une seconde détonation ne tarda pas à se faire entendre, puis une troisième, une quatrième et ainsi de suite à des intervalles presque égaux.

— Dieu me damne! fit enfin Wilhem du ton de quelqu'un qui se souvient; nous sommes aujourd'hui le vingt mai. C'est la grande kermesse de Heidelberg qui commence! C'est le tir à la carabine, c'est la grande joute annuelle où jadis je faisais toujours triompher les écoles en gagnant l'aiguillette d'or.

Il y eut un silence, un long murmure d'acclamations apporté par la brise, puis les coups de feu recommencèrent de nouveau.

Wilhem appela vivement son cheval qui s'empressa d'accourir avec la caressante familiarité d'un chien favori.

Puis, après un dernier instant de réflexions, il sauta lestement en selle et descendit au grand galop l'escarpement boisé de la montagne.

Le spectacle qui allait se dérouler aux yeux de notre héros était quelque chose de vraiment curieux à voir. C'était la solennelle plantation de l'arbre de Mai. C'était la plus pittoresque de toutes les fêtes badoises. Le ciel lui-même semblait être de la partie ce jour-là; jamais, de mémoire allemande, on n'avait vu resplendir un aussi brillant soleil. Il semblait transformer le Kaiserstuhl en une montagne de feu, le Neckar en un fleuve de diamants, la verte prairie qui s'étend sur sa rive méridionale en un immense tapis d'émeraudes. Par toutes les routes arrivaient en chantant des groupes joyeux, de pittoresques charretées villageoises. Chacun avait revêtu ses plus beaux habits pour la fête. Chez les garçons, ce n'était qu'escarpins luisants, que boucles d'argent, bas multicolores, culottes beurre frais, gilets écarlate ou bretelles richement brodées par-dessus la flottante chemise de lin. Ce n'était que vestes de velours; ce n'était que chapeaux empanachés de verts bouquets ou de plumes d'oiseaux. Chez les fillettes, par ma foi! c'était bien autre chose encore. Jamais la coquetterie

rhénane n'avait déployé plus de clinquant et de couleurs. Que de jupes vermillon, mein Goth ! que de cotillons indigo, bordés de velours noirs ! Jamais, non jamais les fleurs des champs n'ont imaginé plus de nuances, de rayures et de bigarrures que les fillettes des environs de Heidelberg ce jour-là ! Et les tabliers de soie, et les jaquettes, et les corsages, et les caracos, et les rubans tressés parmi les longues nattes blondes qui battent les talons rouges de tous ces petits pieds, de tous ces grands pieds alertement joyeux. Oh ! Gretchen, Roschen, Lisbeth, Lolotte, Fina, Julia, comme vous allez valser ce soir, avec vos aigrettes de dentelles, avec vos toquettes de satin à paillettes, avec vos petits casques d'or et d'argent. Mais avant d'entrer en branle, mes mignonnes, il faut d'abord rejoindre son fiancé, pactiser avec son valseur. Ils sont là-bas, ces beaux messieurs, là-bas sous les tentes blanches où les larges tonnes épanchent la bière à grands flots écumeux et dorés. D'autres sont plus loin encore, au mât de cocagne, au jeu de l'oie, aux courses de toute espèce qui tentent les ambitions au passage. Allez, allez toujours, mes belles impatientes, vos yeux sont trop bleus, vos joues sont trop roses, vos lèvres sont trop vermeilles, pour que vous ne trouviez pas enfin ce que cherche chaque fillette dans la kermesse de Mai. Allez, allez, ô mes blondes filles du Rhin, c'est aujourd'hui la fête du printemps, c'est aujourd'hui la fête de la jeunesse, c'est aujourd'hui la fête de l'amour.

Mais quel est ce signal qui vient de retentir tout à coup ? Quel est cet attrait nouveau qui précipite toute la foule ainsi qu'une marée montante vers le plaisir ? Eh ! c'est effectivement la grande scène de la comédie champêtre ; c'est, par ma foi, le tir à la carabine !

Là-bas, tout à l'extrémité de la plaine, sous ces grands arbres séculaires qui tamisent les ardeurs du jour et laissent à peine pleuvoir à travers leur feuillage comme une rosée de soleil, la foule tout entière est bientôt réunie.

Les moins favorisés s'entassent et s'étagent entre les arbres, les plus alertes grimpent allègrement sur leurs branches ; déjà les plus heureux ont pris place sur les estrades officielles. Tout en haut, sous un dais de fleurs, trône la reine de Mai dans sa blanche robe tout étoilée de primevères, de pâquerettes et de lilas. Autour d'elle s'étale sa cour ; c'est la partie allégorique du programme. Au-dessous sont assises les autorités terrestres, un bailli phénoménal, des échevins et des bourgmestres impossibles. Sur les degrés inférieurs, on reconnaît à leurs manières toutes les associations, toutes les corporations imaginables. La vieille Allemagne tout entière est là ; pour vous la dépeindre en une page, il faudrait tout à la fois le crayon de Holbein et de Callot, la couleur de Véronèse et du vieux Floris. Passons !

Dans l'intervalle libre entre les deux estrades qui bordent et closent la large allée, se tiennent les champions du tournoi. A part quelques tirailleurs incertains, ils sont divisés en trois bandes distinctes et faciles à reconnaître à leur uniforme caractéristique.

Voici d'abord venir les chasseurs de la Forêt-Noire, les compagnons de Robin des Bois, les habiles arquebusiers à la jaquette verte, au conique chapeau surmonté d'une plume de coq. Plus loin, c'est un groupe tout formé d'officiers des divers États allemands. Il y a là des Autrichiens blancs, des Prussiens verts et des Bavares violets ; il y a là des capotes et des fracs de toutes couleurs ; il y a surtout le lumineux ondoyer des aiguillettes et des épaulettes d'or.

Voici enfin la pétulante et fière université d'Heidelberg !

En tête, le bedeau des écoles dans son pittoresque costume de grande cérémonie.

Derrière ce digne héraut d'armes, les trois *Premières-Épées* puis les trois *Premières-Éponges* : ces mots même expliquent suffisamment les fonctions qu'ils représentent. Ceux-ci, d'ailleurs, portent une chope brodée sur leurs casquettes orange ; ceux-là, sur leurs casquettes blanches, une épée nue.

Vient ensuite le conseil des Anciens, reconnaissables à leurs manteaux bruns.

Puis, les *Maisons-Monstres*, les *Vieilles-Maisons* les *Renards d'or* les *Renards enflammés*.

Puis enfin, la longue file inférieure des *Mulets*, des *Pinsons* et des simples *Renards*.

Un seul personnage manque au cortège... le roi : nous sommes dans un interrègne. Julius XXVII, le dernier roi, vient tout dernièrement d'être tué en duel par un major autrichien qui figure précisément dans le premier groupe des compétiteurs au prix de l'arquebuse. Aussi l'université tout entière, et surtout ceux qui marchent en tête, jettent-ils des regards furieux et menaçants vers les officiers en général et vers le major autrichien en particulier.

Mais le bailli vient de se lever majestueusement. Il y a trêve aussitôt à toutes les conversations particulières, à tous les sentiments étrangers à la lutte. Le silence s'établit sur toute l'immense arène ; le signal du tir est donné.

VII

Le tir à l'arquebuse.

Un des trois *Premières-Épées* s'avance auprès de la barre, et saisit la carabine qu'est descendue lui présenter en rougissant la reine de Mai.

Le but est placé à grande distance, bien au delà de l'extrémité de la grande allée, dans une sablonneuse colline vivement éclairée par les rayons du soleil.

C'est une étroite cible, à triple disque ; le troisième rond figure à peine la largeur d'un thaler. Du centre même ressort une longue et fine aiguille d'acier.

L'étudiant ajuste et tire le premier ; c'est l'un des mille privilèges de l'université d'Heidelberg.

A peine la balle a-t-elle effleuré le cercle le plus éloigné de l'aiguille.

Un murmure de satisfaction circule dans les rangs des chasseurs. C'est une chance déjà pour que la victoire reste à l'un d'entre eux ; qui sait ? peut-être celui-là compte-t-il sur le prix pour épouser la blonde fille de M. le garde général.

Un éclat de rire des plus impertinents est parti du groupe des officiers.

Le maladroit tireur rentre, la tête basse, dans les rangs de l'université interdite par ce premier échec.

C'est le tour de l'un des officiers.

Un jeune sous-lieutenant wurtembergeois s'avance et place sa balle dans le cercle intermédiaire.

C'est moins malheureusement tiré, mais c'est bien loin cependant encore du point central.

Messieurs les étudiants relèvent quelque peu la tête ; les chasseurs continuent d'espérer de plus en plus ; leur tour, d'ailleurs, est venu.

La balle, cette fois, pénètre dans le troisième rond ; mais cependant elle n'a pas encore touché l'aiguille.

Oh ! Lisbeth ! Lisbeth ! (Je suppose que la fille de M. le garde général s'appelle Lisbeth.) Comme ton cœur a dû battre fort, ma pauvre Lisbeth ! Et comme ton regard encourage du haut de l'estrade le brave chasseur ! Tu crois fermement qu'il aura le prix. Après un premier coup pareil, les règles du tir ne l'autorisent-elles pas à renouveler trois autres fois l'épreuve ?

Commencée de la sorte, la joute continua durant longtemps avec des chances diverses, mais qui laissaient la question indécise encore, et qui ne devaient pas tarder à passionner de plus en plus la lutte.

Dans cette espèce de course à l'arquebuse, les officiers tinrent d'abord la corde, ainsi qu'on l'a vu ; puis ce fut le tour des étudiants, puis celui des chasseurs, et ainsi de suite tour à tour pendant la première partie de la journée.

D'après les règles du tir, ceux-là seuls qui mettaient dans le troisième avaient droit à trois autres balles. Puis, lorsqu'un des deux tireurs avait atteint l'aiguille, ceux-là seuls pouvaient lui disputer le prix, qui touchaient l'aiguille à leur tour.

Un seul eut cette adresse ou plutôt ce bonheur,

Ce fut l'officier autrichien.

Les chasseurs baissèrent le front; les étudiants, profondément humiliés, piétinaient et grondèrent de fureur.

Dans ces deux camps si peu favorisés ce jour-là de la fortune, il restait encore cependant quelques derniers champions renommés par de nombreux exploits.

Vainement leurs balles traversèrent l'espace; vainement elles approchèrent de l'aiguille: aucune d'elles ne la brisa.

La victoire allait donc rester au major.

Déjà personne ne s'approchait plus pour la disputer; déjà le bourgmestre se levait fastueusement pour clore la séance; déjà la reine de Mai s'appêtait à donner le prix au vainqueur.

— Ah! messieurs les chasseurs de la Forêt-Noire, saint Hubert, votre patron, ne vous a pas protégés cette fois. Lisbeth, ma pauvre Lisbeth! te voilà fille encore au moins pour toute une année.

Ah! messieurs les étudiants, vous donneriez à cette heure le trésor de l'université, vous renoncerez à tous ses privilèges, à toutes ses libertés, pour n'être pas vaincus par un major autrichien, par le meurtrier précisément de votre dernier roi. Mais que voulez-vous; il faut en faire son deuil cette fois, il le faut. Mais comme les yeux flamboient de colère, comme les moustaches sont furieusement hérissées, comme les plumets s'agitent dans les rangs de MM. les étudiants, comme grincent dans les fourreaux les impatientes épées.

— Une fois, deux fois, personne ne réclame plus le droit qu'a tout homme libre à la balle de la fête de Mai? Une fois, deux fois, trois fois...

— Une carabine, s'il vous plaît, monsieur le bailli? Et hurrah pour les gais compagnons de la vieille université d'Heidelberg!

Cette interruption vient d'être joyeusement et fermement articulée par un élégant jeune homme qui saute à bas de son cheval tout couvert d'écume, et s'avance vers la barre avec une fière assurance.

A peine se donne-t-il le temps d'ajuster... le coup retentit... l'aiguille a volé en éclats.

Une exclamation de surprise et de joie s'élève de toutes parts. C'est à qui se haussera, s'avancera pour apercevoir ce nouveau concurrent qui vient de débiter par un coup de maître.

Lui seul ne paraît nullement étonné; il fait jouer en souriant la détente de sa carabine; puis, se retournant vers son adversaire interdit:

— A nous deux, maintenant, monsieur le major! dit-il avec la plus charmante impertinence du monde.

Cependant l'Autrichien, qui ne paraissait occupé tout d'abord qu'à machonner sa moustache rousse, semble frapper d'une idée soudaine, et s'écrie d'un ton presque menaçant:

— Pardon, monsieur! Il est d'usage avant tout ici de dire d'où l'on vient, qui l'on est, et comment on se nomme.

Avant de répondre, le jeune homme redresse la tête et promène un long regard tout alentour de lui.

Mais aucun cri ne répond à ce muet appel; soit que le voyageur ait fait une longue absence, soit qu'un soleil plus ardent que le soleil natal ait bruni son front, personne encore ne l'a reconnu.

— Eh! bien, monsieur! répète impatiemment le major, eh bien, monsieur, répondez donc!

— J'arrive du beau pays des Espagnes, répond enfin le mystérieux tireur avec une ironie de plus en plus marquée; j'étais... ou plutôt je suis encore étudiant, on me nomme Wilhem Arnold.

A ce nom si fameux jadis, et si cher, il se fait tout d'abord un grand silence. On doute encore, on regarde, on se souvient. Puis tout à coup une immense acclamation d'allégresse et de triomphe s'échappe enfin de la masse universitaire et monte avec un fracas de tempête vers le ciel.

C'est bien Wilhem Arnold, c'est bien le roi des étudiants qui reparait tout à coup pour sauver leur honneur compromis, pour changer la défaite déjà certaine en une victoire non moins assurée maintenant. Personne n'en doute, du moins parmi la joyeuse phalange; aussi les acclamations redoublent-elles de plus belle; aussi voit-on les épées et les glaives s'agi-

ter, les casquettes bondir, les mains battre dans les mains; aussi répète-t-on incessamment, au milieu des bravos et des hurrahs pour Wilhem Arnold, l'immortel Vivallera, Vivallera, Vivalleralalalalalalalalalal... cet allègre Te Deum des écoles allemandes.

D'un autre côté, les rangs se sont rompus, les studiosi ont entouré Wilhem, les maisons-moussues et les renards d'or, pour serrer la main de leur ancien camarade; les mulets et les pinsons, pour admirer de loin le héros de tant d'aventures qui, bien qu'elles ne datent que de quelques années, sont déjà passées à l'état de légendes.

Cette émotion, cette effervescence, cet enthousiasme gagnent la foule elle-même des bourgeois et des paysans; malgré leurs escapades un peu trop risquées parfois, les étudiants sont populaires dans le grand-duché de Bade. Il n'en était pas de même, à cette époque surtout, pour les officiers; les déprédations sans fin des dernières guerres inspiraient encore une antipathie générale, une aversion universelle pour tout ce qui portait l'habit militaire. On était donc enchanté de voir que le prix de l'arquebuse échappait au major autrichien. Les bourgeois se prirent donc à mêler leurs vivats à ceux des étudiants. Les villageois, entendant applaudir, se mirent à battre également des mains, et de quelles mains, grand Dieu!... de véritables battoirs! Les bourgeois agitaient leurs écharpes, les paysannes leurs longues tresses enrubannées; sous les grands arbres enfin, tout le monde était content, hormis toutefois MM. les officiers qui enrageaient de bon cœur, y compris, et surtout, le major dont le visage commençait à s'empourprer de colère.

— Monsieur! cria-t-il enfin, monsieur Wilhem Arnold, eh! par la sambleu! je crois que vous me faites attendre?

— Permettez, permettez, répondit avec une railleuse courtoisie Wilhem Arnold, qui s'avancait vers le major après avoir écarté du geste le flot empressé de ses anciens amis; permettez, monsieur: vous m'avez fait l'honneur de me demander mon nom, mes prénoms et qualité, je vous ai répondu comme on répond à un gendarme curieux; vous n'avez pas poussé plus loin vos investigations; d'après le règlement du tir, c'est à vous de tirer le premier; ce n'est donc pas moi, monsieur que vous attendez, c'est moi qui vous attends.

Le major ne répondit que par un geste bourru, puis il prit la carabine des mains d'un servent du tir, épaula méthodiquement, ajusta longuement et tira.

Le signal qui surgit au loin de la cible était le même identiquement qu'au maître-coup de Wilhem.

Ce fut au tour des officiers d'applaudir.

— J'ai brisé l'aiguille! s'écria victorieusement l'Autrichien, j'ai brisé l'aiguille aussi, monsieur!

— Cela prouve, monsieur, que vous avez porté à faux sur elle, et que votre balle l'a tout simplement prise de côté, ce qui n'arrive jamais lorsqu'on la touche, ainsi que je vais le faire, juste au centre.

En disant ces mots, Wilhem avait à son tour, mais rapidement, ajusté la nouvelle aiguille que le planton de la cible venait de remettre en place.

Ainsi que l'avait annoncé Wilhem, elle fut si diamétralement frappée par la balle, que la balle s'y implanta tout droit jusqu'à la plaque. C'était un coup si parlait, si miraculeux quelque sorte, que les officiers se refusèrent tout d'abord d'y croire et se firent apporter la plaque. Aussitôt la constatation proclamée, il y eut dans la vaste arène une telle clameur d'enthousiasme, que l'atmosphère un instant en parut ébranlée.

— Soit! rugit le major, qui du pourpre passait à l'écarlate; soit, monsieur, mais ce n'est que la première manche.

— Je vous fais cadeau de la seconde, sourit loyalement Arnold; ne perdons pas de temps, s'il vous plaît; passons de suite à la belle! Et il égrenait en même temps sur le gazon la seconde des cartouches qui lui avaient été remises pour cette partie suprême.

L'Autrichien devint coquelicot et voulut récuser cette générosité par trop dédaigneuse; mais les officiers qui l'entouraient furent d'un avis plus prudent. Il fallait profiter de la fanfaronnade du studiosi, disaient-ils, et de la règle du tir qui établis-



Wilhem et Franz s'arrêtaient devant le cadavre du pauvre animal. (Page 19.)

soit que toute cartouche avariée ou perdue ne se remplaçait pas. On déchira donc également la seconde cartouche du major, et les deux adversaires furent solennellement déclarés manche à manche.

— Prenez garde, monsieur ! fit l'Autrichien en s'appréant à envoyer sa dernière balle, la balle décisive, prenez garde, monsieur ! je ne manque presque jamais de casser les aiguilles comme verre.

— Cassez, si bon vous semble ! ricana Wilhem ; moi, je suis plus galant avec elles, monsieur le major ; je les garde pour caillier mes balles ainsi que des perles.

Soit que ce dernier sarcasme mit hors de lui-même l'Autrichien, soit qu'il eût eu jusqu'alors plus de bonheur que d'adresse, il ne cassa cette fois rien du tout.

Wilhem, au contraire, tint parole à sa gasconnade ; sa seconde balle doubla rigoureusement la première.

Jamais on n'avait vu triomphe si glorieusement mérité, jamais triomphateur ne reçut une ovation pareille. C'était un fracas que n'eussent pu dominer les trompettes du jugement dernier, c'était un délire, une frénésie.

Le bailli en oublia de prononcer son discours, et la reine de Mai, lorsqu'elle remit la couronne de chêne au vainqueur, se laissa par lui soulever de terre et franchement embrasser sur les deux joues, ce qui n'était nullement dans le programme de la fête.

Après quoi, reposant sur l'estrade la jeune fille, il offrit superbement la couronne au major en lui disant :

— Ma foi ! je suis bon prince, monsieur, j'ai pris les fleurs, gardez les feuilles !

L'Autrichien passa finalement au violet ; décidément ce n'était plus un soldat que cet homme, c'était un caméléon !

— Monsieur ! riposta-t-il follement, vous triomphez aux armes à feu, soit !... dans une facile partie où le sang n'est pas en jeu ! Je l'emporte à l'arme blanche, moi, monsieur ! Tout dernièrement encore, je l'ai prouvé à MM. les étudiants

d'Heidelberg : si vous ne le savez pas, monsieur, c'est moi qui ai tué leur roi... à l'arme blanche, monsieur ! c'est là mon arme à moi.. c'est l'arme des braves !

VIII

Scandal-Contre.

Cette brutale provocation, cette révoltante allusion au duel fatal fit éclater enfin l'orage qui, depuis quelque temps déjà, couvait entre les étudiants et les officiers.

Dès le commencement du tir, les regards s'étaient croisés de loin ; durant les dernières péripéties de la lutte, on s'était rapproché peu à peu ; on se coudoyait maintenant ; on escarmouchait d'abord avec des mots ; mais les regards flamboyèrent de plus en plus, mais les mains tournoyèrent la garde des épées. Il ne fallait qu'une étincelle pour allumer l'incendie ; cette étincelle avait brillé ; un instant encore, et la fête allait se transformer en une bataille.

— Halte-là ! silence à tous ! commanda tout à coup la voix tonnante de Wilhem, qui de sa haute taille dominait la mêlée tumultueuse et qui, pareil au Neptune antique, parvint à calmer avec deux mots cette mer en courroux.

Le succès même de ce *quos ego* lui prouva qu'il commençait à reconquérir sur les étudiants son ancienne influence, et vint redoubler en lui le désir impatient d'achever la restauration de sa royauté universitaire.

— Silence à tous ! répéta-t-il donc, ceci ne regarde que moi... et monsieur le major bien entendu ! La laissez-nous donc, s'il vous plaît, nous entendre tous les deux !

Puis, s'approchant de l'Autrichien qu'il salua tout d'abord avec la plus chevaleresque courtoisie :

— Monsieur, lui dit-il gracieusement, vous m'avez fait

l'honneur de m'adresser, je crois, une petite proposition ?

- Quelle proposition, monsieur ?
- Mais celle, ce me semble... de vous donner une revanche... à l'arme blanche ?
- Quand vous le voudrez, monsieur !
- Monsieur, pourquoi pas à l'instant ?
- Soit, gagnons la forêt, monsieur !
- Monsieur, pourquoi pas ici ?
- Y songez-vous, monsieur ?

Et du regard, le major indiquait une nuée de satellites, halberdiers et sergents, que dirigeaient de toutes parts vers la barre du tir le bailli et les bourgmestres épouvantés.

— Qu'à cela ne tienne ! sourit Wilhem, nous allons vous servir à l'instant, monsieur le major, un infranchissable rempart au milieu duquel nous serons aussi parfaitement à notre aise pour nous couper la gorge qu'au milieu du plus solitaire carrefour de la Forêt-Noire.

A ces mots, Wilhem se retourna vers les écoles et cria : Le cercle de combat !

Un grand mouvement se fit aussitôt parmi les étudiants, qui se précipitèrent de droite et de gauche avec la rapide ponctualité du régiment le plus exorcé ; les deux ailes lancées au galop balayèrent immédiatement la foule, puis se rejoignant avec la même précision militaire, elles formèrent une enceinte géométriquement irréprochable, une sorte de bastion circulaire, une muraille vivante et toute hérissée d'épées nues. C'était l'exécution de la manœuvre commandée par Wilhem ; c'est ce qui de nos jours encore s'appelle à Heidelberg : Le cercle de combat !

Jamais plus beau *scandal* (lisez bataille) n'avait eu lieu ; jamais plus beau *scandal-contrà*, sous-entendu *philistinas*, contre les philistins et non contre un philistin s'il vous plaît ! car ces sortes de duels ne se bornaient pas aux deux premiers champions engagés. Lorsque les glaives universitaires étaient sortis du *roteller* de l'honneur, ils n'y rentraient pas de sitôt. La première passe appartenait de droit au roi des étudiants ; s'il succombait, la première épée qui venait immédiatement après lui dans l'ordre hiérarchique des écoles, prenait sa place ; s'il avait à son tour du malheur, c'était à la seconde épée, puis à la troisième et ainsi de suite, s'il le fallait, jusqu'à l'extinction de l'Université tout entière. Il va sans dire que le philistin jouissait exactement des mêmes droits et pouvait amener avec lui un nombre illimité de seconds. S'il était mis hors de combat, chacun de ses tenants pouvait relever son arme. Une fois engagé seulement, il n'était plus permis au vainqueur de remettre le glaive au fourreau qu'après la chute, ou tout au plus le silence, de tous ses adversaires.

C'était, comme on le voit, des combats acharnés, des tournois sanglants, des luttes de gladiateurs antiques. Combattre là, c'était presque être assuré de mourir. Tout était d'ailleurs réglé d'avance par les termes précis et froids du *Comment*, ce terrible code des associations allemandes ; et le plus méconnaissable loyauté, le plus chevaleresque honneur présidaient au champ de bataille.

Ceci posé, revenons à Wilhem Arnold.

Derrière lui, le glaive sur l'épaule, se tenaient les grands dignitaires de l'Université ; autour du major se groupaient une dizaine d'officiers, les uns épousant avec ardeur la querelle, les autres évidemment contrariés d'être compromis dans une pareille bagarre.

Mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire, le cercle de combat était là, non moins infranchissable pour ceux du dehors que pour ceux du dedans.

— Monsieur, dit alors Arnold, à moins qu'on ne fasse venir le canon de la citadelle pour faire brèche jusqu'à nous, le rempart qui nous entoure ne bougera pas et nous ne serons nullement dérangés dans notre explication. Nonobstant, comme il ne faut pas abuser de la patience de ces messieurs, dont ce n'est pas du reste la vertu dominante, m'est avis que nous serions bien de commencer tout de suite.

— Soit ! répondit l'Autrichien en mettant habet bas ; soit, monsieur ; mais trêve de plaisanteries, je vous le conseille : vous n'avez plus affaire à une aiguille.

— Je le sais parfaitement, monsieur ! ricana sardoniquement Wilhem ; aussi comptai-je agir avec vous d'une tout autre façon... les aiguilles de tir, je ne les endommage pas... les majors autrichiens, c'est tout différent, je les tue !

— L'épée à la main ! cria le major en frappant du pied, l'épée à la main !

— Comment donc ! fit Arnold, avec le plus vif plaisir !

Et son torse agile se dessinait déjà pour retomber en garde.

Mais se ravisant tout à coup, comme frappé d'une idée soudaine, il se retourna vers ses tenants, et d'une voix triste et grave :

— Frères, dit-il, passez-moi l'épée dont s'est servi le roi Julius dans son dernier *scandal*, dans son duel avec M. le major ?

Une Maison-Moussue, qui avait porté le royal glaive durant tout le cortège, s'approcha silencieusement de Wilhem et la lui remit entre les mains.

Un Renard-d'Or en même temps s'avancait tenant tout ouvert sur sa poitrine un grand livre noir aux gothiques lettres d'acier.

C'était le terrible *Comment*.

Suivant le règlement qu'il prescrivait à l'article premier, les quatre hérauts d'armes de l'Université se placèrent aux quatre coins du terrain, tout prêts à donner le signal.

— Pas tant de façons ! reprit le major avec une croissante colère ; en garde donc, monsieur... en garde ! Que je vous cloue la langue enfin par un bon coup d'épée !

— Je serai plus généreux avec vous, monsieur, repartit courtoisement Arnold ; je vous en donnerai trois... le premier, pour moi que vous avez provoqué, c'est tout naturel... le second, de la part de l'Université, cette sainte et bonne mère de tous les Bonards, dont je représente ici l'honneur... le troisième enfin, monsieur, le troisième... ce n'est qu'en vous le donnant que je vous dirai pour qui je vous le donne... et ce nom-là, c'est le dernier que vous entendrez de votre vie, monsieur... En garde !

Les deux armes aussitôt s'engagèrent par la pointe, mais restèrent immobiles encore... elles attendaient le signal exigé par le *Comment*.

Les quatre hérauts crièrent enfin ces mots antiques et sacramentels :

— Retentissez, épées !

Les étudiants placés au milieu du cercle et tous ceux qui contribuaient à le former répétèrent formidablement ce cri : Retentissez, épées !... qui, se prolongeant au loin dans la foule attentive et muette, y sembla trouver des milliers d'échos.

Déjà le duel était commencé.

Dès les premières passes, Wilhem et le major s'aperçurent réciproquement qu'ils avaient affaire chacun à forte partie.

Effectivement, le major passait à juste titre pour la plus fine lame de toute l'armée autrichienne.

Quant à Wilhem, il avait été élevé à cette rude école heidelbergoise où, quand les philistins manquaient pour le *scandal-contrà*, on organisait presque quotidiennement des *pro patria scandals*, c'est-à-dire des combats d'étudiants à étudiants. Que voulez-vous ! à Heidelberg, dans ce temps-là, l'essentiel de la vie, ce n'était pas seulement la chope et la pipe, pas même la chanson et l'amour, c'était surtout la bataille !

Et Wilhem avait été le roi des étudiants, le roi de l'épée, le roi du *scandal*.

— Bravo ! s'était-il donc écrit joyeusement, bravo ! monsieur le major... vous êtes un adversaire digne de moi.

Et son jeu, qui d'abord avait été gracieux et brillant, devint sérieux tout à coup et sagement mesuré. Ce n'était cependant pas de la prudence, non ! mais Wilhem se sentait un bel et bon *scandal* entre les mains, il voulait le délecter avec un raffinement de jouissance. Il était devenu sage maintenant, est vrai ; il aimait uniquement Bertha ; mais jadis il avait aimé l'épée ; c'est une passion qui ne s'éteint jamais tout entière et que le choc de deux bons espadons d'école fait renaître plus ardente et plus acharnée que jamais.

Le major ne tarda pas à s'irriter de la résistance inattendue, de l'imperturbable sang-froid de son jeune adversaire ;

il en oublia sa réserve habituelle ; il se départit pour un instant de son calme ordinaire et risqua brusquement quelques imprudentes attaques.

— Pas mal ! ricana Wilhem avec le plus charmant dédain, pas mal vraiment, monsieur le major, si vous vous battiez avec un bon bourgeois de Vienne !... Prenez garde, je vous en avertis loyalement... prenez garde, major !... si vous recommencez celle-là, je vous touche... Encore la même !... ma foi, c'est vous qui l'avez voulu si tôt... tant pis pour vous !... et d'une !

L'épée de Wilhem piquait, en même temps, le major au beau milieu du front.

Les hérauts d'armes s'interposèrent aussitôt, comme il était de leur devoir de le faire après chaque blessure.

Telle fut la fin de la première passe.

Evidemment le vainqueur avait ménagé son adversaire et s'était contenté de cette simple piqure humiliante, alors qu'il eût pu, sans plus de peine, lui traverser la poitrine ; évidemment, il tenait aux trois coups d'épée promis.

On ne tarda pas à se remettre en garde, et Wilhem le fit en montrant de la pointe le front bandé maintenant de son adversaire auquel il dit :

— Celui-là, c'est pour moi... bagatelle, car je ne vous en veux pas pour ma part énormément. Passons à ma seconde promesse !

Cette fois la lutte fut également retenue de part et d'autre. Une rage froide et concentrée succédait à la bouillante colère du major. Quant à Wilhem, c'était toujours cette tranquillité, cette aisance qu'il venait de déployer si heureusement durant la première passe. A le voir ainsi, élégant et railleur, on eût dit assister à un assaut plutôt qu'à un combat ; on eût supposé tout d'abord qu'elles étaient mouchetées, ces deux fines lames si gracieuses et si promptes. Mais il y avait déjà du sang au front du major, mais la rapidité des parades, mais l'acharnement des ripostes qui semblaient parfois offenser les poitrines rappelaient suffisamment qu'il y allait de la vie ou de la mort de deux hommes, mais l'auréole même du péril resplendissait dans la courageuse sérénité de Wilhem et le rendait en ce moment admirable à voir.

Il commençait cependant à s'impatienter de la longueur de la seconde passe qui, de la sorte continuée, menaçait de se prolonger longtemps encore.

— Major, major, commença-t-il donc à sourire avec un air étrange, il faut de la prudence, c'est vrai, mais pas trop n'en faut... Vous ne me pourfendrez jamais de cette façon-là, je vous en avertis... et vous allez me contraindre à lever votre appareil à la pointe de mon espadon... ce qui serait vraiment trop humiliant pour vous !... Enfin ! ce sera pour l'acquit de l'Université... Et de deux !

Wilhem venait en effet de réaliser ce tour de force : le bandeau du major flottait maintenant à la pointe de son épée.

— Vous le déposerez dans les archives universitaires ! dit-il à ses ex-sujets.

Et il le jeta dédaigneusement au milieu d'eux.

Ce dernier outrage réveilla toutes les fureurs du major et le fit monter rapidement au comble de l'exaspération.

Vainement les hérauts d'armes voulurent imposer à ce drame un second entr'acte.

— Ce n'est pas une blessure, cela ! rugit l'Autrichien, écumant de rage.

Et il se précipita sur Wilhem avec une telle impétuosité que son adversaire eût été traversé de part en part, s'il n'eût bondi spontanément de côté.

— A la bonne heure ! cria franchement Wilhem sans s'être le moins du monde ému, à la bonne heure, voilà qui me va !... L'heure des serpents est passée, c'est celle, maintenant, des lions !

Arnold, en même temps, se fendait à son tour, mais sans rien rencontrer non plus devant lui. Aussitôt relevé, il se mit à recommencer aussitôt l'attaque ; mais il bondissait à présent, il rampait, il voltigeait autour de son adversaire ; il l'éblouissait par les fulgurants éclairs de son épée ; il l'exaspérait davantage encore par le fouet incessant de la raillerie ;

par l'étourdissante spontanéité de ses sarcasmes sans fin.

Avec moins de grâce et d'esprit, c'était incontestable, mais avec une égale force d'escrime, l'Autrichien continuait, de son côté, la lutte. L'audace et l'imprévu de ses mouvements ne le cédaient en rien à la fougue impétueuse, à l'aveuglement subtilité du champion des écoles. Durant quelques minutes encore, le combat se poursuivait comme un tourbillon, comme un ouragan ; Wilhem restait maître de lui-même ; mais le major, au contraire, ne se connaissait plus. Son trouble ne tarda pas à s'accroître à chacune des gorges d'étincelles que lançaient les épées ; il cherchait moins à se couvrir maintenant qu'à frapper à tout prix, et comme la fièvre de la rage faisait trembler sa main, il ne frappait plus juste. L'ivresse de la colère arrivait pour lui ; c'était ce que précisément attendait Wilhem.

Tout à coup, comme par enchantement, il redevint l'impassible et superbe lutteur de la première passe ; mais une teinte de mélancolie profonde assombrissait cette fois son mâle visage, et ce fut avec une indicible tristesse, avec une incisive amertume qu'il apostropha de nouveau, mais gravement désormais, son adversaire :

— Major, dit-il, il faut que je vous raconte une histoire... Ne craignez rien, ça ne m'empêchera nullement d'être à la parade, voyez plutôt... J'avais donc un ami, major, mais un ami comme on n'en a qu'un ici-bas... un ami vrai, dévoué, complet... plus qu'un ami, plus qu'un frère... Nous étions du même village... ensemble nous étions arrivés à Heidelberg... Je fus roi des étudiants, il en était la première épée... Après mon départ, je crois qu'à son tour il devint roi... (Prenez donc garde, major, vous avez failli vous enfermer... c'eût été trop tôt, je n'ai pas encore fini mon histoire...) Donc mon ami avait une mère, une sœur, dont il était l'unique soutien, l'unique idole... La mère, une sainte femme... la sœur, un ange... Quant au frère, c'était le plus noble cœur qui jamais ait battu sous le ciel... En revenant ici, je disais : Allons-nous être heureux de nous revoir !... Sur ma route se trouvait d'abord notre village... Je n'espérais pas l'y rencontrer, lui... mais je me regardais comme certain d'embrasser sa sœur et sa mère !... (Vous comprenez cela, n'est-il pas vrai, major ?... En tierce donc !... Est-ce que vous ne voyez plus mon épée ?...) J'arrive... la maisonnette était close... de l'herbe sur le seuil... un corbeau sur le toit... J'interroge les voisins... on me conduit au cimetière... Là trois tombes... la plus récente, celle de la mère... Elle n'a pu survivre à ses enfants, me dit-on. — Bonnes gens, ses enfants sont donc morts ? — La jeune fille, il y a six mois à peine... elle venait d'entrer dans son dix-septième printemps... elle a suivi de près son frère bien-aimé ! — Mais son frère !... comment donc est-il mort, son frère ?... Il avait vingt-deux ans à peine !... Il était fort, vaillant, heureux !... Comment donc se fait-il qu'il soit là ?... Oh ! major, major, le duel est une affreuse chose !... On ne croit tuer que le fils... et voilà qu'on tue du même coup la sœur et la mère ! et voilà qu'on creuse tout à la fois, avec son épée, trois tombes dans le cimetière... (Mais qu'avez-vous donc, major ? on dirait que vous tremblez... Faites-y grande attention, vous allez me rendre la besogne par trop facile... et j'ai bientôt fini !...) Mon ami, mon frère, avait été tué dans un duel... Je demandai le nom du meurtrier... on me le dit... Je m'agenouillai sur les tombes et je dis à la mère : Je vengerai les enfants !... Je dis à la sœur : Je vengerai ta mère et ton frère !... Je vengerai ta mère et ta sœur ! dis-je enfin à Julius... Julius, oui, Julius... comprenez-vous cela, major ?... mon ami se nommait Julius !

La première fois que Wilhem avait prononcé ce nom, il avait violemment écarté l'espadon du major ; au second Julius, il s'était fendu avec la promptitude de l'éclair ; au troisième Julius, son épée avait disparu jusqu'à la garde dans la poitrine du meurtrier.

Rien de terrible à voir en ce moment, rien de surhumain, rien d'archangélique comme Wilhem Arnold !

Ramenant à lui l'épée de Julius, il la tendit au héraut d'armes en disant avec une solennité vraiment royale :

— Laissez le sang se rouiller à cette lame, et qu'on la suspende au plus haut du râtelier de l'honneur, mais qu'elle

puisse dire à tous les étudiants à venir : Soyez braves, enfants ! Mais qu'on y regarde désormais avant de toucher à celles qui sont au-dessous... Plus de duels basés sur des folies !... au delà du seul adversaire qu'on a devant soi, il est d'autres cœurs qu'on perce en même temps que le sien, et souvent dans la tombe qui s'ouvre descendent en même temps trois cercueils !

Les Renards d'or, étonnés et muets, courbèrent la tête devant la leçon et prirent le glaive sanglant.

— Une autre épée ! commanda Wilhem.

Il la reçut aussitôt des mains d'un héraut d'armes, le fit ployer en appuyant la pointe sur le sol ; puis, se redressant en face des officiers, il attendit.

Parmi les officiers eux-mêmes, il y eut une seconde d'hésitation.

— A votre tour, messieurs ! dit-il d'une voix triste, mais ne craignez rien de moi : ce n'est pas l'épée de Julius, celle-là, je blesse maintenant, je ne tue plus !

Et rejetant en arrière sa flottante chevelure, il tomba en garde devant un lieutenant wurtembergeois.

Le nouveau glaive décrivit deux ou trois rapides zigzags et s'enfonça dans le bras droit de ce second adversaire.

C'était une blessure légère, il est vrai... tout juste ce qu'il fallait pour mettre son homme hors de combat, mais enfin c'était encore une blessure.

Un capitaine bavois eut à peu près le même sort en deux ou trois éclairs d'épée.

Puis ce fut le tour d'un cadet prussien.

Quelque peu dangereuses que fussent ces nouvelles blessures, quelque faciles que semblassent ces autres victoires, elles irritaient visiblement la fibre nerveuse du flanc de Bertha. Le souvenir du pauvre Julius, la mort du major, la lutte si passionnée qui en avait été la préface, tout ce drame avait singulièrement ému Wilhem. Il avait réellement le duel en horreur maintenant ; le seul aspect des épées, le simple froissement du fer contre le fer, la vue surtout de quelques gouttes de sang qu'il faisait couler encore, paraissaient le frapper de convulsifs frissons, de secrètes et poignantes douleurs.

Tout à coup enfin, il éclata en sanglots comme un enfant, et se prit à crier d'une voix presque suppliante :

— Plus de sang... non, plus de sang ! Allons, vite, messieurs ! Je ne blesse même plus... Je désarme, c'est assez !

Et dans l'espace de moins de trois minutes, il avait fait voler en l'air trois épées.

Les étudiants avaient été contenus tout d'abord par le sérieux de la première lutte, par la mort qui s'en était suivie, surtout par la haute et chrétienne admonition du vainqueur. Mais ensuite, peu à peu, la fougue universitaire s'était promptement dégourdie. A la dernière et généreuse sortie de Wilhem, l'enthousiasme, se déchainant enfin, n'avait plus connu de bornes. Et chacune des épées lancées en l'air était littéralement retombée dans une tempête de folles clameurs et de frénétiques bravos.

Un septième adversaire fut presque aussi lestement désarmé que les autres.

Il ne restait plus que quatre tenants en face de Wilhem.

En ce moment, les trois Premières-Épées s'approchèrent de lui.

— Je vous comprends, mes Renards, s'écria-t-il avec un brusque retour de joyeuseté. Eh bien, qu'il en soit ainsi que vous le désirez... si ces messieurs toutefois y consentent. Quatre contre quatre pour en finir, mais à condition que vous prendrez ma devise, mes amis : Pas de sang ! mes Renards, allez, mais pas de sang !

Déjà les officiers avaient fait signe qu'ils acquiesçaient à ce nouvel arrangement.

La condition de Wilhem avait été accueillie avec transport par les siens.

— Pas de sang ! criait-on de toutes parts. Hurrah ! vivallera pour les champions des écoles !

Dans les grandes assemblées, il est de ces courants électriques, de ces enthousiasmes sans nom qui quintuplent la puissance de ceux-ci, qui paralysent complètement ceux-là, et réalisent enfin de ces miracles qui sembleront impossibles à

croire plus tard, alors qu'on les racontera de sang-froid. Assurément, les représentants de l'armée allemande que nous mettons en scène étaient adroits et braves, mais l'atmosphère même dans laquelle ils étaient enveloppés les faisait forcément vaincus, faisait forcément leurs adversaires vainqueurs.

Les huit combattants s'étaient placés quatre par quatre sur une même ligne en face les uns des autres. Une dernière fois le fameux : Retenez-vous, épées ! s'éleva dans les airs.

Oh ! ce fut alors un combat homérique, je vous le jure ! Les huit adversaires piétinaient à la fois dans la poudreuse arène, allaient et venaient en se poursuivant tour à tour de tous les côtés, bondissaient, s'entremêlaient, s'enlaçaient parfois ainsi que dans une fantastique danse échevelée, ainsi que dans la pyrique belliqueuse des temps antiques. C'était un gigantesque cliquetis, c'était un tourbillon, c'était une tempête d'épées flamboyantes.

La foule tout entière se taisait maintenant alentour du cirque, dans lequel on n'entendait plus que le souffle haletant des gladiateurs, que leurs cris de guerre et que leurs incessants sarcasmes non moins acérés que la pointe des glaives. La voix de Wilhem Arnold dominait encore toutes ces voix, comme sa tête toutes ces têtes, comme son épée toutes ces épées.

Oh ! je vous le répète, ce fut un spectacle sublime ! mais s'il eut l'éclatant de l'éclair, il en eut aussi la courte durée.

Les trois étudiants reçurent bien par-ci par-là quelques blessures sans importance ; ils n'en restèrent pas moins fidèles au mot d'ordre de leur chef ; ils ne visèrent héroïquement qu'à désarmer leurs ennemis ; ils y parvinrent enfin à l'éternelle gloire de l'Université d'Heidelberg.

Depuis quelques minutes déjà, Wilhem avait couronné sa sienne par un dernier triomphe, et pas une seule goutte de sang n'avait coulé.

Les officiers n'eurent pas même le temps de ramasser leurs épées ; elles furent littéralement réduites en poussière sous les pieds de la foule qui, rompant enfin la digue circulaire, se répandit tout à coup dans l'arène ainsi qu'un fleuve débordé et fit disparaître dans ses flots tumultueux les vaincus et les vainqueurs.

Wilhem Arnold, cependant, s'était senti soulever de terre ; on le portait en triomphe dans la salle préparée pour le festin, sous les grands arbres.

Dire les toasts, les libations, les hurrahs, les vivalleras, ce serait impossible !

Ainsi qu'aux jours les plus glorieux de sa folle jeunesse, Wilhem était assis à la place d'honneur ; ainsi qu'aux anciennes fêtes où se plaçait à ses côtés le pauvre Julius, on le saluait du titre de roi.

Son tour arriva de prendre enfin la parole.

Il en profita pour attirer les étudiants sur les Compagnons de Minuit.

Tout en se taisant sur le grand-duc, il raconta ses périls de la nuit dernière, mais en les exagérant encore. Il fit sonner bien haut que les bandits s'étaient attaqués à un membre de l'Université d'Heidelberg, et que cette irrévérence sans exemple jusqu'alors avait failli empêcher les glorieux événements de la fête de Mai. Il sut retrouver tout le pittoresque et toute la chaleur de ses toasts d'autrefois ; il fut aussi brillant par la parole qu'il venait de l'être par l'épée, mais, hélas ! sans obtenir encore le résultat qu'il espérait, sans atteindre le but vers lequel tous ses efforts avaient tendu depuis son départ du mont Kaiserstuhl.

Les joyeux convives éclatèrent bien en imprécations contre les bandits ; ils lancèrent contre eux plus d'un superbe anathème bachique, mais ce fut tout. Les esprits étaient uniquement occupés, uniquement enfiévrés par le souvenir absorbant du *scandal-contre*.

— Soit ! se dit à lui-même Wilhem, soit, attendons ! J'ai reconquis toute mon ancienne influence, c'est évident ; de nouveau je tiens entre mes mains la foudre universitaire : reste seulement à faire jaillir l'étincelle électrique qui me permettra de faire éclater où je le veux mon tonnerre.

Le repas se prolongea, bien entendu, fort avant dans la

nuît.

Le héros de la fête fut reconduit triomphalement aux flambeaux jusqu'à la maison de Commerce, ou maison de l'Ami, lisez : maison des Étudiants.

Une couche vraiment royale avait été préparée pour Wilhem; il put s'y reposer enfin, mais après plus de cérémonial encore qu'on n'en déployait jadis pour les empereurs d'Allemagne.

Quant à nous, nous nous contenterons tout simplement de lui dire après une aussi rude journée

— Bonne nuit Wilhem; à demain!

IX

Et les aveugles verront.

Le soleil commençait à monter déjà sur l'horizon du lendemain, lorsque le roi des étudiants fut réveillé tout à coup par un grand bruit.

Ce bruit venait de la rue.

Wilhem à la hâte passa son docteur de velours noir et dagna mettre le nez à la fenêtre.

Presque en face de cette fenêtre, s'élevait le palais de l'Université.

Une foule d'étudiants assiégeaient la haute porte qui restait obstinément fermée ce matin-là.

Une affiche placardée sur toutes les murailles annonçait que cette fermeture avait lieu par ordre du conseil académique qui, en punition des désordres sanglants de la journée précédente, fermait les cours pour un mois, faisait perdre une inscription à tous les étudiants et mettait en interdit l'Université tout entière.

— Bravo! pensa Wilhem; moi qui craignais précisément qu'on ne m'objectât les études! Merci, messieurs du conseil académique... c'est un argument auquel, grâce à vous, je n'aurai plus maintenant à répondre.

Puis, du haut du balcon, apostrophant la foule tumultueuse :

— Renards et Pinsons, s'écria-t-il, camarades et amis, je vous ai sauvés de la défaite hier; aujourd'hui, je veux vous épargner le nouvel outrage qu'on vous prépare. Il ne sera pas dit que les étudiants d'Heidelberg auront voulu boire à la grande coupe de la science, et que cette coupe sera restée vide devant leurs lèvres altérées de doctes leçons. De ma pleine autorité, je me nomme professeur pour tout le mois qui va s'ouvrir; que dis-je, je prétends remplacer à la fois tous ces professeurs qui, sous prétexte de punition à leurs élèves, se volent eux-mêmes durant la belle saison des vacances extraordinaires. (Très-bien! Rires et bravos.) Pinsons et Renards, enfoncez ces portes. (Sensation prolongée.) Disposez le grand amphithéâtre comme au jour solennel du discours de réouverture du grand-maitre de l'Université. (Applaudissements et trépignements; l'enthousiasme est à son comble.) Vieilles-Maisons et Maisons-Moussues, répandez-vous dans la ville, et ramenez-moi tous les aveugles que messieurs les professeurs ont déclarés incurables. A la plupart d'entre eux, je prétends rendre la vue, séance tenante. (Étonnement général; l'attention devient plus sérieuse.) Amis et frères, ayez foi! mon cours ne sera pas seulement démonstratif, mais encore expérimental. Je rapporte du fond de l'Espagne la solution du grand problème de la cataracte. J'expliquerai devant tous ce grand secret; devant tous, j'en pratiquerai les opérations diverses. Vos professeurs ont dit : Non-moi, je dis : Oui! Ne craignez rien, je suis fort de moi. Je sais manier l'instrument chirurgical bien autrement encore que la carabine ou que l'épée. Venez, du reste! venez, dans une heure; écoutez et regardez! Tel est le programme du jour, et celui-là ne mentira pas, je vous en réponds. J'ai dit : allez!

En plaçant sur un tel piédestal la science nouvelle dont il ramenait le secret, en jetant à la tête des plus célèbres mé-

decins de l'Allemagne un aussi éclatant défi, l'audacieux jeune homme atteignait un double but.

D'une part, accroître encore son influence sur les étudiants; de l'autre, obéir à la recommandation du grand-duc, qui lui avait dit :

— Faites-vous connaître le plus promptement possible; rendez-vous célèbre par de nombreuses guérisons; faites grand bruit autour du service que vous venez rendre à l'Allemagne.

Or, il était difficile, on en conviendra sans peine, de rencontrer une meilleure occasion.

Une heure après, Wilhem montait en chaire.

Le vaste amphithéâtre n'avait plus, ce jour-là, soyez-en certains, l'aspect ordinaire. Au lieu de quelques rares auditeurs, bizarrement groupés ou disséminés sur les bancs, ceux-ci écoutant peu, ceux-là n'écoutant pas du tout, les uns à califourchon, les autres couchés à plat ventre, ou parfois même étendus sur le dos et les jambes perpendiculairement dressées contre la muraille; au lieu de toutes ces postures d'indifférence ou de fantaisie, au lieu de ce parterre d'Odéon un soir de tragédie, c'était, au contraire, l'hémicycle regorgeant d'une foule compacte, attentive et passionnée, c'était l'école ardemment recueillie d'Athènes ou de Rome.

Au milieu de ce profond silence, la parole de Wilhem Arnold enfin s'éleva, lumineuse, colorée, précise, vivante. Tout en ménageant avec une certaine diplomatie les idées reçues, il stigmatisa par une raillerie toute française les entêtements du passé; sans dévoiler le roman intime de son cœur, sans nommer Bertha de Rosenthal, il raconta l'erreur collective de l'arçopage consulté pour elle; il esquisse pittoresquement son séjour en Espagne, sa longue et patiente lutte avec le rapace praticien andalou, ses premiers pas vers la découverte de la vérité, ses premiers essais, ses premiers miracles. Il peignit en traits de feu sa transfiguration soudaine aux yeux du vieil oculiste stupéfait, son retour triomphant, et les nombreuses guérisons qui, pour ainsi dire, en avaient marqué chaque étape.

Puis, quand il eut terminé cet émouvant historique du progrès merveilleux qu'il apportait à la science allemande, ses paroles et son attitude changèrent tout à coup pour analyser physiologiquement les mystères de l'opération de la cataracte, il devint froid, calme, comme un véritable professeur. Il détailla, il disséqua les organes et les ressorts de la vue, les différentes causes par lesquelles elle pouvait être momentanément voilée, et surtout les différentes méthodes d'arracher ce voile; il donna toute cette longue explication avec un savoir si lucide, avec un art si puissant, avec une foi si communicative, que tous ceux qui eussent pu douter encore se mirent à croire aussitôt.

Élevant alors au-dessus de sa tête l'instrument de fin acier qui brillait dans sa main :

— Voici qui vaut mieux que tous les glaives suspendus au râtelier de l'honneur, dit-il; frères, voici l'arme qu'il faut leur préférer désormais, la seule arme bénie de Dieu, l'arme qui guérit et qui sauve!

Puis, d'un pas grave et sonore, il descendit vers les aveugles qui se trouvaient assis au pied de la chaire et qui, depuis le commencement, écoutaient.

Il est inutile de répéter ici les détails précédemment donnés à l'égard de Bertha.

Le cri que, l'avant-veille, avait jeté la jeune fille, ce même cri plusieurs fois se répéta.

Ainsi qu'elle, la plupart des aveugles s'écrièrent : J'ai vu! et le prouvèrent.

Ainsi qu'au château de Rosenthal, Wilhem enfin demanda des bandeaux noirs, et, de tous les gradins, se mirent immédiatement à pleuvoir, au milieu de frénétiques hurrahs, les cravates flottantes des étudiants.

Mais, au même moment, tout à coup, voilà que débouche, au sommet circulaire de l'amphithéâtre, un double rang de soldats.

Au milieu d'eux apparaît le conseil académique.

En tête du conseil, le grand maître de l'Université.

Dans tous ces regards, la colère; sur toutes ces lèvres, la

menace.

Soit que leurs espions les aient avertis de ce qui vient de se passer, soit que quelques-uns même aient entendu personnellement ne l'ignore.

Déjà le vieillard, qui commande aux autres vieillards, va crier un ordre facile à deviner.

Mais la voix de Wilhem Arnold s'élève de nouveau, cette magnétique et puissante voix qui, en haut non moins qu'en bas, semble avoir reçu le don de dominer toutes les autres.

— Monsieur le grand-maitre de l'Université, messieurs les professeurs, avant de donner le signal d'un tumulte que je ne puis vous promettre d'apaiser, écoutez-moi. Moi seul ici, je suis coupable à vos yeux, n'est-ce pas?... En moi seul, n'est-il pas vrai, vous voyez un ennemi?... C'est moi seul que vous voudriez tenir entre vos mains?... Eh bien ! monsieur le grand-maitre, eh bien ! messieurs, je m'engage d'honneur à m'y remettre volontairement... à une condition ! Permettez-moi de la dire ?

— Parlez, monsieur, dit le grand-maitre après avoir consulté du regard ses collègues.

Wilhem alors étend le bras vers les aveugles qu'il vient d'opérer, et s'explique ainsi :

— Voilà des hommes que vous connaissez tous, messieurs ; il y a quelques minutes encore, ils étaient privés de la lumière.. Vous avez affirmé... vous persistez sans aucun doute à croire qu'ils ne la recouvreront jamais ?

— Jamais ! ne peuvent se défendre de répéter les savants furieux ; non, jamais !

Wilhem sourit.

Puis il répond :

— Ceci posé, messieurs, voici ma condition : si dans huit jours, lorsque tombera le bandeau qui recouvre les yeux de ces aveugles, s'ils peuvent lire bien clairement et bien incontestablement alors les affiches que vous avez fait placarder ce matin aux portes de l'Université, s'ils ne sont plus aveugles enfin, vous lèverez l'interdit que portent ces affiches, et vous proclamerez pleine et entière amnistie pour tous les étudiants d'Heidelberg... excepté pour moi, bien entendu, qui viendrai me mettre à votre disposition et dont vous ferez, messieurs, tout ce que vous voudrez... Vous avez ma parole!... la parole de Wilhem Arnold... on me connaît !

Jusqu'alors le plus profond silence avait régné dans la vaste enceinte. Étudiants, professeurs, étaient également interdits. Tout le monde avait attendu dans une sorte d'égale extase.

A cette proposition si inattendue, mais en même temps si rationnelle et si loyale, l'attention devint plus complète encore. On eût dit qu'il n'y avait plus là que des statues.

Seulement, toutes les têtes des *studiosi* s'étaient détournées à la fois de Wilhem vers les professeurs, et leurs regards maintenant ne les quittaient plus.

Le grand maitre et son docte état-major commençaient à se sentir mal à l'aise dans cette situation où les avait étourdiment engagés le premier mouvement de colère, en se voyant ainsi braver en face. S'ils refusaient la trêve, non-seulement c'était avoir l'air de redouter l'audacieux novateur, mais encore, mais surtout, il pouvait résulter de ce refus une rixe, une mêlée, presque une bataille, et messieurs les docteurs, qui se trouvaient pris entre deux feux, auraient toutes les peines du monde à fuir et recevraient tout naturellement les premiers coups.

D'autre part, ils ne croyaient pas au miracle promis par Wilhem, ils ne voulaient pas y croire. Ils étaient certains que tout ce bruit n'aboutirait qu'à un éclatant échec qui tournerait à leur plus grande gloire. Leur adversaire cependant resterait en liberté ? Oui, mais ils avaient son serment de se remettre entre leurs mains à l'expiration de la trêve, et ils le connaissaient assez pour ne pas mettre en doute sa parole. Quel péril y avait-il donc à adhérer à ce traité de paix qui les sortait présentement d'embarras et qui, tout en sauvegardant leur dignité ce jour-là, leur garantissait, dans huit jours, un triomphe aussi glorieux que certain ?

Tels étaient les arguments que les regards des docteurs échangeaient entre eux.

Quant aux soldats, ils ne comprenaient rien à tout ceci, bien entendu ; ils ne s'en préoccupaient même pas : ils avaient reçu l'ordre de mitrailler au besoin, ils étaient prêts à mitrailler n'importe qui : c'étaient des soldats allemands.

Un geste du grand maitre leur sembla le signal, et les fusils s'abaissèrent aussitôt avec un bruit menaçant qui effraya que MM. les professeurs, mais qui leur prouva catégoriquement que ce n'était pas leur affaire de jouer à ce jeu-là.

— Halte ! cria vivement le grand maitre en relevant les fusils d'un bras effaré ; ne tirez pas, nous sommes d'accord.

Puis, se retournant vers Wilhem :

— J'accepte, dit-il, nous acceptons ; mais cette salle ne se rouvrira que dans huit jours, à l'heure seulement de dévoiler l'imposture et de prononcer notre arrêt !

Puis, majestueux et solennel, il se retira, suivi de très-près par les autres professeurs, et d'un peu plus loin par les soldats tout surpris d'avoir été dérangés pour si peu de chose.

Les étudiants avaient eu quelques premières huées, quelques cris de victoire ; mais Wilhem les avait aussitôt fait rentrer dans les poitrines, ainsi que des épées qu'un ordre militaire rengaine toutes à la fois dans les fourreaux.

— Silence ! avait-il dit ; nous ne sommes plus des enfants comme hier, nous sommes aujourd'hui des hommes !

Et l'assemblée s'écoula tout entière à la suite de Wilhem Arnold, silencieuse et grave comme jadis, après une leçon d'Hippocrate ou de Galien, l'escorte encore attentive des disciples de ces grands maitres.

On reconduisit ainsi le jeune médecin jusqu'à la maison de l'Ami. C'était un second triomphe qui, bien que moins bruyant que celui de la veille, n'en attestait que plus hautement encore l'enthousiasme reconnaissant de l'Université d'Heidelberg.

Les *studentes*, cette fois, étaient bien à lui, tous à lui ; il les tenait dans sa main ; il était de nouveau leur roi. Il pouvait contenir ou répandre à son gré la lave ardente du volcan universitaire.

N'était-ce pas le moment de dévoiler le but secret où tendaient tous ses efforts ? Le matin du jour précédent, il s'était élancé du mont Kaiserstuhl avec un plan tout organisé dans sa tête ; il avait joué la comédie de l'héroïsme, avant de le proclamer hautement ; il avait réussi au delà de toutes ses prévisions. L'heure n'était-elle pas venue de s'expliquer enfin ?

Wilhem le pensait ainsi ; Wilhem allait parler peut-être lorsqu'un incident inattendu l'arrêta.

Un certain Hermann Kirschberg, un étudiant pour le moins de dixième année, qui, jadis, avait été son renard favori, son *Renard de cœur*, s'avança tout à coup avec une sorte de solennité burlesque, et lui dit :

— Senior !...

Mais, avant d'aller plus loin, il nous semble indispensable de dire au lecteur ce que c'était qu'un *Renard de cœur*, un Senior, et de l'éclaircir, en outre, sur plusieurs autres excentricités heidelbergeoises qui seront le sujet du chapitre suivant.

X

Dier-Scandal.

Dans tout ce qui va suivre comme dans tout ce qui, du reste, a précédé, nous n'inventons nullement, qu'on en soit bien convaincu ; nous racontons.

Tous les hauts dignitaires de la hiérarchie étudiante, les Premières-Épées tout aussi bien que les Premières-Éponges, les Renards-d'Or, les Vieilles-Maisons et les Maisons-Moussues, voire même les Bonomixistes ou Crânes, c'est-à-dire les simples Renards qui ne comptaient pas encore le temps révolu pour porter un titre officiel, mais qui, cependant, s'étaient acquis une certaine gloire par quelque exploit éclatant, tous ceux-là,

généralement, étaient salués par le *vulgaris* péchu du nom pompeux de *Senior*, un équivalent de monseigneur, s'il vous plaît ?

Chacun des *Seniors* avait son *Renard favori*, son *Renard de cœur*.

Bien que dans un autre ordre d'idées, cet intime inférieur était à son *Senior* un peu ce qu'est au grand maître le rapin, un peu ce qu'est au capitaine son brosseur, beaucoup ce que sont aux lions anglais les imitateurs plus ou moins heureux de leurs excentricités.

Ainsi, le *Renard de cœur* affectait de s'habiller exactement comme son *Senior*, il arrangeait de même sa chevelure, il taillait sa barbe de même, de même il dirigeait sa moustache. Allures, gestes, accent, humeur, bizarreries, il imitait tout avec un servile enthousiasme, mais avec une exagération qui faisait presque toujours de la copie la caricature vivante de l'original.

On ne peut se figurer jusqu'où parfois allait l'obéissance fanatique, le fétichisme oriental du *Renard de cœur* envers son *Senior*.

Au moindre signe de son don Juan, ce Sganarelle était prêt à courir, à galoper, à boire, à se battre, à risquer les plus ébouriffantes escapades, les plus folles impossibilités. On citait un *Renard de cœur* qui, sur l'ordre de son *Senior*, avait traversé le Neckar, un 1^{er} janvier, presque sous la glace : le pauvre garçon en était mort. On trouva cela charmant ; c'était devenu l'une des légendes d'Heidelberg.

Parfois les *Seniors*, les plus illustres du moins, comptaient plusieurs *Renards* à leur suite ; c'était alors une émulation, des jalousies dont on n'a pas idée ; mais ce cas était assez rare. Le *Renard de cœur* était ordinairement unique et se contentait de jalouser les *Renards de cœur* des autres *Seniors*.

Il y avait une lutte continuelle entre ces vaniteux animaux : course au clocher permanente, assauts quotidiens, duels de toutes sortes. Ce dernier mot nous ramène tout naturellement à Hermann Kirschberg, l'ancien *Renard de cœur* de Wilhem Arnold.

Hermann Kirschberg était le Nestor des écoles, nous l'avons dit ; il en était en même temps l'Ajix. Figurez-vous un *studiosus* colosse, le grand du Haritz, un Porthos étudiant. Sa longue crinière rousse descendait en flots houleux sur ses épaules athlétiques. Il avait le front bas et tourmenté du taureau ; on distinguait même au-dessus de ses gros sourcils hérissés deux monticuleuses protubérances, qu'on pouvait considérer, à la rigueur, comme ayant jadis été des cornes. De grands yeux bleus à fleur de tête complétaient l'analogie ; un cercle bistré les entourait, creusé chaque jour davantage et ridé par la débauche. Ses joues auraient pu servir de palettes pour peindre une enseigne de marchand de vins ; son nez n'était plus qu'une truffe ; ses longues moustaches outreusement relevées en croc, la gigantesque barbe qui retombait sur sa poitrine, ainsi qu'une forêt diaprée de toutes les chaudes nuances de l'automne, son large sourire surtout et son regard bêt complétaient fantastiquement cet ensemble cyclopéen et pentagruelique. Effectivement, c'était Gargantua, mais Gargantua étudiant à Heidelberg, figurez-vous cela... Gargantua coiffé d'un tout petit toquet bleu de ciel à plume de coq... Gargantua vêtu d'une étroite et courte tunique de velours marron... Gargantua portant à la ceinture une énorme épée qui lui battait les talons... Gargantua toujours précédé d'une interminable pipe qui ne saurait trouver un point de comparaison que dans la famille des tuyaux de poêle.

Jadis, au bon temps de la royauté de Wilhem Arnold, Hermann Kirschberg avait brillé d'un certain éclat ; il était alors Première-Éponge de l'Université. Par suite du changement subit de son *Senior*, il avait perdu ce grade éminent ; après la disparition de l'ex-roi, l'ex-Première-Éponge avait vu s'éteindre peu à peu tous les autres rayons de sa gloire. Il n'était plus rien maintenant, rien qu'une ruine vivante, rien qu'un objet de curiosité pour les voyageurs, d'ébahissement pour les Philistins, d'admiration naïve pour les jeunes *Pinsons* débâchés de la veille.

C'était triste !

Mais voilà que le *Senior* avait repéré tout à coup, plus resplendissant que jamais... qui sait si le *Renard de cœur* n'allait

pas également redevenir dans son genre un soleil... *nec pluribus impar* ?

Aussi, grande avait été sa joie, le jour précédent, au tir de l'arquebuse. Le premier, il avait bondi aux pieds de Wilhem Arnold ; le premier, il lui avait serré la main, et avec un tel enthousiasme, que Wilhem avait pu craindre un instant de ne plus pouvoir tenir sa carabine. Plus tard, les épaules d'Hermann Kirschberg avaient servi de palanquin au triomphateur.

Pendant le festin, il s'était tenu constamment derrière le fauteuil de son *Senior*, il avait rempli le verre de son *Senior*, il avait bourré la pipe de son *Senior*. Sans que celui-ci, du reste, le remarquât beaucoup, mais absolument comme si l'absence n'avait duré qu'un jour, Hermann Kirschberg s'était réinstallé de sa propre autorité dans toute la plénitude de ses anciennes fonctions : il était de nouveau le *Renard de cœur* de Wilhem Arnold.

À la façon magistrale avec laquelle il venait de l'aborder, en sortant de la séance académique, à l'accent solennel qu'il avait pris, il était facile de deviner en lui la préméditation d'un discours :

— *Senior*, débuta-t-il donc, mon noble *Senior*, au bon vieux temps d'autrefois, vous m'avez mis en lumière ; vous étiez le soleil, j'étais la lune. Vous avez disparu ; corps opaque, j'ai cessé de briller. Vous revollà... déjà je sens en moi la chaleur, cette préface de la lumière. En d'autres termes, avec vous me sont revenues l'ambition et l'audace. Moi aussi, je veux être ce que j'ai été ; en conséquence, j'ai provoqué, ce matin, Walter Trong, actuellement Première-Éponge de l'Université d'Heidelberg. Suivant l'article LIV du *Comment*, s'il est vaincu, je reprends la chope d'honneur. *Senior*, mon noble *Senior*, je viens donc solliciter publiquement et votre autorisation et votre présence au duel liquide qui doit avoir lieu, ce soir, entre Walter Trong et moi, à votre *bier-scandal*.

Et le gigantesque Hermann, pour attendre la réponse, se campa dans l'attitude cérémonieuse d'un harangueur antique.

Wilhem avait eu un premier geste pour refuser hautement ; il connaissait le *bier-scandal*, ce duel des chopes, bien autrement dangereux encore que le duel des épées.

Dans sa folle jeunesse, il avait pu s'égayer comme tous les autres à ces luttes de buveurs qui, entre chacune de leurs énormes libations, se jettent une grossière apostrophe au visage, puis ingurgitent encore, ingurgitent toujours, jusqu'à ce que l'un d'eux tombe comme mort sous la table.

On le relève alors, ainsi que font les Anglais à l'égard de leurs boxeurs éreintés, on le ranime par tous les moyens imaginables. Le combat recommence ; l'autre tombe à son tour. On le galvanise de même. Il faut enfin qu'il y ait un vaincu, c'est-à-dire une masse complètement inerte, un homme transformé complètement en tonneau, presque un cadavre. Notez bien que le vainqueur ne vaut guère mieux.

La maison de l'Ami renferme une salle toute particulière qu'on appelle la *salle des Morts* ; les deux combattants y sont transportés, couchés, soignés, avec tout le raffinement que donne une expérience traditionnelle. Malgré tous les efforts, il en est souvent qui ne se relèvent pas. Comme le *scandal-contra*, comme le *scandal pro patria*, le *bier-scandal* a souvent pour le lendemain des fêtes funéraires. Ses blessures surtout sont terribles ; elles altèrent à tout jamais la santé ; parfois cependant le corps en revient intact ; mais l'intelligence, mais l'âme... qu'en reste-t-il ?

Hélas ! à peine la lie que laisse le vin généreux au fond des futaillies vides.

Où, Wilhem rougissait maintenant d'avoir pu prendre part à ces joutes honteuses, à ces débauches lupines. Maintenant que la pure lumière de l'amour avait éclairé son esprit, fécondé sa jeunesse, il réprouvait hautement le *bier-scandal* ; il eût voulu pouvoir employer son influence à l'effacer pour jamais du *Comment*. Il allait donc répondre dans ce sens à Kirschberg ; il allait donner à la foule qui les entourait une seconde leçon qui vaudrait au moins la première de cette mémorable matinée.

Mais une inspiration soudaine l'arrêta tout à coup ; il venait

de trouver enfin l'occasion d'arborer le drapeau que, depuis deux jours, il n'avait pas osé déployer encore.

— J'accepte ! dit-il.

Puis, après un silence :

— Quelles sont vos armes ?

— Vin et liqueurs ! répondit Hermann. Nous avons désigné la bière, comme étant indigne de figurer entre des champions tels que nous.

— Très-bien ! conclut Wilhem. Qu'on m'envoie le maître de l'*Hôtel du Cygne* ! Je veux lui donner moi-même les ordres nécessaires pour que rien ne manque à notre festival de ce soir, à notre grand commerce de renards.

— Hurrah ! vivallera ! vociféra Kirschberg en jetant sa casquette bleue jusqu'à la hauteur du second étage.

Les étudiants se dispersèrent dans diverses directions, mais non sans avoir préalablement répété le formidable hurrah ! vivallera ! de Kirschberg.

Wilhem remonta dans la chambre d'honneur et, durant quelques minutes, y resta seul, le front caché dans sa main, le regard méditatif et rêveur. Il achevait d'organiser son plan ; il entrevoyait dans l'avenir les résultats qu'il pouvait avoir.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait du dehors, un pas qui s'approcha respectueusement de son fauteuil, le réveillèrent.

C'était le tavernier qu'il avait fait demander, c'était le maître de l'*Hôtel du Cygne*.

— Maître Muller, lui dit Arnold, vous souvenez-vous de la nuit où votre maison allait être prise d'assaut et mise à sac infailliblement par les Renards furieux ?

— Je me rappelle mieux encore que cela, meinher Arnold, répliqua le boss avec l'expression d'une profonde reconnaissance ; je me rappelle ma fille, ma pauvre Gretchen, abandonnée par celui qui l'avait séduite. N'avez-vous pas agi dans cette circonstance, Wilhem, comme si elle eût été votre sœur ? Bien que le séducteur fût votre ami, vous l'avez contraint à réparer sa faute, et il vous en est aussi reconnaissant à cette heure que Gretchen elle-même, car c'est le meilleur ménage de toute la ville de Mannheim.

— Quant à moi, parlez, Wilhem ! quel est votre désir ? Je suis tout à vous.

— Bien, maître Muller, bien ! vous êtes un honnête homme.

Puis, comme redoutant d'être entendu par quelque oreille invisible, il l'attira dans un coin de la chambre et se mit à lui parler à voix basse.

Le boss d'abord parut stupéfait et répondit, mais sur le même ton, comme à une proposition impossible.

Le jeune homme insista ; de nouvelles explications furent données avec plus de mystère encore.

— Soit ! consentit enfin l'hôtelier. C'est une singulière idée que vous avez là, tout de même ; mais enfin, vous le voulez, ce sera.

— Merci, maître Muller ; à ce soir !

— A ce soir... meinher Arnold, à ce soir !

Et le digne patron de l'*Hôtel du Cygne* redescendit.

Pendant ce temps-là, que faisait Hermann Kirschberg, pour se préparer au combat homérique dont l'heure allait bientôt sonner ?

Il s'était soustrait aux applaudissements de la foule ; il venait de s'enfermer avec le plus grand mystère dans sa mansarde.

Un seul camarade, un seul intime était avec lui... un simple Pinson, tout nouveau, tout naïf, tout petiot, tout blondin, tout mignon... le Colbran d'Heidelberg !

— Karolus Bald, débuta majestueusement Kirschberg, es-tu mon ami ?

— Peux-tu en douter, ô grand homme ? se récria le Pinson avec un enthousiasme ingénu. Avant-hier, je t'admirais déjà ; déjà, je m'estimais heureux que tu daignasses m'aider à en finir avec le boursicot qu'avait glissé maman dans ma valise. Avant-hier déjà, je te vénérâis. Aujourd'hui que te voilà le Renard de cœur de Wilhem Arnold, je t'adore... tiens, donne-moi ta bénédiction ! O sublime Kirschberg, accepte-moi pour ton Renard de cœur ; tu devras en avoir un maintenant, puis que tu vas redevenir Première-Éponge ?

— Une telle faveur ! fit superbement le colosse ; plus tard, plus tard... nous verrons, petit !... Il faut d'abord l'en rendre digne... et je vais t'offrir précisément une occasion de commencer aujourd'hui.

— Parle... oh ! parle... explique-toi.

— Karolus, interrogea de loin le géant, Karolus Bald, votre respectable père est apothicaire à Éberbach, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai.

— Vous étudiez ici pour marcher un jour sur ses traces ?

— J'ai cette ambition.

— A ce double titre, vous devez donc connaître toutes les préparations pharmaceutiques qui ont pour but d'exciter la soif ?

— Ça n'existe pas dans le Codez, mais je crois pouvoir imaginer une formule qui sera parfaitement l'affaire.

— Bravo ! Karolus ; mais ce n'est pas tout.

— Que faut-il encore ?

— Pourriez-vous agrandir mon estomac ?

— Non.

— L'assouplir, du moins... le distendre ?

— Peut-être ; laisse-moi méditer un instant... je ne te demande qu'un instant.

Kirschberg inclina sa large tête en guise d'assentiment.

Karolus Bald se campa le menton dans la main et parut ardemment se livrer à la solution du problème.

Puis, tout à coup se redressant avec une joie triomphante :

— Eureka ! cria-t-il.

— Si je ne me trompe, jeune Archimède, cela veut dire : j'ai trouvé.

— Oui, je réponds de tout. Je cours acheter tous les ingrédients nécessaires... émollients, apéritifs et distensifs... J'en fais en deux temps la décoction chez la mère Gotlob, notre illustre propriétaire, et je reviens moi-même te présenter la chose.

— Il suffit, Karolus ! je consens à la recevoir de votre main. Allez !

— Et tu me nommeras ton Renard de cœur ? voulut stipuler le Pinson.

— Nous verrons, nous verrons, répondit Hermann ; il faut, avant tout, que je sois le vainqueur du *Bier-Scandal*.

— Tu le seras, grand homme... oh ! tu le seras !

— J'en accepte l'augure ; mais j'aimerais te voir contribuer autrement encore à la victoire. Tes acquisitions faites, te restera-t-il encore quelques kreutzers ?

— Quelques-uns... Faut-il t'en faire hommage ?

— Sous la forme d'œufs durs, d'épices et de salaisons susceptibles d'engendrer une pépie de tous les diables. C'est mon ordonnance, à moi ; mais, sur ce chapitre encore, je te laisse carte blanche. Cours, jeune droguiste, hâte-toi !

Et le géant daigna tendre sa large main.

Le Lilliputien y déposa pieusement un baiser et sortit.

Une demi-heure après, il était de retour avec tous les ingrédients et ustensiles demandés.

Le reste de la journée se passa en préparations de combat.

A la nuit tombante, Hermann Kirschberg s'achemina vers l'*Hôtel-du-Cygne*.

Karolus marchait derrière lui en l'admirant, en imitant ses allures et ses airs de tête, en se grandissant, en s'élargissant, en s'efforçant, grenouille à deux pieds, d'égaler en grosseur ce bœuf idéal.

Ils arrivèrent ainsi au *Commerce de renards*.

La gigantesque salle regorgeait d'étudiants ; l'Université tout entière semblait s'y être donné rendez-vous ce soir-là. C'était une cohue de tuniques, de dolmans, de casquettes, de chevelures, de barbes, de moustaches, d'épées, d'éperons, de pipes et de vidrecomes impossible. Il n'est pas de brouillard anglais qui puisse soutenir la comparaison avec l'épaisse fumée qui déjà se condensait au-dessus des têtes. A peine distinguait-on, ainsi que des étoiles rousses dans la brume, les nombreuses lumières des dix ou douze lustres qui pendaient du plafond et des flambeaux placés sur chaque table. Toutes ces lueurs se heurtaient bizarrement entre elles et jetaient çà et là sur les boiseries, sur les verres, sur les porce-



Vin et liqueurs! Nous avons dédaigné la bière. (Page 32).

laines, sur les cuivres et sur les aciers des reflets fantastiques. Il y avait des attitudes, des groupes, des enlacements inouis. Tout le monde gesticulait, parlait, criait, vociférait, chantait à la fois. Par intervalle, des instruments élevaient aussi la voix dans ce concert carnavalesque. Ici, quelques *studentes*, à la mine enthousiaste et recueillie, exécutaient gravement un quatuor de Beethoven ou d'Haydn, sans paraître s'apercevoir le moins du monde du fracas étourdissant qui tourbillonnait autour d'eux; là, c'était une flûte mélancolique qui persistait à roucouler impassiblement au milieu de la tempête; plus loin s'élevait une fanfare de chasse. Il n'était pas jusqu'au tambour de l'Université qui ne battit parfois une marche sur sa caisse, afin de se distraire et de s'instruire en même temps... *Utile dulci!* C'était donc un sabbat, une bacchanale, un pandémonium comme on n'en voit qu'en songe... Oui, c'était véritablement un rêve d'Hoffmann.

À l'entrée d'Hermann Kirschberg, il y eut comme une profonde rafale dans cet océan tumultueux. On salua de quelques hourrahs, de quelques vivalleras l'un des deux héros de la fête qui se préparait. Déjà la Première-Éponge provoquée trônait à l'une des extrémités de la salle, au milieu de ses partisans. Hermann Kirschberg fut s'asseoir à l'autre extrémité. Un cercle nombreux bientôt l'entoura, parti qui se formait en sa faveur. Des deux camps, on commençait à s'apostropher à travers les nuages de fumée; les paris s'établissaient; le vacarme croissait encore; un nouvel incident le porta bientôt au comble.

La porte venait de s'ouvrir de nouveau; le pétulant et joyeux essaim de mesdemoiselles les *étudiantes* fit une soudaine et triomphante irruption dans le Commerce des Renards. Avec quelles acclamations, avec quels battements de mains, avec quelles embrassades ne furent-elles pas accueillies! Puis on alla mettre en réquisition tous les instrumentistes de l'assemblée, le cor de chasse ainsi que la flûte,

l'harmonieux quatuor non moins que le folâtre tambour. Et la valse commença, mélancolique et lente d'abord, plus vive peu à peu, déchainée enfin, tourbillonnante, fascinatrice, burlesque et folle. Elle semblait tout entraîner avec elle, colonnes, lustres, solives ou plafond, statuettes sur les murailles, tables, moos, chopes, casquettes, barbes, moustaches, pipes, tout semblait tourner aussi. C'était bien la valse que Goethe fait conduire par Méphistophélès, la valse infernale, la valse allemande. Désormais, le festival était au grand complet.

Mais d'où vient que, tout à coup, musique, danse, mouvement, bruit, tout s'arrête à la fois? D'où vient que les pipes cessent d'exhaler leurs fumeuses spirales et que les verres retombent encore pleins sur la table? D'où vient ce respectueux empressement avec lequel tous les *studiosi* portent la main à leurs casquettes, toutes les *étudiantes* à leurs bonnets?...

Eh! parbleu! c'est que voilà notre ami Wilhem Arnold!

— Hourrah pour le roi d'Heidelberg! hourrah pour le vainqueur!... vainqueur par la carabine... vainqueur par l'épée... vainqueur par la science!... Hourrah pour ce héros universitaire, qui de chacun de ses triomphes sait faire ressortir une éclatante leçon!... Hourrah pour Wilhem Arnold! hourrah! hourrah! vivalleraaaaa!

Sans paraître énormément flatté de ces témoignages enthousiastes, l'amant de Bertha salue à peine du sourire et de la main. Deux *Maisons-Moussues* l'ont conduit cérémonieusement jusqu'à la table d'honneur; une *Vieille-Maison* lui présente l'antique et gigantesque pipe dans laquelle n'a jamais fumé, depuis cent ans, que le souverain des écoles; un *Renard d'or* a rempli d'une bière écumeuse et dorée la fameuse chope royale, le *romer*.

Il faut que Wilhem continue d'avoir toutes les apparences d'un étudiant... et quel étudiant, bon Dieu! D'un seul trait,

il fait disparaître l'énorme rasade, d'une seule aspiration, il s'entoure d'une nuage de fumée : nos locomotives d'aujourd'hui n'en pourraient guère faire davantage. Puis, promenant par toute la salle un regard vraiment impérial :

— Eh quoi ! dit-il, rien n'est encore prêt ici pour le *hier-scandal* ?

— Faites excuse, majesté ! s'empressèrent de répondre les deux champions impatients ; nous voici... nous sommes prêts...

— Bien !... Mais où donc est la table de combat ? où sont donc les chopes et les bouteilles ?

Ces voix s'élevèrent aussitôt :

— Holà ! maître Muller !... maître Muller, holà !

Notre vieille connaissance, le tavernier, ne tarde pas à s'incliner profondément devant Wilhem, qui lui répète sa question, mais auquel il a tout d'abord adressé certain regard d'intelligence.

— Majesté, répond-il, ce n'est pas par oubli, ce n'est pas par indifférence que je me trouve en faute aujourd'hui ; c'est par impossibilité matérielle.

— Impossibilité ! grondent en chœur toutes les voix, après celle, bien entendu, de Wilhem Arnold.

— Que faut-il pour vous satisfaire aujourd'hui, mes seigneurs ? répond l'hôte avec un embarras des plus naturels, avec un semblant de crainte des plus naïfs ; que faut-il ?... du vin ? des liqueurs ?... Eh bien ! je suis forcé de vous l'avouer enfin, il n'y a plus ici que de la bière.

A cette confession inattendue, un tumultueux brouhaha surgit aussitôt.

— De la bière... rien que de la bière... pas de liqueurs... pas de vin... Où donc sont les vins de l'Université ? ces vins choisis que nous envoient amicalement les empereurs, les rois, les grands-ducs et les margaves ? (Ou sont nos fines liqueurs ?... Qu'a-t-on fait du trésor liquide des écoles ?... Maître Muller, maître Muller ! qu'est donc devenue notre cave ?

Jamais pareille colère n'a retenti dans la grande salle ; ces mêmes semblables imprécations n'ont ébranlé l'Hôtel-du-Cygne... C'est qu'aussi, la cave de l'Université, c'est l'arche sainte !... C'est qu'aussi maître Muller, ainsi qu'une coupable Vestale, semble avoir laissé s'éteindre le feu sacré !

Mille voix s'élèvent pour l'interroger à la fois ; mille regards lui lancent l'anathème ; mille mains agitées au-dessus de la tête le maudissent.

Mais le poing retentissant de Wilhem Arnold a frappé sur la table d'honneur ; mais sa voix tonnante a crié : Silence ! Tout se calme comme par enchantement et se tait.

— Maître Muller ! dit-il alors au tavernier, qui paraît de plus en plus éperdu, maître Muller, vous demandez à vous expliquer ?... expliquez-vous. Nous sommes tout-puissants, vous le savez... mais, vous ne l'ignorez pas non plus, nous sommes justes.

Il se rassied à ces mots ; tout le monde l'imita, et c'est au milieu du plus profond silence que maître Muller commença le récit suivant :

— C'était hier, messieurs, pendant la fête de Mai. L'Université, la ville tout entière étaient dans la pleine aux grands arbres ; seul, peut-être, j'étais resté. Fidèle à mon poste, je veillais comme de coutume sur les reliques traditionnelles, sur les trésors liquides qui sont confiés à ma garde. Un homme à mine sinistre paraît tout à coup devant moi, un pistolet à la main, l'autre main sur la garde de son long sabre : « Compagnon de Minuit ! » me dit-il en guise de salut. A ce nom redoutable, je m'élançai pour fuir vers la porte opposée. A cette seconde porte, un second bandit barre le chemin. Même portrait, même armement, même salut : « Compagnon de Minuit ! » Je veux courir à la fenêtre, afin d'appeler du secours. A la fenêtre, surgit immédiatement un troisième brigand qui me couche en joue : « Compagnon de Minuit !... » toujours : « Compagnon de Minuit ! » J'étais littéralement traqué... Seul contre trois ! Je vous le demande à vous-mêmes, messieurs, que pouvais-je faire ?

— Mourir ! répondit le chœur des étudiants, mourir, plutôt que de manquer à ton devoir !

— Vous l'entendez, maître Muller, ajouta Wilhem Arnold avec une solennité quelque peu souriante.

— C'était bien mon intention ! répliqua l'hôte ; oui, messieurs, j'aurais eu cet héroïsme ! Déjà les poignards étaient sur ma poitrine et les pistolets sur mon front ; déjà l'on m'avait demandé les clefs de la cave, et j'avais répondu : Non, non, cent fois non ! Mais un quatrième brigand survint, qui s'écria : « Ce n'est pas la peine de tuer cet imbécile, les portes de la cave tiennent d'être enfoncées, nous sommes en pleine vendange ! » Pistolets et poignards cessèrent de me menacer aussitôt ; on me laissa, mais après m'avoir enfermé à double tour. Pas moyen de courir à la défense de mes futailles... inutile d'appeler au secours, puisque la ville était déserte, puisque pas un étudiant n'était là.

— Il fallait sauter par la fenêtre, et courir jeter l'alarme au champ de Mai ! interrompit tout à coup la formidable basse-taille d'Hermann Kirschberg, que ce genre d'attention paraissait tout particulièrement intéresser.

— Oui, oui, ripostèrent d'une seule voix tous les étudiants, il fallait sauter par la fenêtre !

— J'en ai eu l'idée, messieurs... Dieu m'en est témoin, j'en aurais eu le courage !... Je pris même mon élan jusqu'au balcon... Hélas ! sous le balcon, il y avait une douzaine de baionnettes extrêmement pointues... au-dessous de ces douze baionnettes, douze affreuses têtes de bandits qui me rurent au nez avec un admirable ensemble. Dissimulons ! me dis-je ; et je m'accoudai sur le balcon, ainsi qu'un bon bourgeois prenant le frais. Certain angoisse se lisait néanmoins sur mon visage, c'est probable, car l'un des Compagnons de Minuit crut devoir me rassurer : « Ne crains rien ! me cria-t-il, nous te laissons la bière ; on n'en manque pas dans la Forêt-Noire. Nous ne prétendons uniquement emporter d'ici que les vins et que les liqueurs ! » A cet impudent aveu, j'eus une exclamation de désespoir : « Les vins de messieurs les étudiants ! les liqueurs de messieurs les étudiants !... mais vous ne savez donc pas ? — Nous connaissons leur renommée, leur excellence, et c'est là précisément ce qui nous a inspiré le désir de transvider les caves universitaires dans les nôtres. — Mais, messieurs ? — Allons, assez !... regarde, si tu veux ; mais c'est toi... ou sinon... » Ce sinon-là, c'étaient les maudites baionnettes qui semblaient vouloir se dresser jusqu'au balcon. Que voulez-vous ?... je me tus ! Pouvais-je davantage, mes seigneurs ?... Un mot de plus, et la bière y passait aussi ! Je regardai... Quel lamentable spectacle ! toutes nos pièces et tonnes, nos feuillettes centenaires, nos vénérables futailles, toutes sortaient tristement une à une de la cave, et se voyaient poussées vers la rivière par les irrévérencieuses mains de bandits, qu'attendait un bateau... Puis, ce fut le tour des flacons de toutes formes et de vieilles bouteilles, que le temps avait revêtus d'un manteau de scories et de mousses. Ils n'en laissèrent pas une, messieurs !... pas une bouteille, pas un tonneau... rien ! absolument rien de ce qui contenait du vin ou des liqueurs... pas une goutte, rien !

Dans ce dernier monosyllabe, l'âme du bonhomme Muller avait paru se briser. Ce « rien » là, ce dernier « rien » avait été énoncé avec un tel accent de désespoir, que nulle douleur humaine ne pouvait l'égaliser, pas même celle d'une mère à qui la mort vient de ravir ses enfants, pas même celle d'une tigresse à qui l'on a volé ses petits. Pauvre bonhomme Muller ! Oh ! voyez-vous bien... c'est que ses tonneaux, c'étaient ses fils, à lui ! c'est que ses bouteilles, c'étaient ses filles !

Les étudiants, du reste, avaient partagé ce poignant regret, cette affliction profonde. Évidemment, ils prenaient très au sérieux le récit du bonhomme Muller, et Wilhem Arnold semblait le remarquer avec une secrète satisfaction. Il employait toutes les ressources de son esprit pour exciter encore, à l'aide de quelques traits décochés ça et là, le ressentiment, l'indignation de ses camarades et sujets. L'atmosphère de la taverne s'assombrissait maintenant, se chargeait d'électricité. Un grand orage devenait facile à prévoir ; il allait éclater bientôt.

Muller, cependant, poursuivait ainsi :

— La dernière tonne descendit vers le quai ; le dernier flacon disparut à mes yeux. Les douze baionnettes cessèrent

de me menacer seulement alors, et suivirent le reste de la bande, qui s'empressait d'escorter son riche butin. Je n'hésitai plus, messieurs. La porte était toujours fermée, je sautai par la fenêtre. Je courus, je rejoignis les ravisseurs, et, les apostrophant enfin, au risque de perdre cent fois la vie : « Messieurs ! m'écriai-je, ces vins et ces liqueurs n'étaient pas à moi ; c'est la propriété particulière, c'est l'héritage sacré des étudiants ! »

— Bien dit ! cria-t-on de toutes parts ; bravo, brave, Muller !

— Et que le répondit-on ? demanda Wilhem en excitant du regard le tavernier.

— Le croiriez-vous, majesté ?... le eniriez-vous, messieurs ?... On me rit au nez ! (Oh ! oh ! rumeurs diverses.) On me répondit : « Ça nous est parfaitement indifférent ! » On ajouta même : « Nous boirons à la santé des étudiants leurs liqueurs et leurs vins ! » (Exclamations, grondements, imprécations de toutes sortes.) Malgré cette imprudente réponse, je revins nonobstant à la charge. « Compagnons de Minuit, m'écriai-je, en persévérant dans votre dessein, vous insultez, vous bravez, vous défiez l'Université tout entière ! » (Applaudissements unanimes.) « Toucher aux caves des étudiants, c'est toucher à leur honneur ! » (Hourrah ! bravo ! vive Muller !) Enfin, messieurs, je leur fis un tel discours, qu'il m'épouvanta maintenant moi-même, et que j'ai peine à concevoir comment je suis encore vivant. Que voulez-vous, j'étais intrépide dans ce moment-là !... Je représentais les écoles !

Il faut en convenir, le bonhomme Muller était superbe.

Aussi, quels tripiquements ! Quels battiments de mains ! Quels bravos et quels hourrahs en sa faveur ! Un mot de plus... et on le portait en triomphe !

Wilhem, fort heureusement, calma l'enthousiasme et rétablit le silence.

— J'allai même jusqu'à m'adresser au chef, reprit le bon, et ce fut le chef lui-même qui me répondit enfin catégoriquement. (Ah ! ah ! voyons !) Mais cette réponse... En vérité, messieurs... je ne sais si je dois... si j'ose me permettre...

Le tavernier semblait hésiter, comme sous l'influence d'une indignation profondément sentie, d'une terreur extrême.

— Parle ! parle ! criaient-on de toutes parts ; explique-toi donc ! Qu'il parle !

Le bonhomme semblait le vouloir et ne le pouvoir pas. Il avait des hésitations, des restrictions, des exclamations qui enlevaient davantage encore, chez tous ses auditeurs, la curiosité non moins que la colère. Et tout cela avec des mines, avec des gestes, avec un naturel... En vérité, ce diable était un grand comédien ; car, disons-le tout de suite, ce long récit n'était qu'un rôle écrit, bien entendu, par Wilhem Arnold, et que maître Muller avait religieusement appris par cœur.

Un regard de son complice, enfin, lui délia la langue.

— Voici cette réponse, dit-il... mais ne vous en prenez pas à moi... c'est vous qui aurez voulu que je parle ! (Oui ! Car vous le voulez ?... (Oui, oui ! C'est bien vous qui le voulez ? Oui, oui, oui ! allons donc !) Eh bien ! voici. Le chef m'a donc répondu : « Va dire aux étudiants que nous leur renverrons leurs sottises et leurs bêtises... quand elles seront vides ! (Oh ! rugissement universel.) Ajoute que, pour peu qu'ils souhaitent les venir chercher eux-mêmes dans la Forêt-Noire, nous sommes tout prêts à les accueillir à coups de mousquets ou de bâtons... à leur choix ! (Tonnerre composé de tous les jurons allemands.) Termine enfin par ceci : Les Compagnons de Minuit aiment la chasse au renard, et se feraient un véritable plaisir d'avoir pour gibier les étudiants d'Heidelberg ! »

Ici, nous renouons à décrire. Jamais semblable tempête, jamais pareil ouragan n'avait soulevé les flots universitaires. Toutes les épées criaient à la fois dans les fourreaux ; toutes les moustaches étaient hérissées ; tous les yeux flamboyaient ; tous les poings brandissaient en l'air des chopes et des cruchons brisés ; toutes les bouches étaient démesurément ouvertes, comme pour avaler tous les Compagnons de Minuit, et la Forêt-Noire avec ; toutes les voix tonnaient en même temps ce formidable cri, dont tremblaient les vitres et les lumières :

— Vengeance... vengeance !

C'était le moment attendu, c'était la colère rêvée par Wilhem. Il venait de faire vibrer enfin la corde sensible des étudiants. On touchait à l'arche sainte de l'Université ! On attaquait les renards dans ce qu'ils avaient de plus cher... leur cave et leur orgueil !

Wilhem ne laissa pas se refroidir l'occasion.

Bondissant sur la table d'honneur, il domina bientôt toutes les voix, il concentra dans sa main toutes les colères ; il était sur maintenant d'arriver à son but, il s'écria :

— Renards et Pinsons ! voulez-vous une vengeance digne de vous ?... une vengeance qui soit en même temps celle de la patrie ?... une vengeance qui deviendra plus tard l'une des plus belles pages de son histoire ?... (Oui, oui, oui !) Renards et Pinsons, voulez-vous anéantir jusqu'au dernier des Compagnons de Minuit ?... Voulez-vous que les tonneaux qu'ils vous ont volés deviennent leurs cercueils ?... Voulez-vous que l'Allemagne tout entière proclame et grave dans l'airain qu'elle fut délivrée d'un tel fléau, qu'elle ne pouvait l'être que par les étudiants d'Heidelberg... (Oui, oui, oui !) J'ai les moyens de vous donner cette vengeance sublime, amis et frères !... Ce sera la croisade des écoles... c'est la guerre sainte... Écoutez-moi !

Au tumulte, immédiatement succéda le silence, à la tempête le calme.

Et Wilhem commença d'expliquer son projet.

XI

La salle des Chevaliers.

Si Wilhem Arnold avait échappé aux périls de la Forêt-Noire, s'il avait sauvé le grand-duc, si, depuis lors, tout lui avait merveilleusement réussi, c'est qu'il avait laissé derrière lui deux femmes en prières, c'est qu'au lieu d'un bon ange, il en avait deux.

Hélène... Bertha... celle-ci, qui l'aimait comme un sauveur et comme un fiancé, celle-là comme un cœur vaillant et comme un frère.

Longtemps après le départ de l'aventureux voyageur, elles étaient restées toutes les deux sur le balcon du château de la comtesse.

Bertha n'était plus aveugle ; mais, durant huit jours encore, elle devait conserver un bandeau sur les yeux.

— Regarde ! n'était-elle donc incessamment à sa compagne ; regarde, Hélène ! que vois-tu ?

Que pouvait répondre la comtesse, sinon ceci :

— Enfant ! mais voici la nuit... la nuit sombre et sans étoiles ! Depuis longtemps déjà Wilhem a disparu dans l'éloignement. Le vieux Frantz vient de s'y perdre à son tour. L'ombre semble à dessein s'être épaissie davantage encore derrière eux. À peine puis-je distinguer à l'horizon la forêt, qui se confond avec le ciel, presque aussi noir maintenant qu'elle-même. À peine puis-je distinguer les quelques autres amis qui s'élèvent aux alentours du château, et qui me semblent commencer à gémir depuis quelques instants, comme à l'approche d'un orage.

L'orage, n'était-ce pas un danger de plus pour Wilhem ? Bertha avait frémi et s'était tue.

Mais, au bout de quelques minutes à peine, elle n'avait pu s'empêcher de redire encore :

— Hélène, que vois-tu ? Regarde bien, oh ! regarde !

Hélas ! Hélène entrevoyait maintenant l'éclair qui déchirait la nue, mais sans tonnerre d'abord, et comme pour prévenir les quelques voyageurs attardés de se mettre bien vite en quête d'un abri contre la colère de Dieu.

Bientôt enfin la foudre gronda dans le lointain... puis un peu plus près... plus près encore... puis sur les têtes nues d'Hélène et de Bertha.

Des lors, elles n'échangèrent plus une parole, mais elles se tenaient par la main... mais, malgré la pluie qui ruisselait autour d'elles, les deux jeunes femmes demeurèrent ainsi,

anxieuses et muettes, sur le balcon, jusqu'au milieu de la nuit.

L'ombre, de plus en plus impénétrable, les rendait à cette heure également aveugles toutes les deux. Mais l'âme a ses yeux aussi... ces yeux-là percent les ténèbres, et la distance n'existe plus pour leurs regards. C'est la pensée qui voit, c'est l'âme elle-même qui s'élance à la suite des êtres aimés et qui promptement les rejette. La pensée de Bertha ne tarda pas à retrouver Wilhem.

Il n'en était pas de même de la comtesse. Elle n'aimait Wilhem que comme un frère; elle n'aimait pas le grand-duc autrement. Mais elle se disait : Que sont-ils devenus tous les deux ? Où sont-ils à cette heure ? Perdus dans la nuit, dans la forêt, dans la tempête !... Plusieurs fois déjà la foudre est tombée... Je l'ai vue, moi ! N'étaient-ils pas là ?... D'autre part, les Compagnons de Minuit... ces hommes impitoyables et terribles ! Partout des embûches... partout des mousquets... Partout des épées, des poignards ! Et, dans ce moment même, peut-être...

Hélène s'interrompit tout à coup et jeta un cri.

Au milieu du rêve qu'elle poursuivait tout éveillée, au milieu de ce sombre horizon où l'orage mugissait d'une façon sinistre, elle venait de voir passer Wilhem et le grand-duc poursuivis par les bandits... Wilhem et le grand-duc percés de coups... Wilhem et le grand-duc expirants.

Chose étrange ! En même temps qu'Hélène, Bertha aussi avait crié... Bertha aussi avait vu... mais vu avec cette magnétique lucidité que donne l'amour, avec cette merveilleuse perception du lointain, qui parfois étonne les plus incrédules et fait pâlir les plus forts.

C'était l'heure, précisément, du combat avec les Compagnons de Minuit.

D'un commun accord, les deux jeunes femmes rentrèrent précipitamment, et se jetèrent côte à côte devant un prie-Dieu.

Au jour naissant, elles y étaient encore.

Fiévreuses, inquiètes, oppressées, elles cherchaient vaguement dans leur esprit quelque moyen plus réel d'avoir des nouvelles des trois voyageurs nocturnes, ou du moins d'intercéder plus efficacement pour eux.

L'angelus, en ce moment, monta tout à coup vers le ciel avec la brume matinale.

— Allons prier à l'église du village ! se dirent en même temps Hélène et Bertha.

A peine avaient-elles fait quelques pas au dehors, qu'elles virent s'avancer à leur rencontre un vieux mendiant à la mine étrange, à l'accoutrement bizarre. Il était d'une grandeur démesurée ; il était tellement maigre, qu'on eût dit un squelette marchant sous des haillons. Un second coup d'œil, néanmoins, devenait plus favorable à cet étranger. Ses yeux vifs, son teint coloré, sa chevelure et sa barbe parfaitement noires, tout attestait qu'il était jeune encore ; de plus, les muscles de ses mains et de ses avant-bras annonçaient une vigueur peu commune ; et dans l'éclat de son regard presque farouche, dans la crânerie toute militaire de sa démarche, il y avait un je ne sais quoi qui sentait bien moins le mendiant que le chercheur d'aventures.

Après avoir laissé tomber son aumône dans le vieux seutre tendu en travers du chemin, Hélène avait voulu passer outre, en entraînant Bertha.

Mais le mendiant ne se dérangea nullement, et se prit à dire avec un accent tout gros de mystères :

— Il s'est passé bien des choses, cette nuit, dans la Forêt-Noire !

Averties par un secret instinct, les deux femmes s'arrêtèrent tout à coup.

Bien qu'il ne fût interrogé que par le regard de la comtesse, le mendiant cependant poursuivait :

— Un premier voyageur qui tombe au pouvoir des Compagnons de Minuit... deux autres cavaliers qui les attaquent, afin de délivrer le captif... des coups de feu... un combat... les Compagnons mis en déroute... le prisonnier hors d'atteinte avec l'un de ses libérateurs... l'autre, le plus vieux, blessé légèrement, et qui m'a dit ce matin : « Va demander l'au-

moné aux portes du château de la plaine ; il y a là deux jeunes dames charitables à tous, et, pour qu'elles le soient particulièrement avec toi, tu leur remettras ce billet ! »

Le mendiant, à ces mots, tira de sa ceinture un papier plié en quatre, et le tendit respectueusement à la comtesse Hélène.

Cette espèce de lettre ne contenait que ces quelques mots :

« Croyez tout ce que vous dira l'ami Jack ! »

— L'ami Jack, ajouta le vagabond, c'est moi ! Ne craignez rien pour le vieux Frantz. Je veille sur lui ; j'en réponds. Quant aux deux jeunes gens, plus d'inquiétudes, mes nobles dames !... Foi de Jack... ils sont sauvés !

Et l'ami Jack disparut comme par enchantement.

A demi rassurées, Hélène et Bertha entrèrent dans l'humble église, afin de remercier le Seigneur, ou plutôt afin de le prier de nouveau, car elles doutaient encore.

Mais, vers le milieu du jour, une lettre du grand-duc arriva au château. Charles-Frédéric racontait à la comtesse tous les événements de la nuit. Il faisait le plus brillant éloge de Wilhem Arnold, et il terminait en disant : « Que votre douce compagne ait bonne espérance, comtesse. Je dois la vie à son chevalier : il est trop juste que je lui donne en échange le bonheur... et ce sera bientôt ! »

Les deux amis n'avaient plus rien à craindre ; Bertha, maintenant, avait tout à espérer.

Les heures s'écoulèrent donc, souriantes et rapides, au château de la comtesse.

Hélène cependant ne tarda pas à redevenir triste et préoccupée.

Conrad ne reparaisait pas ; aucune nouvelle, aucun souvenir de Conrad.

Heureusement, Bertha se sentait au cœur de la confiance et de la joie pour deux : elle en redonnait incessamment à son amie. Elle lui rappelait le passé, garantie de l'avenir. Conrad, d'ailleurs, n'avait-il pas demandé huit jours ? N'était-il pas de toute justice de lui accorder franchement, et sans arrière-pensée, ce suprême délai ?

Les quatre premiers jours se passèrent ainsi.

— Hélène s'écria joyeusement Bertha en se réveillant le lendemain, Hélène ! c'est à partir d'aujourd'hui que je commence à retirer mon bandeau chaque soir.

— Oui, répondit Hélène, mais le soir seulement, sans qu'il y ait là de lumière, le docteur l'a bien recommandé.

— Il n'a pas parlé de la lune, chère comtesse, et cette lumière-là me suffit... je n'en désire même pas d'autre... pour le saint pèlerinage que je médite.

— Un pèlerinage !... Que veux-tu dire, Bertha ?

— Voici ! Ne m'en veuille pas de t'en avoir fait un secret... c'est un de ces pieux enfantillages que l'on aime à cacher au plus profond de son cœur ! Voici... Tu te souviens, n'est-il pas vrai, du vieux chêne ? C'est là que j'ai perdu la vue... c'est là que je voudrais la retrouver ce soir !

— Au milieu de la forêt !... se récria vivement Hélène, la nuit !...

— Précisément ! Une superbe nuit... j'en réponds ! Ne me le refuse pas, je t'en supplie !

— Enfant gâté !... sourit la comtesse, allons... il faut faire tout ce que tu veux ! J'aurai soin seulement que nous ayons une bonne escorte.

— Jusqu'à l'entrée de la forêt... j'y consens ! Mais pas plus loin... car...

— Car ?...

— Il y a plusieurs raisons. D'abord, je veux que nous nous retrouvions seules au milieu de la forêt... toutes seules, comme aux beaux jours heureux de notre enfance !

— Conrad alors était entre nous ! ne put se défendre de murmurer amèrement Hélène.

— Son souvenir encore y sera ; les profanes effaroucheraient cette chère ombre. Ensuite, nous irons plus loin que le vieux chêne...

— Plus loin encore ?

— Devine !...

— Où donc cela ?

— Quelque part où tes gens n'oseraient plus, assurément, nous suivre... car ils croient sans aucun doute, ainsi que tout le canton, que les diables et les sorcières y tiennent sabbat chaque nuit.

— Au vieux burg de Rosenthal ?

— Oui ! ce fut mon berceau... songes-y donc ! Je lui dois aussi mes premiers regards !

— Mais il est en ruines, maintenant... tout à fait en ruines ! J'ai les broussailles et les décombres ont envahi tous ses bords ! Mais les animaux de la forêt et les oiseaux de proie ne connaissent seuls le chemin !

— Il n'en aura que mieux conservé la trace de nos pas... nous le retrouverons plus facilement encore. C'est une idée que chez moi, d'ailleurs, c'est un idéal que je caresse depuis bien longtemps, c'est un rêve d'aveugle, et j'en veux faire enfin une réalité ! Et puis, pour toi-même, Hélène, ne sera-ce pas une merveilleuse soirée ? Réfléchis donc un peu, ma belle omette ! Partir toutes les deux du pied du vieux chêne... et, une à l'autre enlacées, gravir l'escarpement rocailleux qui monte au vieux burg... revoir ensemble tous ces sentiers perdus dans les taillis, tous ces grands arbres qui, tant de fois, ont abrité nos blondes têtes d'enfants ; ces roches bizarres, ces ravins profonds, ces mille retraites connues de nous seules, et dont chacune nous rappellera quelque jour heureux... Songes-y donc, Hélène, revoir tout cela... le revoir sous le magnifique clair de lune qui se prépare... on me l'a dit, je me suis informée d'avance. Hélène, Hélène, pour toi, ce sera revoir Conrad tel que tu n'as pu le revoir qu'en rêve... pour toutes deux, ce sera revivre en une heure toutes ces belles années de notre enfance évanouie !... Hélène, oh ! dis-moi que tu consens... n'est-ce pas ? Dis-moi que te voilà prête à partir !

Malgré cette câlinerie tentatrice, malgré cette irrésistible prière, la comtesse ne répondit tout d'abord rien de positif.

Mais le soir venu, comme on sortait de souper, la calèche se trouva tout attelée devant le perron.

— Merci ! s'écria l'enthousiaste et poétique Bertha

Et les chevaux s'élancèrent au galop.

Une heure plus tard, la voiture s'arrêta, non pas précisément à l'entrée de la forêt, comme l'avait demandé la jeune fille, mais à quelques centaines de toises encore du vieux chêne.

Lorsque la comtesse recommanda à ses gens de l'attendre là, lorsqu'ils la virent s'engager avec Bertha sous la haute luitaine déserte, ces bonnes gens restèrent interdits. Personne d'entre eux, effectivement, n'aurait eu l'audace d'une telle promenade nocturne ; et, disons-le de suite, cette manière de voir eût été partagée par tous les habitants des alentours, car la colline boisée qui s'étendait jusqu'au vieux burg de Rosenthal jouissait de la plus exécrable réputation.

Les deux jeunes femmes songeaient bien à cela, ma foi ! Légères et charmées, elles se hâtaient ainsi que dans un songe ; elles semblaient glisser plutôt que marcher sur la mousse qui amortissait le bruit de leurs pas ; pareilles à deux fées allemandes, elles arrivèrent bientôt au pied de l'arbre sacré.

Là, Bertha voulut se placer exactement dans la même attitude qu'au moment où la foudre l'avait frappée.

Puis, tout à coup, elle arracha le bandeau de ses yeux.

Alors... oh ! comment exprimer le long cri de joie, la rayonnante extase de la jeune fille ?

Non-seulement elle revoyait une des plus chères perspectives dont elle eût gardé le souvenir, la dernière de toutes celles qui s'étaient reflétées dans ses yeux ; mais encore elle la retrouvait par une des plus belles nuits que l'on puisse imaginer, par le plus féerique clair de lune aux rayons duquel la Forêt-Noire se soit jamais endormie !...

Devant les deux jeunes femmes, immobiles, ravies et comme enchantées, s'arrondissait d'abord la pittoresque clairière, toute ruisselante à cette heure et toute diamantée par la merveilleuse filtration de l'astre d'argent.

Tout alentour, les premiers arbres encore isolés proje-

taient, ainsi que dans un rêve paradisiaque, leurs longues silhouettes fantastiques dans les airs, leurs grandes ombres caressantes sur le gazon. Plus loin, c'était la masse sombre de la forêt, trouée çà et là, ou plutôt brodée par des pluies de lumière, et qui, doucement bercée par une brise légère, prolongeait, jusque dans les lointains à peine entrevus, ses incessantes et mystérieuses harmonies.

Par un singulier effet de l'inclinaison de la colline, il semblait que la forêt montât, cette nuit-là, vers le ciel, dont l'azur était semé de mille feux, parmi lesquels se découpait en noir, à l'horizon, le fantôme immobile et morne du vieux burg en ruines.

Bertha l'aperçut, le reconnut, et voulut aussitôt y courir.

Mais ce fut en vain qu'elle appela d'abord sa compagne. Hélène avait les yeux fixés vers la place où, pour la dernière fois, elle avait vu Conrad enfant, Conrad vainqueur du loup furieux. Elle s'entretenait, par la voix de l'âme, avec l'apparition souriante du bien-aimé de son enfance ; elle oubliait même la réalité jusqu'à répéter tout bas : « Conrad, ne m'entends-tu pas ?... Conrad... oh ! mon cher Conrad ! »

Tandis qu'elle évoquait ainsi le frère, la main de la sœur saisit sa main et l'entraîna de nouveau rapidement à travers la forêt.

Durant quelques minutes encore, ce fut devant elles une large et droite route éclairée par la lune. Mais le chemin se rétrécit bientôt et ne fut plus qu'un étroit et tortueux sentier, entièrement recouvert désormais par un inextricable feuillage dont l'ombre s'épaississait de plus en plus encore à chaque pas.

Instinctivement, les deux jeunes femmes se rapprochèrent l'une de l'autre, et, sans se parler, durant près d'une heure, elles marchèrent ainsi.

Les poétiques illusions, les rieuses féeries de la jeunesse et de l'amour ne se hasardaient plus, à ce qu'il paraît, dans ce noir et froid tunnel de verdure, Hélène et Bertha commençaient à se sentir seules. Le moindre murmure du vent dans la feuillée, le plus léger cri des branches mortes qui se brisaient sous leurs pieds, le plus naturel bruissement de la forêt les faisaient tressaillir toutes les deux à la fois.

Elles voulaient se parler et ne le pouvaient plus ; elles sentaient grandir en elles la peur.

Que fut-ce donc, lorsque, sur la route, elles crurent entendre tout à coup la marche pesante de plusieurs hommes qui semblaient suivre un chemin à peu près parallèle à celui dans lequel elles s'étaient elles-mêmes engagées !

Elles ne se communiquèrent pas tout d'abord leurs craintes... Eh ! mon Dieu ! elles cherchaient à ne plus écouter, à ne pas avoir entendu.

Bientôt cependant il fallut se rendre à l'évidence. On commençait à apercevoir l'extrémité du sentier qui s'ouvrait brusquement sur un espace découvert et vivement éclairé.

Les deux jeunes femmes n'en étaient plus qu'à quelques pas. Tout à coup, sur ce fond lumineux, passèrent les silhouettes de trois hommes, de trois épées, de trois mousquets.

A cette vue, Hélène et Bertha se rejetèrent vivement dans l'ombre.

Les trois hommes disparurent, et le bruit de leur marche ne tarda pas à se perdre dans le lointain.

A peine Bertha avait-elle pu retenir un cri d'effroi. Palpitante encore, elle se tenait à demi cachée sous le mantelet de la comtesse qui, le doigt sur les lèvres de la jeune fille, ne semblait pas elle-même des plus rassurées.

Quatre secondes s'écoulèrent avant que les deux amies pussent recouvrer la respiration, la parole.

— Hélène !... dit enfin Bertha, si je t'avais entraînée dans un grand péril... Oh !... retournons, retournons sur nos pas ! Et la jeune fille eut un mouvement pour s'enfuir.

Hélène la retint. Déjà cette noble et vaillante femme avait retrouvé tout son sang-froid, toute son énergie.

— Folle, répondit-elle en serrant dans ses bras la charmante peureuse ; folle ! mais nous sommes maintenant beaucoup plus près des ruines que de notre voiture. D'ailleurs, qu'y a-t-il de si effrayant dans cette rencontre nocturne ? C'étaient trois bûcherons attardés qui regagnaient leur cabane... C'étaient trois braconniers qui suivaient une piste. voilà tout !

Déjà, la première, elle mordait en avant.

Retenant son souffle, et comme glissant sur la pointe de ses pieds mignons, Bertha suivit sa compagne jusqu'à la porte de la salle des Chevaliers.

Grosse plus étrange encore, deux amples rideaux de velours noir remplaçaient la porte absente et ne laissaient entre leurs plis lourds qu'un étroit interstice, par lequel filtrait la lumière.

Les deux jeunes filles d'abord prêtèrent l'oreille.

Aucun bruit... pas un souffle... rien.

Hélène entr'ouvrit doucement les portières et regarda.

La vaste salle était en ce moment complètement déserte. Mais tout y semblait préparé pour une mystérieuse réunion nocturne.

A l'autre extrémité s'élevait une sorte d'estrade, un grand autel gothique qu'on avait vu, sans aucun doute, dans le burg abandonné, car on y distinguait encore les armoiries des Rosenthal.

Deux autres sièges plus bas, deux massifs tabourets de chêne, étaient placés aux deux côtés de cette espèce de trône. Au bas de l'estrade, il y avait une table; par toute la salle les sièges de formes diverses : planches posées sur des pierres arrachées aux murailles, colonnes et statues renversées, décombres de toutes sortes, parmi lesquels se remuaient çà et là quelques coffres brisés, quelques fustilles vides; bref, de quoi donner place à une centaine d'assistants pour le moins.

Sur la table, brûlaient deux lampes élégantes et modernes; tout alentour des murailles, des torches flambaient dans des crampons de fer.

Devant chaque fenêtre se tombaient des rideaux semblables à ceux qui fermaient la porte.

Hélène, plus stupéfaite que jamais, contemplait, depuis quelques secondes déjà, cette inexplicable mise en scène qui n'avait d'autres acteurs encore que des chaises et des chaises vides voltigeant effarées autour des lumières.

Par-dessus l'épaule d'Hélène, Bertha maintenant regardait aussi.

Tout à coup, sous leurs pieds, dans les couloirs sans doute du château, éclata un long retentissement de rires, de cris et de brèves, une tumultueuse boum-boum d'orgie.

Même elle-même n'a pu retenir un cri d'épouvante.

Bertha vient de l'étreindre dans ses bras, et, cachant sa blême tête dans le sein de sa compagne, elle balbutie d'une voix éperdue :

— Écoute-moi d'ici ! j'ai peur... oh ! fuyons !

Déjà les deux femmes font un mouvement de retraite.

Mais voici qu'en ce moment, derrière elles, dans la première salle, retentit un bruit de pas... accompagnant une voix qui chante :

Il est minuit !

Adieu, c'est notre heure !

Oiseau de la nuit,

Quitte ta demeure,

Il est minuit !

Et la chanson s'approche rapidement... avec la chanson, le bruit des pas.

Comme poussée par la terreur, Bertha s'est follement précipitée dans la salle même que tout d'abord elle voulait fuir.

Hélène l'a suivie; mais l'imminence du péril semble augmenter encore sa présence d'esprit et son courage.

Les pas et la chanson cependant s'approchent toujours... une seconde encore, et les deux imprudentes seront découvertes... Déjà les deux portières s'agitent sous la main inconnue qui va les rouvrir !...

Prompte et superbe comme la lionne qui se précipite au-devant de ses lionceaux à l'heure du danger, Hélène s'élance vers Bertha... elle la saisit, elle l'enlève... elle l'emporte derrière l'un des rideaux noirs qui masquent les profondes embrasures des hautes fenêtres.

Et là, soutenant dans ses bras sa compagne évanouie, retenant son souffle, maîtresse de son émotion, elle écoute... elle regarde... invisible encore, mais hélas ! pour combien de temps ?

Déjà trois hommes sont entrés dans la salle des Chevaliers.

III

Coup de foudre.

— Personne encore ici ! dit un des hommes qui venaient d'entrer, ils sont à table encore, je l'aurais parié... les ivrognes !

Celui qui venait de lancer cette apostrophe était un jovial et pimpant gaillard, d'une trentaine d'années tout au plus. L'accentuation caractéristique avec laquelle il prononçait l'allemand, et surtout les débris d'uniforme bleu à parements rouges dont il était encore revêtu, tout annonçait en lui un joli soldat d'outre-Rhin, un Français, mieux encore qu'un Français, un Parisien !

— Bouton-d'Or, lui répondit un de ses compagnons qui semblait être son contraste vivant (eh ! mon Dieu, pourquoi ne pas le dire tout de suite ? c'était notre long et philosophique Jack), Bouton-d'Or, il est sage de ne point blâmer ce qu'on est fait soi-même étant à la place de ceux qui l'ont fait. Ivrognes !... dis-tu, Bouton-d'Or ? Descends en toi-même, et compte un peu dans ton estomac ! Tu dois y trouver au moins vingt bouteilles de plus qu'il ne t'en revenait légitimement pour ta part, ivrogne des ivrognes !

Et l'ami Jack éteignit la lanterne qu'il portait avec autant de stégmatique gravité qu'il en avait mise à prononcer son discours.

— Parcour ! ricana l'ex-garde-française en enfonçant jusqu'aux oreilles le grand feutre mélancolique dont était encore coiffé son doctoral camarade.

Une seconde remontrance allait probablement s'ensuivre, mais une troisième voix fit taire aussitôt les deux premières.

Elle sortait d'un corps trapu, aux épaules carrées, aux jambes torses, aux gros membres annonçant une force athlétique. — Pourquoi ne pas compléter immédiatement l'esquisse de cet autre compagnon de l'ami Jack ? — Cheveux roux et crépus, front soucieux et bas, œil vitreux et farouche, nez large et comme écrasé, bouche grimaçante et bargeuse au milieu d'une sorte de barbe inculte et hérissée comme un buisson d'épines en novembre ; voilà pour le visage. Quant au moral, il était exactement ce qu'il paraissait devoir être. C'était un Quasimodo, moins l'âme ; c'était une sorte de monstre, moitié ours, moitié hyène, moitié caïman, moitié vautour.

— Foudre du diable ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table avec une telle violence qu'il faillit la réduire en morceaux, voilà trois heures que je suis parti pour conduire la ronde de sûreté tout à l'entour du repaire, et ces éternels ripailleurs ne sont pas encore en séance ! Fer et plomb ! je vais leur apprendre qu'il est l'heure !

Et se penchant au-dessous de l'escalier qui descendait vers la cave où se tenait le festin, il déchargea ses deux pistolets au hasard.

— Eh ! là-bas... cria Bouton-d'Or, prenez donc garde un peu d'écorner les amis ! En voilà une façon d'appeler les gens !

— Tais-toi, Bouton-d'Or ! dit froidement l'ami Jack ; le lieutenant Schwartz n'est pas un homme ; inutile de raisonner avec lui, car...

Le reste se perdit dans le formidable tumulte qui soudain ébranla le vieil escalier sonore du souterrain.

Une centaine d'hommes environ se précipitèrent dans la salle des Chevaliers.

Il y avait dans cette foule désordonnée des gens de tout âge, de tout pays, de tout accoutrement ; un seul point de ressemblance existait entre eux : ils étaient tous armés jusqu'aux dents.

Durant quelques secondes, ce fut d'abord un indescriptible pêle-mêle, un incroyable brouhaha ; les uns semblaient épouvantés, ils avaient cru sans doute à quelque alerte ; les autres étaient ivres, ou du moins à peu près. Tous criaient à la fois, chacun dans son idiome spécial ; et comme il y avait là des



Soutenant dans ses bras sa compagne évanouie, elle écoute, elle regarde. (Page 37)

semblait que l'aristocratie tout entière eût le pressentiment de la révolution prochaine, et qu'avant de subir cet âge de fer et de sang, elle voulût s'en donner à cœur joie, dans les délices d'un âge d'or tout couleur de rose.

Le bal donné par le grand-duc devait être une idylle en action de ce genre-là. Il avait eu pour ordonnateur certain chambellan arrivé depuis peu de la cour de Versailles, et dont les souvenirs tout frais encore étaient une véritable passion dans sa première fleur. Folâtre et coquet chambellan ! s'il pouvait revivre aujourd'hui ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'une minute... mais tel qu'il était attifé, pomponné, costumé, coiffé ce jour-là... assurément on le prendrait pour un personnage de trumeau, pour un Céladon de vieux Saxe.

Rendons toute justice cependant à la contrefaçon badoise qui s'était organisée par ses soins. Pelouses artificielles, sentiers fripons, bosquets et charmillas impossibles, tout avait été taillé, brossé, enguirlandé, dans l'espace de quelques jours à peine, ainsi qu'un décor d'opéra. Rien n'y manquait, ni les blancs moutons marubanés et poudrés, ni les blanches et fumillères colombes. A chaque pas, on rencontrait des arceaux de verdure et des astragales de fleurs ; partout, de tendres emblèmes, des devises malicieuses, des colonades, des festons et des temples de la plus païenne école, du rococo le plus joli. C'était l'île de Paphos, c'était le jardin de Cythère.

Durant toute la soirée, il y avait eu danse sur l'herbette, et jeux dans le bocage, où gazouillaient en sourdine des orchestres uniquement composés de hautbois, de cornemuses, de flûtes et de pipeaux champêtres. A ces doux accords, bergers et bergères, pastourelles et pastours caquetaient, minaudaient, s'ébattaient de cent gracieuses façons. Bien que le caractère allemand ne se prêtât pas toujours à cette comédie de l'églogue, il se trouvait néanmoins d'assez passables Tityres, Myrtils et Corydons. Mais les femmes ont partout la merveilleuse intuition de la coquetterie et de la grâce ; innombrables étaient les

charmantes Philis, les fraîches Amaryllis, les délicateuses Chloës. — Quel adorable essaim ! répétait le chambellan qui papillonnait sans cesse autour de ces nobles nymphes ; si nous avions Vénus parmi nous, elle ne serait pas en peine de se former une cour !

Hélas ! le grand-duc n'avait pas en ce moment de Vénus, ou plutôt Vénus était en retard, ce soir-là... La comtesse Hélène n'était pas encore arrivée.

Aussi Charles-Frédéric paraissait-il de plus en plus inquiet, de plus en plus impatient !

— Elle m'avait promis de venir ! murmurait-il tout bas pour la centième fois. Quand bien même elle serait maintenant la femme d'un autre, ce ne serait pas encore une raison pour se tenir éloignée de cette fête ! Ne lui ai-je pas dit de me présenter son mari ?... son mari !... mais non, c'est impossible... je le saurais déjà ! Elle est libre encore... elle peut être à moi... elle est à moi ! Elle va me permettre enfin de proclamer hautement notre mariage... elle n'ignore pas que c'est là le véritable motif de cette fête ! Mais pourquoi cette absence alors ?... Mais d'où vient qu'elle ne paraît pas ?

Et il s'informait de nouveau... De nouveau, comme une ombre inquiète, il passait et repassait à travers les groupes joyeux dont les jardins de la Favorite étaient émaillés comme d'autant de corbeilles de fleurs vivantes.

La nuit vint ; une illumination des plus ingénieuses remplaça le jour ; des étoiles de toutes couleurs scintillèrent comme par enchantement sous les feuillées. La fête redoublait d'entrain et d'éclat, soyeux cotillons, rubans agités par la brise, blanche neige qui poudrait toutes ces têtes en mouvement, houlettes dorées, splendides bijoux, regards langoureux, provocants sourires, tout ondoyait maintenant à ces mille feux, tout chatoyait, tout semblait emporté dans un éblouissant tourbillon. C'était un carnaval champêtre, c'était une féerie villa-geoise c'était bien une nuit de Trianon.

— Que voulez-vous, lieutenant ? riposta l'autre, j'en risquerai volontiers la chance, s'il m'était permis de ravir à ces déshéritées pastourelles d'autres bijoux que ceux dont mes poches sont pleines... et les vôtres aussi, je le présume, seigneur Raymond ?

— Hélas ! oui, Bouton-d'Or, j'ai été fort écouté. J'aurais peut-être lieu d'espérer aussi de plus tendres conquêtes, mais il faut savoir se contenter de ce que l'on peut prendre.

— Reste le gros lot !

— Nos hommes sont-ils prêts ?

— Oui, lieutenant ! Et le gibier me semble se diriger du côté de l'affût.

— En chasse donc ! Et puis après, au galop vers la Forêt-Noire !

Les deux prétendus bergers se turent et se dirigèrent de nouveau sur les traces de la margravesse et du chambellan.

Les deux folâtres tourtereaux roucoulaient alors au plus beau du bocage. Quelques pas encore, et ils allaient atteindre les barrières qui séparent le parc du bois. Mais pouvait-on s'arrêter qu'on était allé si loin ? Le mot mariage avait été prononcé. Lycoris s'abandonnait de plus en plus... Aleindor devenait de plus en plus pressant.

— Eh bien ! soit, consentit enfin celle-ci, nous en parlerons au grand-duc. Mais, de grâce, revenons sur nos pas... nous sommes bien éloignés de la fête, Aleindor !

— Ah ! ah ! sourit le berger triomphant, auriez-vous donc peur, à votre tour, des Compagnons de Minuit ?

— Non, mais... Je n'ai pas ici, comme sur la grande route, de valets armés jusqu'aux dents pour me défendre.

— Ne suis-je pas là, Lycoris ?

— Comme vous voilà brave, maintenant !

— Je suis aimé !

En même temps, le berger tombe aux pieds de sa bergère.

Un double éclat de rire retentit aussitôt derrière eux.

Ils se retournerent effarés.

Les deux bergers qu'admirait tout à l'heure la margravesse et que ne connaissait pas le chambellan, arrivaient, souriant et vaillant, mais en apparence de toute autre chose que de ce que pouvaient craindre les deux tourtereaux surpris en flagrant délit.

— Ils ne m'ont pas vu ! dit tout bas à Lycoris Aleindor qui venait de se relever vivement.

Puis, afin de donner le change aux deux importuns, il feignit de poursuivre à haute voix une histoire commencée, la première histoire qui lui vint en tête, une histoire de voleurs.

— Je vous disais donc, margravesse, s'écria-t-il, que ces misérables ne connaissent pas même le repentir. Tout dernièrement, l'un d'eux... un de leurs chefs, dit-on... avait été pris, jugé, condamné. C'était la mort ; on allait le conduire au dernier supplice. L'aumônier des prisons l'exhortait à finir chrétiennement, et pensait toucher à ce but si méritoire, lorsque le bandit tout à coup s'écria :

« Que n'ai-je ma liberté seulement pour deux heures ! —

Quel usage en ferez-vous, mon fils ? demanda le prêtre. — Je commettrai le plus beau vol dont on ait jamais entendu parler ! » répondit le scélérat. Ah ! ah ! ah ! vous n'auriez jamais deviné celle-là, margravesse ! Ah ! ah ! ah !

Le spirituel chambellan s'efforçait de rire aux éclats.

La margravesse, tout naturellement, l'imitait.

Mais ne voilà-t-il pas que les deux inconnus se mettent à rire plus bruyamment encore !

La margravesse et le chambellan s'arrêtèrent aussitôt.

— Pardon ! dit le plus petit des deux indiscrets, mille pardons, monsieur le chambellan, mais vous ne racontez pas la fin de l'histoire. L'ignorez-vous donc ?

— Complètement.

— En ce cas, madame me permettra d'achever votre récit ?

— Mais, monsieur...

— Nous vous escorterons en même temps, ou plutôt nous vous guiderons, car vous me semblez égaré. Pas de remerciements pour ce petit service, je vous en prie... Entre bergers ! Allons !

Confondus par des façons si polies, ne sachant plus trop

d'ailleurs ni que croire ni que faire, la margravesse et le chambellan se mirent au pas des deux inconnus entre lesquels ils marchaient maintenant.

Le narrateur poursuivait :

— Vous en étiez resté, chambellan, à cette conclusion du bandit : Je commettrai le plus beau des vols, si j'avais encore deux heures de liberté devant moi ! La seconde partie de ce vœu fut presque immédiatement accomplie. En marchant à la potence, le condamné fut délivré. Restait la première... le vol... le superbe vol. Devinez un peu, chambellan, quelle était l'idée du coquin ? Je vous le donne en mille, madame la margravesse... devinez ?

— Après quelques hésitations, les deux vieux tourtereaux jetèrent leur langue aux chiens. Aleindor, du reste, commençait à se rassurer ; Lycoris trouvait les deux inconnus de plus en plus aimables, le plus petit surtout... Celui qui racontait si bien !

— Belle dame ! poursuivit-il, voici quel était le projet du scéripant : s'introduire dans une pastorale princière... comme celle-ci ; revêtir un travestissement des plus coquets... dans le genre de ceux que nous portons, mon noble ami et moi... caqueter avec les bergères les plus jolies et les plus brillantes, et... tout en caquetant, leur dérober adroitement leurs plus riches bijoux. Oui, belle dame, tel était le plan de ce drôle, et... dois-je vous le dire ? il lui réussit d'abord pleinement... doublement même, car il s'était adjoint un compère, et les deux misérables abusèrent indignement de leur physique, de leur tournure, de leur esprit... Ces maraudeurs en fourmillent ! Monsieur le chambellan lui-même vous en a prévenu... C'est le diable lui-même qui leur fournit tout cela ! oui, le diable !

À ce mot, et surtout à l'aveu qui l'avait prévenu, la margravesse et le chambellan commencèrent à croire que les deux paoureux pouvaient bien avoir entendu tout leur caquetage sous les charnelles. Ils firent néanmoins contre fortune bon cœur ; et, tous deux, d'une même voix, ils s'écrièrent :

— Ensuite, spirituels bergers, que firent les deux bandits ?

— Ils remplirent leurs poches, reprit à son tour, mais d'une voix un peu plus sombre, le plus grand des deux inconnus. Bracelets, montres de prix, chaînes et chainettes, broches, colliers, voire même par-ci par-là quelques bourses, tout s'y engouffra, comme la pluie dans les tuyaux des gouttières. Mais ce n'était là que la préface de l'expédition, la parade avant la comédie, les menus tours de passe-passe afin de s'exercer la main. Tout d'abord, ils avaient avisé certaine bachelette littéralement constellée de diamants... elle en avait sur elle, Dieu me pardonne ! pour plus de cent mille florins !

À ce chiffre, écho de celui qu'elle avait elle-même précédemment énoncé, la margravesse fit un soubresaut. Quant au chambellan, il venait d'ouvrir de grands yeux effarés.

Le narrateur parut s'apercevoir de cette double impression, et s'interrompant tout à coup avec une modestie charmante :

— Vicomte, dit-il à son compagnon, je crois remarquer que madame apprécie mieux votre façon de raconter que la mienne. Continuez donc, je vous prie : j'en étais à la bachelette toute constellée de diamants.

Ici, nouveau mouvement de Lycoris : nouvel écarquillement d'Aleindor.

D'jà le plus petit des narrateurs, celui qui plaisait si fort à la margravesse, reprenait ainsi :

— La bachelette en question avait un tondre penchant pour certain jeune homme des plus entreprenants. Elle le suivit dans le bosquet voisin, ainsi que disent toutes les chansons galantes... Ils s'y engagèrent fort avant... trop avant, hélas ! car c'était précisément ce qu'attendaient les deux scélérats, comme les nomme fort bien monsieur le chambellan. Sous prétexte de rencontre, ils avaient la conversation avec nos deux amoureux ; sous prétexte de les ramener dans le bon chemin, ils les avaient traitreusement conduits jusqu'à certain carrefour limitrophe du bois où des hommes à eux, des hommes terribles, étaient cachés. L'un des deux scélérats... je répète avec intention le mot... tira tout à coup de sa veste en satin rose un sifflet semblable à celui-ci ; il souffla dedans, et tout aussitôt... inutile d'achever l'histoire, mes tourtereaux, vous n'avez

plus qu'à regarder autour de vous pour comprendre !

Effectivement le coup de sifflet avait retenti... effectivement, une dizaine d'hommes venaient de sauter lestement par-dessus les barrières... une dizaine de bandits barbouillés de noir, la carabine prête à faire feu, entouraient maintenant le carrefour.

— Chambellan ! voulut crier la margravesse épouvantée.

Hélas ! Alcindor ne semblait plus être là. Il venait de s'accroupir au milieu des broussailles parmi lesquelles, sans aucun doute, il cherchait des fraises pour sa bergère.

Eh bien ! Lycoris, ricana Bouton-d'Or, le bandit n'avait-il pas raison de vouloir être libre ? N'est-ce pas là un joli vol ?... le vol à la pastorale ! Et, pour prix de vous l'avoir raconté si bien, n'est-il pas juste que j'obtienne le doux honneur de vous débarrasser de vos diamants ?

L'impatient Reynold y portait déjà la main.

Bouton-d'Or, à son tour, s'avança.

Une dernière fois la margravesse dévalisée promena autour d'elle un regard de muette prière et d'indicible effroi.

Autour d'elle, hélas ! il n'y avait que le silence, la solitude et l'ombre du perfide bocage profondément endormi.

Au loin, cependant, la fête tourbillonnait, plus brillante et plus folle que jamais. Tout le monde était rayonnant, tout le monde était joyeux, à l'exception toutefois du roi des bergers, qui, toujours assis sur son trône de feuillage et de fleurs, attendait toujours, mais de plus en plus impatiemment, la comtesse Hélène.

Soudain, un bruit de fanfare retentit dans le lointain.

Le grand-duc a relevé la tête. Qui donc s'annonce ainsi ?

La fanfare augmente ; elle approche. Le grand-maitre des cérémonies paraît enfin, tout surpris de l'introduction qu'il a à faire ce soir-là.

— Altesse, ce sont des jeunes gens... au nombre de mille pour le moins... toute l'Université d'Heidelberg, je crois... qui demandent la faveur d'être admis en votre présence.

— A cette heure... ici... dans cette fête ! murmure le grand-duc avec un visible déplaisir.

— C'est ce que je leur ai répondu tout d'abord, Altesse ; mais ils ont insisté, prétendant avoir à communiquer à Votre Altesse des choses de la plus urgente importance.

— Quelques plaintes contre leurs professeurs, sans doute... quelque nouveau privilège.

Et le grand-duc, évidemment, va refuser.

— Altesse, dit encore le maître des cérémonies, celui qui semble commander aux étudiants m'a fait promettre de vous dire son nom... il s'appelle Wilhem Arnold.

— Wilhem Arnold !

Le grand-duc aussitôt s'est redressé. Il se souvient.

— Introduisez à l'instant l'Université d'Heidelberg, dit-il ; nous sommes prêts à recevoir Wilhem Arnold et tous ceux qui le suivent. Allez !

Cet incident semblait promettre quelque chose de curieux. Tous les invités refluèrent aussitôt vers le trône agreste, qui se trouva dès lors entouré de toutes parts de bergères et de bergers.

Mais au moment même où ce spectacle offre le plus de sécurité coquette, au moment où toutes les lèvres sont entr'ouvertes par le sourire, des cris effroyables se font entendre tout à coup.

Chacun se retourne ; chacun regarde dans la direction d'où partent ces cris.

La margravesse de Fichtanferlick se dégage d'un massif de verdure. Pâle, effarée, la coiffure en désordre, elle vient tomber aux pieds du grand-duc ; mais c'est à peine si, d'une voix frémissante encore, elle peut articuler ces quelques mots :

— Là... là... les hommes noirs... les Compagnons de Minuit... ils m'ont volé tous mes diamants... et je ne suis pas la seule dévalisée... Regardez... mesdames... regardez bien !... et souvenez-vous des deux bergers dont personne ici ne connaissait le nom !

A ce souvenir, mainte bergère a cherché du regard ses bracelets, a porté la main à sa ceinture, à son front, à son col, et n'a plus rien retrouvé des bijoux qui la paraient au commencement de la fête.

La voix de la margravesse est couverte déjà par vingt autres voix. Les lamentations de Lycoris menacent de devenir des lamentations générales.

Mais tout se tait au bruit bien autrement formidable encore d'une assez vive fusillade, qui retentit du côté du bois précisément indiqué par la margravesse.

Quelques minutes s'écoulent dans un silence, dans une attente, dans une anxiété inexprimables.

Puis, ce sont de nouvelles fanfares, mais éclatantes et joyeuses, comme pour célébrer une victoire.

Les étudiants paraissent enfin, bannière déployée, carabine à l'épaule, et marchant avec la précision méthodique du régiment le mieux exercé.

En tête, l'épée nue, se distingue Wilhem Arnold.

Il s'avance vers le grand-duc, et, de sa voix la plus respectueuse et la plus souriante en même temps, il lui dit :

— Que Votre Altesse sérénissime me permette, avant toutes choses, de rassurer ces nobles bergères ! Les étudiants d'Heidelberg ont été assez heureux pour se rencontrer sur le passage des voleurs, et pour reconquérir sur eux tout ce qu'ils avaient volé cette nuit. Les deux brigands travestis en bergers sont entre nos mains ; on les fouille en ce moment. Les quelques coups de feu qui viennent de se faire entendre n'avaient pas d'autre cause. Dans quelques minutes, mesdames, diamants et bijoux, tout vous sera rendu ; tout pourra joindre de nouveau son reflet ou son étincelle à tant de beautés, si brillantes déjà par elles-mêmes, que personne encore ici ne s'était aperçu qu'on leur eût dérobé quelque chose.

Un murmure des plus flatteurs accueillit ces galantes paroles ; mais Wilhem ne parut pas même l'entendre. Déjà, se retournant vers le grand-duc, il continuait :

— Nous avons maintenant à nous excuser auprès de Votre Altesse sérénissime. Bien loin de nous attendre à rencontrer si tôt une occasion d'entrer en campagne... nous venions ici pour solliciter l'agrément de notre souverain avant de commencer la guerre contre les Compagnons de Minuit. Tel est le motif de notre voyage, Altesse ; tel est le but de notre visite.

— Eh quoi ! s'écria le grand-duc, eh quoi ! généreux enfants, vous voulez ?...

— Vengeance ! interrompit le chœur des étudiants.

Mais Wilhem les calma d'un geste rapide et poursuivit :

— Notre injure personnelle n'est rien, Altesse ; c'est la vôtre surtout que nous voulons venger ! L'impudent attentat de cette nuit vient d'y mettre le comble. D'autre part, la terreur et la désolation règnent dans tout le pays. Votre cœur en souffre plus que tout autre cœur, Altesse, je crois le savoir. Autorisez donc les étudiants d'Heidelberg à cette croisade nationale, et flex-vous à leur vieille réputation de vaillance pour la mener à bonne fin. Dites une parole qui permette à toutes les épées universitaires de sortir du fourreau ; elles n'y rentreront, je vous le jure au nom de tous, que lorsque notre patrie sera délivrée du fléau, affranchie du banditisme, et qu'il ne restera plus dans le grand-duché de Bade aucun des Compagnons de Minuit !

— Wilhem Arnold !...

— Encore un mot, Altesse... Pour cette guerre, toute de fantaisie et d'exception, nous désirons ne relever de qui que ce soit, sinon de vous... et j'ai l'honneur de vous demander personnellement les pouvoirs illimités, la complète liberté d'action qui s'accordent à un général en chef... Enfin...

Le grand-duc, à son tour, interrompit Wilhem :

— Tout ce que vous voudrez ! s'écria-t-il. Vous avez la confiance absolue de votre souverain... Général en chef des étudiants d'Heidelberg, embrassez-moi !

Et, les bras étendus, Charles-Frédéric descendit de l'estrade.

Une acclamation enthousiaste salua l'accolade franchement allemande du grand-duc de Bade et du roi des étudiants.

Charles-Frédéric profita de ce tumulte pour échanger quelques mots à voix basse avec son sauveur :

— Wilhem, dit-il, je vous comprends... Réussissez ! mes vœux vous accompagnent... et j'espère avoir le bonheur d'aplanir le dernier obstacle qui vous sépare encore de celle que vous aimez... Quand partez-vous ?

— A l'instant même ! Le premier engagement que nous venons d'avoir nous en fait une loi ; il est urgent de suivre la piste des fuyards.

— Soit ! peut-être vous rejoindrai-je moi-même bientôt ? Mais venez, Wilhem ! Il me reste quelques mots à vous dire qui ne doivent être entendus de personne.

Et le grand-duc, appuyant son bras sur celui du jeune docteur, se dirigeait avec lui vers le château.

Que se passa-t-il entre eux ? Plus tard, peut-être, nous le saurons.

Durant cet entretien, c'était à qui complimenterait, fêterait dans le jardin les courageux volontaires de l'Université. Ils avaient rompu leurs rangs ; ils se mêlaient aux bergers, surtout aux bergères. La plupart de celles-ci se refusèrent à accepter leurs bijoux. — Ce sera pour les frais de la guerre ! avait dit une charmante Phyllis. L'enthousiasme gagna rapidement toutes ses compagnes, y compris la margravesse de Fichtanferlick, envers laquelle il fallut presque employer la violence pour qu'elle consentit à reprendre les trois quarts de ses diamants. La romanesque Lycoris semblait folle des redingotes de velours noir ; elle en oubliait les fanferluches satinées des pastoureaux ; elle en oubliait surtout son cher chambellan qui, du reste, n'avait pas encore reparu. Le voyage Alcindor persistait, sans aucun doute, à cueillir des fraises.

Bientôt, des valets à la livrée du grand-duc se répandirent de toutes parts, et les vins les plus généreux de l'Allemagne circulèrent dans les cristaux de Bohême et dans les coupes ciselées. Le parc de la Favorite ne ressemblait plus maintenant au parc de Trianon : c'étaient les féeriques jardins d'Armide ; c'était une des fêtes enchantées du Tasse ou de l'Arioste.

Le grand-duc reparut enfin ; avec le grand-duc, Wilhem Arnold. Un hanap d'or brillait dans leurs mains.

— Au triomphe des étudiants d'Heidelberg ! cria Charles-Frédéric en élevant son verre, qui redescendit presque aussitôt pour trinquer avec celui de Wilhem Arnold, suivant la vieille coutume allemande.

— Hourrah ? vivalleraaaa ! crièrent les étudiants, après une libation générale à laquelle applaudissaient de toutes parts bergères et bergers.

Puis, les trompettes ayant retenti de nouveau, chacun reprit son rang, et l'on ne tarda pas à voir disparaître dans la forêt la longue file de ces fiers soldats de velours noir, à la baïonnette de chacun desquels les illuminations de la fête semblaient allumer une étoile.

Ce fut le signal de la retraite aussi pour les pastourelles et les pastours. Le parc de la Favorite redevint désert, puis sombre ; tout s'était éteint maintenant, tout dormait... hormis le grand-duc, qui, triste et seul, veillait à l'une des hautes fenêtres du palais, et murmurait tout bas :

— Oh ! Wilhem est bien heureux, lui... il est aimé ! Tandis que moi... Hélène n'a pas voulu venir !... Peut-être ne dois-je plus la revoir !

Au jour naissant, Charles-Frédéric put trouver enfin quelque repos.

La journée suivante s'écoula plus tristement encore pour lui que la veille. Toujours pas de nouvelles !...

Le soir enfin, n'y pouvant plus tenir, il dépêcha l'un de ses hommes de confiance vers la vallée de Rosenthal avec une lettre pour la comtesse Hélène.

Ce messenger avait ordre de partir sitôt l'aube du lendemain et de revenir en toute hâte vers la Favorite.

Vingt-quatre heures après, il était de retour... avec une réponse, il est vrai, mais qui n'était pas de l'écriture de la ~~marquise~~.

Averti par un secret pressentiment, Charles-Frédéric brisa d'une main tremblante le cachet.

Au bas de cette lettre était la signature du bourgmestre du ~~faubourg~~.

De plus en plus étonné, le grand-duc voulut lire ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il jeta soudainement un cri de stupeur, de désespoir et de colère.

Puis, éperdu, chancelant, comme fou de douleur, il s'élança vers une sonnette, l'agita violemment et s'écria :

— Un cheval !... Je pars à l'instant... un cheval.

XIV

Sigismond-le-Diable.

Quand Hélène et Bertha revinrent à elles, elles se trouvaient encore dans la salle des Chevaliers, mais seules maintenant avec Conrad.

Les brigands semblaient s'être dissipés comme les personnages fantastiques d'un rêve sombre ; les torches avaient disparu, ou du moins s'étaient éteintes. La vaste salle n'était plus éclairée que par les deux lampes qui brûlaient encore à la même place sur la table, près de laquelle avait été descendu le grand fauteuil de l'estrade.

Dans ce fauteuil, la comtesse Hélène était assise ; Bertha, la tête renversée contre ses genoux, était étendue sur des coussins à ses pieds.

Conrad se tenait non loin de là, debout, immobile, et le regard comme rivé sur les deux jeunes femmes, qui résumaient en elles toutes ses affections anéanties, toutes ses espérances brisées.

Aussi une poignante douleur se lisait sur son visage tellement pâle en ce moment, qu'il ressemblait à la blanche statue du désespoir impuissant.

Ce fut Bertha qui, la première, rouvrit les yeux. Si les révolutions de l'âme étaient plus vives chez elles, leurs résultats, en revanche, étaient moins profonds.

Dès son premier regard, elle reconnut Conrad, elle se rappela tout.

— Conrad ! fit-elle néanmoins de sa plus douce voix.

Et comme Conrad, réveillé tout à coup, avait eu un premier mouvement pour fuir, ou du moins pour s'éloigner, elle se releva vivement, courut au chef des Compagnons de Minuit, et lui tendant la main :

— Conrad, dit-elle, quoi que puisse être ou devenir un frère, une sœur est toujours une sœur !

— Angel répondit Conrad en s'agenouillant devant Bertha ; oh ! oui, mon bon ange consolateur !

Et la jeune fille, dans les deux mains de laquelle Conrad s'était caché le visage, sentit entre ses doigts ruisseler de brûlantes larmes.

Alors, pareille à la branche qui ploie sous ses fleurs, elle se pencha légèrement au-dessus de son malheureux frère et lui mit un baiser au front.

Il y eut un silence.

Un mouvement nerveux d'Hélène l'interrompit.

Bertha se releva vivement.

Conrad était debout déjà ; déjà, montrant la comtesse, il murmurait :

— Elle aussi, ma sœur, elle va bien avoir à souffrir... Toi seule peux la consoler... je te la confie ! Tout et toujours pour elle !

La jeune fille eut un regard qui voulait dire : Je n'avais pas besoin de cette prière ; et glissant sur les dalles ainsi que la blanche fée du manoir, elle se retrouva près de la comtesse Hélène.

Celle-ci venait à son tour d'apercevoir Conrad ; à son tour elle s'était souvenue.

— Fuyons ! s'écria-t-elle soudainement avec une sévère horreur ; fuyons ce château maudit !

En même temps elle avait saisi Bertha dans ses bras ; elle fit un pas pour se précipiter au dehors.

Mais la vaillante et fière comtesse avait trop présumé de ses forces, ou plutôt elle ne se rendait pas compte encore des ravages profonds que venait de creuser en elle la terrible révélation de la vérité. Elle retomba donc, éperdue, pâle et brisée, dans le fauteuil gothique, et là, se voilant la tête dans sa main :

de Rosenthal, et au revoir !

« Que signifiait cet adieu ? Non-seulement cet homme connaissait mon nom, mais il savait encore l'usage que j'allais faire de son argent.

« Peu m'importait alors du reste ce mystère... ce ne fut que plus tard que j'y réfléchis. Une seule pensée m'occupait... devenir riche cette nuit même et commencer immédiatement avec le sort une dernière partie. N'avais-je pas, cette fois, deux mille florins pour enjeu ?

« Je me dirigeai rapidement vers le Casino dont la façade flamboyait dans la nuit ; et, après avoir murmuré sur le seuil une fervente prière, j'entrai.

« Cinq minutes après, j'étais assis au tapis vert, et devant moi, j'avais un tas d'or.

« Mais, qu'ai-je besoin de vous redire les brûlantes alternatives par lesquelles le jeu sembla prendre à plaisir de bercer, de railler, de torturer ma dernière espérance ? Dix fois, Je gagnai des sommes assez importantes pour tout autre, mais qui ne pouvaient me suffire, à moi... votre mère eût dit que ce n'était pas encore assez ! Dix fois, je me vis réduit à mon premier enjeu. Une carte enfin tourna... j'avais tout perdu !

« Pâle et muet, la lèvre crispée, je me levai lentement de la table. La mort dans l'âme, mais le front haut, je traversai les salons afin de pouvoir gagner les jardins du *Kuronal*.

« Là, du moins, il y avait de l'espace, de l'obscurité, de l'isolement... c'était par une brumeuse nuit d'hiver... je pourrais pleurer et maudire en liberté !

« Mais, dès les premiers pas, au dehors, sous le péristyle encore éclairé, je vis, à côté de mon ombre qui se dessinait sur les dalles une autre ombre dont la tête semblait marquer au niveau de la mienne.

« Je me retournai vivement.

« Derrière moi marchait un homme au corps démesurément allongé, à la figure osseuse et sarcastique, au regard brillant de je ne sais quel reflet qui n'avait rien d'humain.

« Goethe venait de publier son immortel *Faust* : en voyant cet homme, je pensai immédiatement à Méphistophélès.

« Dans la salle de jeu, je l'avais déjà remarqué. Il avait semblé suivre ma partie avec un intérêt tout particulier. Appuyé sur le dos du fauteuil où j'étais assis, sa haute taille lui permettait de plonger dans mon jeu par-dessus ma tête ; et, là encore, j'avais vu la bizarre silhouette de son ombre osciller dans le flot d'or qui venait se briser contre mes mains sous le souffle du hasard, cette décevante marée des joueurs.

Pourquoi me suivait-il maintenant cet homme, et quel était donc son dessein ?

Le regard que je lui lançai, sans doute, exprima cette question, car il s'arrêta tout à coup, me fit un salut profond, mais étrangement railleur, et disparut derrière l'une des colonnes du péristyle.

« Je me remis en marche vers le jardin : j'y cherchai le coin le plus sombre ; et là, tombant sur un tertre gazonné, j'éclatai en sanglots.

« Combien de temps se passa-t-il ainsi ?... Je l'ignore.

« Tout ce dont je me souviens, c'est qu'une voix s'éleva tout à coup du sein des arbres qui abritaient ma douleur, une voix stridente, incisive, et qui n'était pas exempte cependant d'une sorte de compassion sympathique, une voix qui disait :

« — Enfant, lorsque le bonheur dépend de la fortune et que cette fortune doit être acquise en quelques heures sous peine d'être malheureux à jamais, le jeu qu'il faut jouer, c'est un jeu auquel on gagne toujours !

« — En connaissez-vous donc un ? m'écriai-je, sans même chercher à voir celui qui venait de parler ainsi, car la fatigue des jours précédents, les émotions douloureuses que j'avais subies, la fièvre de l'or qui bouillonnait encore dans mon cerveau, le désespoir suprême dans lequel j'étais plongé, tout faisait de ma vie en ce moment une sorte de rêve.

« La voix cependant m'avait répondu :

« — Baron de Rosenthal, ne vous rappelez-vous donc plus certaine tradition de votre famille ? Avez-vous oublié l'histoire de votre ancêtre Sigismond, que la légende appelle

encore aujourd'hui Sigismond-le-Diable ?

« C'était la seconde fois depuis le commencement de cette fatale soirée qu'on me jetait à l'oreille ce souvenir. D'ja, dans la rue des Juifs, le regard fauve du vieux brocanteur avait illuminé le passé des Rosenthal, et je l'avais vu ressusciter à mes yeux comme à la lueur d'un éclair.

« Ce ne fut plus une vague illusion cette fois, une vision éphémère. L'homme qui venait de me parler s'assit à côté de moi, et sans empêchement de ma part... je n'avais plus maintenant ni force ni fierté... il continua :

« — Sigismond de Rosenthal était le plus vaillant baron de l'Allemagne, mais il en était aussi le plus pauvre, et cette pauvreté faisait horriblement souffrir ses instincts ambitieux. Il se sentait à l'étroit dans l'espèce de cabane de bûcheron qu'il habitait ; il y étouffait.

« Un jour, chassant sur la hauteur où dix siècles plus tard vous êtes né, messire, il se laissa tomber sur une des roches abruptes qui seules le couronnaient alors, et il s'écria : Mon âme à toi, Satan, si tu me bâtis à cette place un château ! A peine achevait-il qu'une grande ombre, enveloppée d'un manteau rouge, se dressa tout à coup devant lui parmi les bruyères grises, et, lui tendant un parchemin, répondit : Signe ! et viens souper avec moi dans ton château... la table est mise !

« D'autres eussent hésité, des hommes de ce temps-ci... D'un trait de plume, Sigismond jeta son paraphe au bas du pacte infernal ; et, prenant le bras du diable, il s'écria : Ne laissons pas refroidir le premier service !

« Ah ! c'était un homme, celui-là... il ne se contentait pas de désirer, il voulait !

« A cette conclusion catégorique, l'inconnu s'arrêta tout à coup et darda vers moi ses regards étincelants.

« De mon côté, je le regardai aussi.

« Comme le tentateur de la légende, c'était un long et maigre personnage drapé dans un manteau rouge. Son regard, son sourire, son attitude avaient quelque chose de vraiment diabolique. Est-il besoin de vous le dire, c'était l'homme du tapis vert et du péristyle ; c'était l'homme en qui j'avais cru voir se réaliser le Méphistophélès de Goethe.

« Toujours repleyé vers moi, un pied sur l'un de ses genoux, sur l'autre l'un de ses coudes, et le monton dans sa main dont les doigts osseux caressaient sa barbe pointue, il semblait attendre une réponse.

« Après quelques efforts, car ma langue était comme collée au palais, je pus balbutier enfin :

« — Ainsi donc, si je me donnais à vous...

« — Tu serais riche !

« — Ce soir même ?... à l'instant ?...

« — Pourquoi non ? le château de tes pères n'a-t-il pas été construit en une minute ?

« — Mais Sigismond s'est donné !...

« — Dix châteaux comme le sien ne valent pas un regard de la belle comtesse Hélène !

« — Votre nom... ce nom sacré... dans une telle bouche, me parut une révoltante profanation.

« — Misérable ! m'écriai-je en me redressant tout à coup, la main sur la garde de mon épée.

« Mais ce démon ne s'émut nullement.

« — Tout beau ! ricana-t-il de sa voix pénétrante et railleuse, tout beau, baron ! Tu n'en es pas encore au point où je te croyais... soit ! Je me retire. Souviens-toi seulement de ceci : Hélène peut être à toi, si tu l'aimes réellement ; si tu veux être riche, tu le peux encore, et dès cette nuit ! Au revoir !

« Et pareil à quelque furtive apparition, il s'évanouit dans l'air.

« Un instant, je restai immobile, pétrifié.

« Le dernier mot que j'avais entendu, retentissait en moi... Au revoir !... Pourquoi donc : au revoir ? Le juif aussi me l'avait dit, chose étrange ! exactement de la même façon, pour ainsi dire avec la même voix.

« La nuit cependant s'avancait. Les dernières lumières du *Kuronal* étaient éteintes ; on refermait les portes des jardins. Je sentis vaguement qu'une main me poussait au dehors. Je retrouvai mon cheval, je ne sais plus comment... comment ne l'avais-je pas voulu et joué aussi ?... Je serais revenu à pied...

cela eût mieux valu pour moi !

« A peine dans la forêt, les arbres du chemin me semblèrent emprunter à la rapidité de la course une existence fantastique. C'étaient autant de démons qui, sur mon passage, agitaient leurs branchages échevelés, dans le bruissement nocturne desquels je croyais encore entendre, j'entendais toujours la voix de l'homme au manteau rouge qui me criait : Tu peux être riche cette nuit, si tu le veux ; si tu le veux, demain Hélène est à toi !

« Une fois même, au milieu de tous ces bruits, multipliés par toutes les fièvres qui me dévoraient... fièvre d'insomnie, fièvre de jeu, fièvre de désespoir, fièvre d'amour... il me sembla que sur mes pas galopait un cheval, et j'arrêtai le mien.

« Ce bruit, cette illusion, aussitôt cessèrent... mais pour se renouveler à plusieurs reprises différentes, durant ma folle course à travers la forêt.

« Plusieurs fois aussi le dernier mot du juif et du Méphistophélès sembla traverser les airs... Au revoir ! avaient-ils dit. Au revoir !... répétaient autour de moi toutes les voix de la nuit, au revoir !... au revoir !... au revoir ! au revoir !...

« — Enfin, j'arrivai au château.

« Personne ne m'attendait à cette heure ; la porte cependant s'ouvrit devant moi comme d'elle-même, et derrière moi se referma sans que j'eusse pu voir ni qui l'avait ouverte ni qui l'avait refermée.

« Du reste, je ne cherchai nullement à approfondir ce nouveau mystère ; depuis le commencement de la nuit, je marchais d'in vraisemblance en in vraisemblance, et je finissais par m'y habituer. C'est un effet de mon délire, me disais-je, c'est un cauchemar : eh bien, soit ! va pour le cauchemar, allons jusqu'au bout !

« Il y avait une torche dans l'escalier que je montais ; il y en avait deux dans la chambre que, de ce jour-là seulement, je devais habiter... dans la chambre où mon père, l'avant-veille, était mort... où tous mes ancêtres avaient également rendu l'âme, à commencer par le premier maître du château, par Sigismond-le-Diable.

« Son portrait armé de pied en cap était en face de la porte d'entrée.

« A la lueur vacillante des torches il me parut vivant. Je refermai vivement la porte, et je vins m'asseoir en trébuchant, ainsi qu'un homme ivre, sur un antique fauteuil placé près de la table où brûlaient les torches.

« Presque aussitôt, mes regards tombèrent sur un papier dont la blancheur tranchait vigouzeusement avec le vieux cuir brun qui recouvrait la table.

« C'était une sorte de lettre, sur l'enveloppe de laquelle je lus mon nom écrit en caractères rouges et qui me semblèrent de feu...

« J'étais fou !

« Je brisai le cachet

« Cette lettre était bien pour moi ; elle ne contenait que ces quelques lignes : « Si tu sens en toi la volonté de ton aïeul Sigismond, frappe par trois fois sur son bouclier, et, comme les siens jadis, tes vœux seront accomplis. »

« Aussitôt après cette lecture, je relevai les yeux vers le portail. Au-dessus était le bouclier de Sigismond ; sur ce bouclier brillaient en relief les armes de Rosenthal. Les yeux de Sigismond-le-Diable brillaient aussi ; sa lèvre hautaine s'entr'ouvrait comme pour crier : « — Va donc ! lâche !... va donc ! Fais comme ton aïeul ; sois riche, sois puissant, sois heureux ! »

« Je ne sais quelle tempête tourbillonna dans mon cœur et dans mon cerveau ; je ne sais quelle hallucination de l'enfer passa dans mes regards... mais je vous vis en ce moment, Hélène... oui, je vous vis parée pour votre mariage avec cet autre à qui l'on vous destinait... je vous vis prête à marcher à l'autel avec le désespoir au front...

« Lâche ! me disiez-vous à votre tour, mais tu ne m'aimes donc pas... toi qui recules devant les seuls moyens qui puis-

sent nous sauver tous les deux ? Ne te l'ai-je pas écrit ? Il faut que tu partes cette nuit même, et que tu partes riche ; tu n'as plus une minute à perdre. Viens, mon Conrad, viens !

« C'en était trop !... Je me relevai d'un bond... je courus au portail, et, tirant mon épée, j'en frappai le bouclier par trois fois, et d'une telle violence qu'il tomba avec fracas à mes pieds.

« L'image de Sigismond-le-Diable aussitôt s'effaça de la muraille : ce fut un autre fantôme à sa place qui m'apparut...

« L'homme au manteau rouge était devant moi. »

XV

Le pacte.

Durant la première partie de la confession de Conrad, aucun bruit étranger à ce grand drame intime n'avait troublé le calme profond dans lequel semblait s'être rendormie la salle des Chevaliers. N'étaient les sièges en désordre et les nombreuses traces laissées sur les dalles par tant de pieds poudreux, jamais on n'eût soupçonné qu'une heure auparavant la bande bruyante des Compagnons de Minuit avait tenu là une de ses séances nocturnes. Ils semblaient tous disparus ; rien n'indiquait que quelqu'un d'entre eux fût resté curieusement en arrière des autres.

Cependant, l'une des draperies de velours noir avait eu quelques ondulations légères dans le fond de la salle. Peut-être était-ce le vent de la nuit qui doucement l'avait agitée ?

Personne, du reste, ne s'en était aperçu, ni les deux jeunes filles, ni le jeune homme.

Celles-là, trop terriblement absorbées, conservaient encore la même attitude, la même immobilité qu'au commencement du récit de Conrad ; celui-ci ne s'était interrompu qu'un instant pour essuyer la sueur glacée qui perlait à son front. Il avait repris haleine, il commençait à parler déjà. . . .

Le portrait de Sigismond s'était presque aussitôt remplacé dans la boiserie, derrière l'homme au manteau rouge, qui s'avancait cavalièrement vers moi et qui me dit :

— Bonsoir, baron Conrad ! Vous voici plus raisonnable maintenant : asseyons-nous et causons !

Ce n'était plus l'heure de faire ni d'écouter des phrases ; je posai donc nettement la question :

— Faites-moi riche ! m'écriai-je, et prenez de suite vos garanties sur mon âme ! N'est-ce pas cela qu'il vous faut ?

— A peu près.

— A l'œuvre donc, Satan...

A ce mot, je fus interrompu par un éclat de rire.

— Ne me faites pas tant d'honneur, monsieur le baron ; je ne suis pas le diable.

— Qui donc êtes-vous, alors ?

— Je suis tout simplement le chef des Compagnons de Minuit.

Et il me fit un profond salut.

Muet de surprise, doutant encore, je reculai machinalement jusqu'au fauteuil dans lequel je retombai assis.

Sans paraître étonné le moins du monde de ce mouvement, le tout-puissant bandit prit un siège à mes côtés, ralluma son cigare à l'une des torches et commença à s'expliquer plus catégoriquement.

Les Compagnons de Minuit étaient vivement pourchassés à cette époque ; et quelque nombreux, quelque redoutables déjà qu'ils fussent, une destruction radicale menaçait leur mystérieuse association. Pour échapper aux efforts du grand-duc qu'on savait à bout d'argent et de soldats, il leur fallait une retraite nouvelle, inconnue de tous et qui pût au besoin soutenir un siège. Le vieux burg de Rosenthal leur semblait merveilleusement remplir ce but ; la bande tout entière pouvait trouver asile dans ses souterrains profonds ; elle serait à



Bonne chance, monsieur le baron, et au revoir. (Page 46.)

l'abri derrière ses épaisses murailles; mieux encore que tout cela, l'honneur des Rosenthal les protégerait contre le soupçon. Quand bien même quelques voix diraient qu'ils étaient là, personne ne le croirait; et d'ailleurs la légende même qui se rattachait au château tenait à distance les superstitieux habitants des alentours et achevait d'en faire le plus précieux repaire à bandits qui se pût imaginer.

Bref, les Compagnons de Minuit désiraient depuis longtemps déjà Rosenthal; ils le guettaient comme une proie que la misère devait leur rendre facile. Ils étaient prêts à l'acheter à tout prix.

Leur chef cependant y mettait, au nom de tous, une condition.

Il fallait que le dernier des Rosenthal s'enrôlât dans leurs rangs par un pacte écrit; il leur fallait non-seulement son château, non-seulement sa parole, mais encore la garantie de sa signature.

Tout d'abord, oh! croyez-le bien, Hélène... tout d'abord, je refusai hautement. Mais l'homme au manteau rouge insista. Ce n'était pas Satan, non; mais il en avait l'astuce infernale, la parole tentatrice, le regard fascinateur.

— Que vous importe, monsieur le baron? disait-il. Nous ne prétendons nullement vous obliger à prendre part à nos prouesses; vous resterez, si bon vous semble, complètement étranger à ce qui se passera dans votre vieux manoir. Pour mieux encore sauvegarder les apparences, nous vous en bâtirons un nouveau, presque aussi rapidement que l'ancien. Vous oublierez cette rencontre... vous ne nous connaîtrez même pas. Seulement, dans l'hypothèse, bien invraisemblable d'ailleurs, que vous ayez jamais la fantaisie de nous trahir, nous garderons deux lignes de votre main dans nos archives; jamais elles n'en sortiront, à moins que vous ne les en fassiez sortir. Tout l'avantage est donc de votre côté: un château neuf pour de vieilles ruines; au lieu de la misère, de l'or tant que vous en voudrez,

en place du désespoir, l'idéal de vos rêves. Allons, monsieur le baron, n'hésitez plus! voici le talisman: un trait de plume, et celle que vous aimez est à vous. Elle vous attend... l'heure se passe... bientôt il ne sera plus temps de partir... Signez.

En même temps il me présentait un parchemin.

La même hallucination, le même emportement qui m'avaient précipité vers le bouclier, s'emparèrent de moi. Il me sembla qu'en tardant d'une seconde, je vous perdais à jamais. Une seconde fois j'entendis dans mon oreille votre voix qui me criait: Va!

Je pris la plume, je signalai.

Puis, tendant le pacte au brigand:

— A votre tour de vous exécuter! lui dis-je. Je veux partir à l'instant.

— Un cheval rapide comme le vent vous attend dans la cour du burg, répondit-il; et, sur toute votre route, des relais sont préparés jusqu'au fond de la Hongrie, où vous appelle celle que vous aimez. Bon voyage, monsieur le baron!

Tout en prononçant ces paroles avec la parfaite aisance d'un gentilhomme, le bandit avait parcouru du regard le pacte et l'avait lentement reployé dans sa forme première.

Mais, avant de le faire disparaître sous son froc, il éleva le parchemin entre nous et me le montra, en disant:

— Souvenez-vous, monsieur de Rosenthal, que ceci représente non-seulement votre vie, mais encore votre bonheur.

— Je ne le sais que trop, répondis-je impatientement et déjà la cravache à la main; mais puisque j'ai payé si cher, et payé d'avance, ne tardez donc pas davantage à donner ce que vous m'avez vendu.

— C'est trop juste, monsieur le baron! répondit le brigand.

Et s'approchant à son tour du portrait de Sigismond, de sa voix stridente, il appela par trois fois:

— Hérode!

Mon ancêtre disparut de nouveau, et par la porte secrète

qu'il masquait, je vis entrer le vieux juif qui m'avait acheté le diamant.

Il portait sous son bras gauche la même cassette bysantine dans laquelle il avait puisé les deux mille florins à Francfort. Dans la main droite, il tenait un portefeuille noir.

— C'est notre caissier! dit, en me le présentant, le chef des Compagnons de Minuit.

— Je suis bien votre serviteur, monsieur le baron, nasillait en même temps le vieil Hérode, vous voyez bien qu'à Francfort j'avais eu raison de vous dire : « tu revois ! »

Et il me saluait si bas, que sa barbe touchait presque sa ceinture.

Puis, me tendant tour à tour et la cassette et le portefeuille :

— Voici de l'or pour les frais de la route, ajouta-t-il, voici des traites sur tous les grands banquiers Israélites de l'Allemagne et de la Hongrie. Bon voyage, monsieur le baron; bon voyage!

Déjà je descendais l'escalier.

Les deux Compagnons de Minuit... hélas! maintenant, j'en étais un moi-même... m'escortèrent jusque dans la cour avec force courtoisies.

Un magnifique cheval m'attendait; ce fut le capitaine lui-même qui courut en avant, afin de me l'amener par la bride.

— Dans trois mois, me dit-il tout en contenant avec une merveilleuse dextérité l'animal impatient, lorsque vous reviendrez avec la baronne de Rosenthal, vous trouverez à mi-côte de la montagne une autre résidence digne d'elle et de vous. L'architecte est choisi; il a dressé ses plans; tout sera prêt pour votre retour.

Hérode, de son côté, ne restait pas oisif.

Tout en fixant le coffret dans certain pli de la selle qui semblait fait exprès pour recevoir ce fardeau précieux, il me disait :

— Quand la cassette sera vide, le portefeuille épuisé, ne craignez jamais de m'être importun, monsieur le baron; vous connaissez la rue, la maison... Passez à la caisse!

A peine daignai-je balbutier un remerciement. Déjà j'étais en selle! j'enfonçai mes éperons dans les flancs du cheval qui partit au galop.

Mais, avant de partir, une dernière fois j'avais vu le sourire du juif, une dernière fois le regard de l'homme au manteau rouge.

Ce regard, ce sourire, je les emportais en moi comme un souvenir de terreur, comme un commencement de remords.

Durant toute ma route cependant, je ne pensai plus au passé, mes yeux se fixaient uniquement vers l'avenir. J'étais riche enfin; je me considérais comme assuré du consentement de votre mère. Je dévorais l'espace afin de vous revoir plus tôt; nous allions être unis, nous allions être heureux!

Le voyage ne fut qu'un éclair; à chaque relais, ainsi qu'on me l'avait annoncé, je trouvais un nouveau cheval. Et quels chevaux! Jamais prince de légende, jamais favori des fées, ne traversèrent aussi rapidement la vieille Allemagne. Enfin j'arrivai.

Jour maudit!... Oh! vous vous le rappelez ainsi que moi, n'est-ce pas Hélène?... Vous sortiez précisément de la chapelle... vous étiez la femme d'un autre... il était trop tard!

Que se passa-t-il durant les quelques mois suivants?... Je ne m'en souviens pas, ou plutôt je ne l'ai jamais su... Le désespoir m'avait complètement anéanti... je n'étais plus qu'un cadavre vivant, un esprit en délire, une âme désolée.

Un jour enfin, je me retrouvai au pied de cette montagne, et j'allais naïvement la gravir jusqu'à son sommet, pour entrer à mon vieux burg.

J'avais tout oublié!... lorsqu'à mi-côte, j'aperçus le château neuf qui resplendissait ainsi qu'une princière demeure aux rayons du soleil couchant.

Des gens accoururent à ma rencontre avec de grands cris de bienvenue; on me fit entra-

Le portrait de Sigismond-le-Diable avait été transporté dans la chambre où je m'assis. Je me ressouvins de tout alors... J'étais chez moi!

Une longue et terrible maladie m'attendait là... j'avais trop

souffert... et je serais mort, ce qui peut-être eût mieux valu pour tout le monde, sans Bertha, sans ma sœur, qui, depuis quelque temps déjà, habitait le château. Pendant qu'on le construisait, on l'avait conduite chez une vieille parente, soi-disant en mon nom. Puis, toujours comme de ma part, on l'avait ramenée là; on lui avait conté sur notre subit changement de fortune je ne sais plus quelle histoire. Je n'ai jamais osé m'entretenir longuement avec elle à ce sujet.

Elle crut ce que croyaient les autres, et, ce que n'eût pu faire personne, elle me sauva.

Pour m'étourdir alors, pour oublier, j'étonnai l'Allemagne par mon luxe, mes prodigalités, mes folies. Je fis tant et si bien, qu'au bout d'une année à peine, il ne restait plus rien ni dans la cassette ni dans le portefeuille.

Je retournai à Francfort, rue des Juifs, chez le vieil Hérode : cette fois encore, il semblait m'attendre; mais il n'était pas seul. L'homme au manteau rouge aussi se trouvait là.

— Vous voulez de l'argent, me dit-il, beaucoup d'argent, un crédit inépuisable...? Très-bien, parfait! mais à une petite condition...

— Encore... Laquelle?

— Voilà. Je suis, vous ne l'ignorez pas, le chef des Compagnons de Minuit. Mais j'ai des goûts simples... un idéal bourgeois. Je voudrais me retirer des affaires et m'en retourner chez moi... là-bas, tout au fond de la Moravie... pour planter mes choux et mourir, s'il se peut, en odeur de sainteté! Que voulez-vous? Quand le diable se fait vieux... mais, malheureusement, je ne suis pas libre de me faire ermite!

— Qui vous en empêche?

— L'article dix-sept de notre code... Nous sommes en révolte ouverte contre les lois de la société; mais nous respectons religieusement les nôtres. Or, par cet article dix-sept, il est dit que la démission du chef ne sera jamais possible, à moins qu'il ne présente lui-même un successeur qui soit accepté par tous.

— Pourquoi alors ne pas présenter ce remplaçant?

— Parce que l'article treize exige que le chef des Compagnons de Minuit soit un gentilhomme, et que je ne connais présentement qu'un seul gentilhomme qui puisse être jugé digne de me remplacer... moi qui descends d'une famille presque souveraine... et ce gentilhomme se nomme le baron de Rosenthal.

— Moi!...

— Oui, vous... Quo votre trop juste indignation se contienne un moment; réfléchissez à ce qu'on vous propose!... Être chef des Compagnons de Minuit... mais c'est être plus qu'un roi... c'est être empereur d'Allemagne!... Oui, l'Allemagne tout entière est à moi! Puissance illimitée, absolue, presque surhumaine! voilà ce que je vous offre, baron Conrad! C'est une vie d'émotions, de luttas et de fêtes perpétuelles; c'est la seule existence qui puisse donner le bonheur à des natures ardentes comme les nôtres, lorsque le bonheur leur est possible encore... et, quand il ne l'est plus pour eux, c'est la seule par laquelle ils puissent oublier!

Oublier! ce mot frappa juste, et je restai pensif.

Durant plus d'une heure, le bandit continua sur le même ton. Sa parole débordait autour de moi comme un lave et fusion, et lorsqu'elle se refroidit, lorsqu'il s'arrêta, j'étais à lui... comme Herculaneum est au Vésuve!

Du reste, il avait dit vrai; ma vie désormais ne fut plus qu'une fiévreuse ivresse, un sommeil d'opium.

Je me réveillai le jour où vous m'écrivîtes : « Je suis libre... je t'aime toujours, je puis être à toi ! »

Comprenez-vous, Hélène?... Comprenez-vous maintenant?

Cette terreur qui tout à coup glaça ma joie, ces incessantes agitations par lesquelles mon amour semblait paralysé, cette tristesse étrange, cette morne pâleur, mes combats, mes refus, mes souffrances... dites, Hélène... les comprenez-vous?

Il y avait entre nous un obstacle que je ne voulais pas que vous franchissiez; il y avait entre nous un abîme... Un mot de moi vous y eût fait tomber... ce mot, c'était mon bonheur... et je ne l'ai pas dit!

Jamais, non jamais, Hélène, je n'aurais eu ce courage... Je vous aimais trop!

Cette catastrophe est venue, j'en remercie Dieu maintenant : elle seule pouvait me donner la force de mon devoir.

Vous savez tout Hélène... Adieu donc... adieu pour jamais! Une haute destinée vous attend... vous me la sacrifiez avec joie... vous me la sacrifieriez peut-être encore, et je ne le veux pas! Je n'ai pas su rester digne de vous; je saurai du moins m'en punir... ne vous l'ai-je pas déjà dit?... j'ai moi-même été mon juge!

Que ce mot ne vous effraye pas cependant, Hélène! Bertha, ne tremble pas ainsi! Le châtiment que j'ai résolu, ce n'est pas d'aller me livrer au bourreau. A partir de cette heure, je ne suis plus le chef des Compagnons de Minuit; mais hormis ces hommes et vous, nul autre ne saura jamais ce que j'ai été. Notre honte ne sera pas publique : le nom des Rosenthal doit rester pur.

Ne craignez pas non plus que j'en finisse par un lâche suicide! Je me condamne à plus de souffrances que cela : je me condamne à vivre!

Conrad s'était arrêté.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, le regard fier maintenant, car il venait de se retremper aux eaux vives de la conscience, il ressemblait à quelque ange déchu, non par l'orgueil de sa chute, mais par l'incommensurable douleur dont le torturait la résolution de son exil. Son visage semblait se transfigurer par la résignation; il y avait quelque chose de fatal en lui, quelque chose d'héroïque.

La comtesse Hélène s'était redressée lentement, Bertha, d'un regard anxieux, cherchait à lire dans ses traits. Toutes deux en même temps firent un pas vers Conrad; toutes deux en même temps entr'ouvrirent les lèvres. Mais leurs yeux s'étant rencontrés, elles comprirent qu'elles avaient la même pensée, et la sœur laissa parler l'amante.

— Conrad, fit Hélène, vous venez de nous dire que vous n'attendrez pas à vos jours : cela ne suffit pas, il nous en faut le serment.

Un sourire amer plissa la lèvre de Conrad, et, d'une voix franche il répondit :

— A moins que ce ne soit pour échapper à l'échafaud, je vous jure de ne pas me tuer, de ne pas même chercher la mort.

Une faible lueur de satisfaction ranima pour un instant le visage des deux jeunes femmes.

Hélène fit un second pas vers Conrad, et, avec non moins d'énergique sérénité que d'inexprimable douceur, elle lui dit :

— Monsieur le baron de Rosenthal, il n'est pas de chute si profonde dont ne puisse se relever un homme de cœur. Vous êtes à cette heure plongé dans la nuit, je le comprends; mais tentez un effort pour remonter vers la lumière. Au bord de cet abîme dont l'honneur vous commande de sortir, pour vous aider, pour vous soutenir, il y aura toujours une main tendue vers vous!

— Ne me dites pas cela, s'écria vivement le malheureux qu'effrayait même l'espérance, je ne le mérite pas... je ne le veux pas... Hélène, plus un mot!... Il n'est désormais rien de possible entre nous... non, rien! Silence, ma sœur! Voici le jour. J'ai fait dire à vos gens de monter avec la voiture jusqu'ici : permettez-moi de vous guider jusqu'à la sortie des ruines. Et puis, là... mais dans un dernier regard seulement... un dernier adieu.

Et, sans même remarquer le mouvement de la comtesse Hélène qui se penchait vers lui, la main suppliante de Bertha, qui vers lui se tendait, il se retourna soudain et se mit à marcher en avant.

Silencieuses, atterrées, les deux jeunes femmes le suivirent.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient aux dernières roches par lesquelles les abords du château étaient défendus, et qu'enveloppait encore de toutes parts une épaisse brume.

Ce ne fut qu'en arrivant à la tête des chevaux qu'on aperçut la calèche.

De même, plongés dans le brouillard, les domestiques de

la comtesse semblaient des ombres errantes parmi les rochers.

Au bruit cependant des pas, il s'arrêtèrent tout à coup.

L'un d'eux, qu'enveloppait ainsi que les autres l'ample manteau de livrée, ouvrit la portière.

Le cocher remonta vivement sur son siège.

Depuis quelques instants déjà, Conrad s'était effacé du chemin.

Les deux femmes se retournèrent, dans l'espérance de l'apercevoir une dernière fois.

Appuyé sur l'une des roches, la silhouette de Conrad était à peine visible au milieu du brouillard.

Evidemment, il avait voulu s'imposer le sacrifice du dernier adieu.

Hélène monta tristement en voiture; derrière Hélène, plus triste encore, Bertha.

La portière se referma sur elles.

La calèche partit au galop.

Alors seulement Conrad se détacha du rocher qui lui servait de soutien; et, prenant à sa ceinture un sifflet d'argent, il en tira trois sons aigus.

A cet appel un petit négrillon parut aussitôt ou plutôt sortit de terre, car la promptitude de cette obéissance était telle, que ce diabolin semblait mis au service du jeune homme par quelque puissance surnaturelle.

Le nègre amenait un cheval.

Conrad sauta vivement en selle, et de loin suivit la calèche afin de veiller sur les êtres chéris qu'elle renfermait.

La brume matinale commençait à se dissiper. Les premiers rayons du soleil se jouaient dans les feuillages humides encore parmi lesquels chaque goutte de rosée devenait un diamant. Les bruyères revivifiées par la chaleur se remplissaient de mille bourdonnements d'insectes joyeux; il y avait partout des chansons d'oiseaux. La nature entière attifait sa fraîche toilette de printemps et chantait avec ses mille voix les harmonieuses matinales du mois de mai.

Le cavalier ne tarda pas à distinguer la voiture dont il n'avait d'abord qu'entendu le bruit; dès lors, il retint son cheval; et conservant toujours la distance qu'il voulait s'imposer, il continua sa course au petit trot.

Aucune figure suspecte ne se montrait d'ailleurs aux environs. Dans la forêt tout aussi bien que dans le vieux burg, les Compagnons de Minuit paraissaient ne plus exister qu'en souvenir. Hélène et Bertha n'avaient rien à craindre.

Conrad escorta néanmoins la calèche jusqu'à la lisière du bois, jusqu'à ce qu'il pût apercevoir à l'horizon les tourelles élancées du château de la comtesse.

Avec un violent effort sur lui-même, il s'arrêta; mais ses yeux, mais son cœur suivaient encore la voiture.

Elle se perdit dans le lointain.

Un soupir désespéré, un sanglot déchirant souleva la poitrine du pâle jeune homme, qui, retournant avec une soudaine violence la tête de son cheval, le lança ventre à terre à travers la forêt.

Cette folle course se prolongea durant deux heures environ. Conrad avait besoin de cet exercice désordonné, de cet air vif qui lui fouettait le visage, mais sans rafraîchir, hélas! son front brûlant. Peu lui importait du reste l'espace franchi; il précipitait sa monture il ne la dirigeait pas.

Le cheval revint donc de lui-même à l'endroit d'où il était parti, aux roches noires du vieux Rosenthal; et là, brisé de fatigue, ruisselant d'écume, il fit entendre un long gémissement qui, dans son langage, sans aucun doute, signifiait :

— Il est temps de se reposer, ce me semble; maître, arrêtons-nous ici.

Conrad, du moins, l'interpréta ainsi. Il est de ces instants de grande douleur où le cheval comprend le cavalier, où le cavalier comprend le cheval.

Il sauta donc à terre et promena tout alentour un regard étonné : il était à cent lieues de se croire revenu au vieux burg de Rosenthal.

— Ah! oui, je conçois, murmura-t-il amèrement, c'est là le point de départ fatal où me ramène forcément ma destinée, où se trouve enchaînée ma vie, il me faut toujours y revenir... toujours! oh non! je saurai reconquérir ma liberté,

fallut-il anéantir pour cela les misérables à qui j'ai vendu mon âme !

— Pardon ! dit tout à coup une voix derrière la roche voisine, pardon, capitaine ! Nous tenons beaucoup trop à notre chef pour lui permettre de rompre jamais le pacte qui l'enchaîne aux Compagnons de minuit !

Et Schwartz apparut devant Conrad.

Le féroce bandit s'appuyait péniblement sur sa carabine ; son front était entouré d'un bandeau que teignaient quelques taches de sang.

— Petit bonhomme vit encore ! ricana-t-il, profitant du silence de Conrad, qui tout d'abord était resté interdit. Le coup a été rude, cependant ; mais j'ai la tête solide et ne meurs pas pour si peu. C'eût été dommage, du reste, pour la bande, car, si je n'étais plus là, tonnerre du diable ! vous ne vous gêneriez nullement, monsieur le baron, pour trahir les amis.

— Misérable ! s'écria enfin Conrad, en faisant un pas vers le bandit.

— Pas de gros mots ! reprit Schwartz avec encore plus d'ironie ; surtout plus de caresses à main armée ! Je vous le dis dans votre propre intérêt, capitaine... Laissez-moi donc m'expliquer ! S'il tombe un seul cheveu de ma tête ; si, dans une heure, je ne suis pas en certain endroit de la forêt connu de moi seul, où deux femmes viennent d'être conduites par mon ordre... ce sont deux femmes mortes !

— Malheureux ! que dis-tu là ? fit le jeune homme qui reculait en frémissant devant le féroce regard du bandit.

— Vous ne comprenez pas encore ?... poursuivit Schwartz ; faut-il donc vous mettre les points sur les i ? soit ! Je m'étais trainé derrière l'un des rideaux de la salle des Chevaliers ; j'ai tout entendu. Avant vous j'étais ressorti... Devinez-vous pourquoi ?... Non !... Eh bien ! les domestiques de la comtesse Hélène sont enterrés à cette heure dans la forêt ; leurs remplaçants étaient des hommes à moi, tout à moi, et ce n'est pas à son château qu'ils l'ont ramenée, je vous prie de le croire... Il fallait y regarder de plus près, monsieur le baron ! Non-seulement je me suis vengé, mais encore j'ai pris des otages contre votre trahison. Vous resterez notre chef à tous, je le veux ! et désormais tout ce que je veux, vous le ferez... ou sinon, gare aux deux femmes qui sont à ma merci ! Frappez-moi donc, maintenant, monsieur le baron, si vous l'osez !... vous êtes averti... Voilà tout ce que j'avais à vous dire !

XVI

Cours de morale.

Trois jours après les péripéties relatées dans le chapitre précédent et sur lesquelles nous ne manquerons pas de revenir en temps et lieu, la partie de la Forêt-Noire qui remonte d'Heidelberg vers le comté d'Erbach présentait, au lever du soleil, un original et pittoresque spectacle.

Les étudiants avaient campé là.

Les uns sous des tentes diversement bariolées, les autres sur des hamacs suspendus entre les arbres, ceux-ci tout simplement couchés sur le gazon, ceux-là perchés parmi les branches, chacun suivant sa fantaisie ; ils venaient de passer à la belle étoile une des plus belles nuits du mois de mai ; ils s'éveillaient non moins joyeusement, non moins bruyamment que les oiseaux avec lesquels ils faisaient assaut de *folâtreries*, de chansons et de babil.

Le seul Hermann Kirschberg ronflait encore, la tête négligemment appuyée sur son ami Karolus dont il s'était fait un oreiller et qui, bien que ne dormant plus depuis longtemps, déjà, poussait le dévouement jusqu'à ne pas plus bouger que s'il eût effectivement été de plume.

Quelque sublime que fût cette complaisance, elle finit

néanmoins par révolter et assiéger les étudiants alignés non loin de là, le long des méandres d'une source qui servait de lavabo fraternel à leur toilette matinale.

Ils vinrent se ranger en cercle autour de l'obstiné ronfleur, et, disposant leurs lèvres contre leurs lèvres en guise de trompes, ils entonnèrent tous à la fois une fanfare, un réveil-matin, capable de jeter la panique parmi tous les hôtes ordinaires de la Forêt-Noire.

Hermann aussitôt fut debout et, secouant son épaisse crinière :

— Ouf ! dit-il, j'ai soif.

— Bravo ! cria l'assistance ; hurra pour Kirschberg !

— Quel réveil ! fit Karolus avec une béate admiration.

Un renard d'or s'avança, qui répondit plus directement :

— Il y a du vin, beaucoup de vin dans les caves de ce prétendu bûcheron, qui s'est enfui hier soir à notre approche. Qui nous empêche, puisque te voilà en soif ce matin, de remettre sur le tapis la question toujours pendante du *bier-candal* ?

— Adopté ! fit Hermann, si toutefois mon noble *senior* y consent ? Où est-il ?

— Sous sa tente ; il va interroger une fois encore les deux prisonniers.

— Attendons, en ce cas ; mais, en attendant, déjeunons !

Cette ouverture fut accueillie par une approbation unanime.

Restait à préparer le déjeuner.

Depuis le commencement de la campagne, Hermann Kirschberg était le cuisinier en chef des volontaires, et Karolus Bald tout naturellement son premier marmiteux.

Ils endossèrent avec solennité la tourte et la veste blanche, traditionnels insignes de ces hautes fonctions.

Les subalternes qui tour à tour servaient sous leurs ordres, revêtirent également l'uniforme de rigueur et vinrent se ranger respectueusement derrière eux.

On s'avança processionnellement vers le caisson aux vivres.

Hélas ! trois fois hélas ! il ne contenait plus que quelques légumes glanés durant la marche de la journée précédente sur la lisière du bois.

— Bah ! fit allègrement Karolus, ceux d'entre nous qui sont catholiques vont avoir une fameuse note aujourd'hui pour leur salut ; nous sommes précisément un vendredi...

— Triple ventre ! jura Kirschberg, mais je ne suis pas catholique, moi... je proteste !

— Nous sommes tous protestants ! répétèrent en chœur cinquante voix.

La consternation commençait à se répandre sur tous les visages, et plusieurs étudiants déjà serraient significativement leurs ceintures, lorsque deux nouvelles escouades débouchèrent tout à coup dans la clairière qui servait de campement.

L'une d'elles se composait de chasseurs émérites de l'Université ; ils s'étaient mis en course avant l'aurore et revenaient chargés d'un riche butin. C'était d'abord une couple de chevreuils portés sur les épaules de quatre fiers Nemrods de vingt ans. Venaient ensuite des trophées de levrauts et de lapins, des guirlandes de bécassines et de perdrix, le tout triomphalement porté ni plus ni moins qu'au retour d'une chasse impériale.

En même temps, de l'autre côté s'avancait la bande joyeuse des pêcheurs qui, partis de même avant l'aube, revenaient de lever leurs filets et leurs lignes sagement jetés la veille au soir dans tous les ruisseaux d'alentour. Anguilles, carpes, brochets, truites, écrevisses, c'était une pêche vraiment miraculeuse. Il y avait là de quoi fricasser une matelote digne de rassasier ce Gargantua à mille têtes, qui s'appelait l'Université d'Heidelberg.

Je laisse à penser les acclamations reconnaissantes par lesquelles furent tour à tour accueillis les nouveaux arrivants.

Dix minutes après, de grands feux étaient allumés ; d'immenses chaudrons pendaient au-dessus ; en face tournaient de gigantesques broches. Le pauvre, d'autre part, se met-

ait sous les grands arbres; on se serait cru véritablement aux noces de Gamache.

Mais laissons le tableau mouvementé de tous ces apprêts, superbement présidés d'ailleurs par Hermann Kirschberg et par Karolus Bald, et passons, s'il vous plaît, sous la tente que surmonte le drapeau universitaire : c'est celle du général en chef, bien entendu; c'est celle de Wilhem Arnold.

Le fiancé de Bertha est seul en ce moment; il se promène à grands pas; il repasse dans sa mémoire tous les événements des jours précédents, et je crois que nous ne ferons pas mal de suivre tout d'abord sa pensée afin de nous remettre au courant de ce côté-là.

Dans le principe, tout avait réussi à Wilhem Arnold. Il avait reconquis son influence sur les écoles; avec les écoles, il s'était fait une armée; il avait embarqué cette armée sur le Rhin. On était rapidement arrivé à la Favorite, et dans de merveilleuses circonstances toujours, toujours avec un éclatant succès. Jusque-là, tout avait marché à souhait.

Mais depuis lors, à la bonne fée protectrice de Wilhem Arnold semblait avoir succédé subitement un malicieux démon. On s'était engagé dans la Forêt-Noire et, depuis deux jours, on y marchait à l'aventure, sans aucun accident, il est vrai, mais aussi sans avoir pu signaler la trace d'un seul Compagnon de Minuit. Ces brigands si nombreux et qui, la veille encore, se révélaient de tous les côtés à la fois par d'audacieuses attaques, semblaient avoir disparu complètement ou plutôt ne jamais avoir existé.

Vainement on avait provoqué par tous les moyens imaginables une rencontre avec eux; vainement on avait exploré les ruines et les cavernes indiquées par les villageois des alentours comme leur servant de refuge ordinaire; vainement on avait mis sens dessus dessous les huttes de bûcherons et les auberges isolées, qui passaient pour avoir des accointances secrètes avec les bandits; vainement on avait remonté la Forêt-Noire dans toute sa longueur; vainement on l'avait battue dans tous les sens : pas un indice, pas une alerte, rien, qui pût faire soupçonner la présence d'un Compagnon de Minuit, absolument rien.

Aussi, Wilhem enrageait. Cette entreprise, qui devait le conduire au but de tous ses desirs, cette fameuse expédition si pompeusement inaugurée, tournait à la promenade militaire, à la simple escapade, à la partie de plaisir, et c'était tout. On chevauchait sous les grands arbres, on chassait, on pêchait, on se livrait à de fantasques festins, on chantait, on jouait, parfois même on valsait avec quelques beautés forestières, puis on s'endormait à la belle étoile, et c'était à recommencer le lendemain. Les *studentes* trouvaient cela charmant, mais non point Wilhem Arnold qui, de plus en plus triste, ressemblait à un chevalier errant sans aventures, à une sorte de don Quichotte allemand traînant à sa suite un millier de Sanchos-Panças.

Comme on le voit, les pensées de notre héros n'étaient pas, ce matin-là, couleur de rose. L'image enchantée de Bertha, qui jusqu'alors avait paru le guider en souriant, s'effaçait peu à peu de l'horizon de ses rêves, ainsi qu'une de ces visions de la nuit que dissipent rapidement les premiers rayons du soleil. Au lieu d'une prompte et brillante victoire qui lui eût assuré son titre de gentilhomme, n'allait-il donc aboutir qu'à une burlesque échauffourée d'étudiants, qu'à une ridicule école buissonnière? Oh! non, cent fois non, la guerre aux brigands, le scandale contre les *latrones*, ne pouvait pas se terminer ainsi!

La tristesse de Wilhem Arnold, qui d'abord était descendue jusqu'au découragement, redevint tout à coup de la colère, et de cette colère jaillit une inspiration soudaine.

Il sortit vivement de sa tente et se dirigea à grands pas vers une cabane en ruines autour de laquelle deux vigilantes sentinelles montaient une garde assidue.

Effectivement, c'était la prison dans laquelle on avait renfermé les deux brigands capturés à la Favorite.

Les factionnaires firent à Wilhem le salut militaire.

Il ouvrit la porte dont lui seul avait la clef, et il la referma derrière lui.

Reynold et Bouton-d'Or avaient conservé le travestisse-

ment sous lequel ils avaient été faits prisonniers. Côté à côté sur une couche de fougères, ils dormaient encore du sommeil de gens insoucieux du lendemain.

Le bruit de la porte les réveilla. Ils se redressèrent vivement, et, après avoir salué Wilhem par un geste des plus courtois, ils restèrent immobiles et silencieux devant lui.

Il y eut un temps, durant lequel on s'entre-regarda.

— Ainsi, débuta spontanément Arnold, c'est bien convenu, vous ne voulez pas parler?

— Bien au contraire! répartit gaiement Bouton-d'Or, je suis très-bavard de ma nature, et je ne demande pas mieux que de causer tant qu'il vous plaira. C'est un honneur pour moi, ce me sera même un plaisir. Mais quant à dénoncer nos compagnons, n'y comptez pas plus aujourd'hui qu'hier! Nous sommes d'affreux sacripants, c'est incontestable; mais, à notre façon, nous sommes des hommes d'honneur.

Wilhem laissa échapper un geste d'impatience et se retourna vers Reynold qui venait d'approuver du geste la réponse de son camarade, mais qui visiblement était affligé de refuser quelque chose à Wilhem Arnold.

— Voyons! s'écria celui-ci, voyons, Reynold, tu ne peux pas t'endurcir à me désespérer ainsi; et, je ne te l'ai pas caché, tu me brises le cœur par ton silence. Que diable, Reynold, nous avons été condisciples dans des temps plus heureux nous nous sommes obligés mutuellement jadis; je dirai même plus, nous nous sommes aimés! Tu ne peux pas être devenu un homme immuablement voué au mal : hier, tu m'as avoué que tu te repentais, et en me l'avouant, tu as pleuré. Voyons Reynold, je t'en adjure au nom de ces bonnes larmes qui rachètent bien des choses à mes yeux! Que ton remords ne soit pas stérile; voyons, Reynold, voyons, ne cache plus rien à ton ancien ami!

Wilhem, en même temps, avait des larmes dans la voix et tendait la main à l'ex-étudiant.

Celui-ci paraissait en proie à un douloureux combat intérieur : évidemment, il hésitait.

Bouton-d'Or avait fait un pas en avant et regardait Reynold au visage.

Reynold prit enfin la main de Wilhem, la serra fièvreusement dans les siennes, et répondit :

— Dieu m'est témoin, Wilhem, que pour te satisfaire je donnerais de grand cœur ma vie; mais celle de mes compagnons, je n'en ai pas le droit. Ce sont d'exécrables bandits, d'accord; ils sont le fléau de mon pays, tu me l'as fait comprendre. Mais je me suis enrôlé dans leurs rangs; bien plus, j'ai été un de leurs chefs; quels qu'ils soient, je serais un infâme de les trahir. N'insiste donc pas davantage, Wilhem; je ne puis te répondre autrement que Bouton-d'Or, et, comme nous sommes tous les deux dégoûtés du métier de brigands, comme notre passé ne nous permet plus un autre avenir, cesse d'être aussi bon pour les deux prisonniers : fais-les pendre tous les deux à la plus haute branche de la forêt. Pour toi comme pour nous, c'est là le meilleur.

A cette conclusion tragique, Wilhem Arnold eut un geste de dépit; puis, s'asseyant sur le seul tabouret qui se trouvait dans la cabane, et faisant signe aux deux captifs de s'asseoir en face de lui sur la couche de fougère, il reprit avec le ton d'un homme qui aborde soudainement un nouveau projet.

— Reynold et vous, monsieur Bouton-d'Or... ainsi donc, si par hasard vous redeveniez libres, vous ne retourneriez plus avec les Compagnons de Minuit, vous ne seriez plus brigands?

— Par notre ancienne amitié, Wilhem, je te le jure! dit Reynold.

— Je vous le jure également, foi de soldat! ajouta Bouton-d'Or.

Tour à tour Wilhem les regarda longuement tous les deux.

C'étaient deux franches natures, un moment détournées de la bonne voie et qui ne demandaient pas mieux que d'y rentrer, sitôt qu'une occasion leur permettrait de le faire sans trahison et sans bassesse. Depuis deux jours, Wilhem était venu souvent causer avec eux. Il leur avait fait voir sous un tout autre jour les fausses lueurs par lesquelles ils étaient

éclairés depuis longtemps; il leur avait rappelé tous les excès, toutes les horreurs, tous les ravages commis par les hommes envers lesquels ils persistaient à garder leur serment. Ils avaient avoué comme lui que faire disparaître de tels démons, n'importe par quels moyens, c'était bien mériter de la patrie et du ciel. Il les avait amenés à redevenir honnêtes gens, trop honnêtes gens même à son gré, dans ce moment, puisque non-seulement ils ne voulaient plus être bandits, mais qu'en outre ils se n'avaient à devenir dénonciateurs.

Pour tirer parti de la conversion des deux prisonniers, il ne fallait donc avoir recours qu'à des moyens parfaitement droits, parfaitement loyaux. Wilhem espérait avoir trouvé un expédient de cette sorte; dressant ses batteries sur un tout autre plan, il reprit :

— Si je pouvais parler à tous les Compagnons de Minuit, comme j'ai pu vous parler à vous, pensez-vous que, vis-à-vis d'eux tous, ou du moins que vis-à-vis la majorité d'entre eux, j'obtiendrais un aussi satisfaisant résultat?

— Euh! euh! fit Bouton-d'Or avec une grimace quelque peu incrédule.

Mais Reynold parut avoir meilleure opinion de ses ex-soldats, car il répondit :

La plupart des Compagnons sont fatigués des aventures; dans le métier de brigand tout n'est pas rose, et l'expédition que tu diriges aujourd'hui, Wilhem, doit faire désirer à beaucoup de ceux-là l'occasion de pouvoir retirer leur épingle du jeu. Seulement il faudrait leur garantir, ainsi que tu voulais bien nous l'assurer à nous-mêmes, une autre existence appropriée à leurs goûts, exempte d'inquiétudes subséquentes, dorée même au besoin de quelques espérances : c'était faisable pour nous deux, ce serait impossible pour toute la bande.

— Et si je lui offrais une émigration en masse!... s'écria Wilhem, une dernière expédition... lointaine, il est vrai, mais collective, honorable, glorieuse même, et qui de chaque bandit ferait un soldat?

— Un soldat!... répéta joyeusement Bouton-d'Or, qui déjà venait de redresser la tête, ainsi qu'un cheval de bataille au premier appel de la trompette.

— Explique-toi! demanda plus froidement Reynold, mais cependant avec un éclair aussi dans le regard.

Après les avoir observés tous les deux avec une visible satisfaction, Wilhem Arnold reprit :

— Une grande révolution s'accomplit en ce moment dans le Nouveau-Monde. L'Amérique arbore le drapeau de l'indépendance. Tout ce qu'il y a de généreux et de vaillant en France s'apprête à répondre fraternellement à ce grand cri de liberté. Lors de mon passage à Paris j'ai assisté à ce sublime élan; j'ai été assez heureux pour m'entretenir pendant une heure avec le jeune héros qui doit le diriger. Il cherche, il demande partout des soldats; peu lui importerait leur passé. Une fois de l'autre côté de l'Océan, c'est une vie nouvelle qui commencera pour eux, pourvu qu'ils se soumettent à la discipline et qu'ils marchent bravement à l'ennemi...

Bouton-d'Or, à ce mot, interrompit Arnold.

— Quel est cet ennemi? lui demanda-t-il.

— Les Anglais.

— Par la sambleu, ça m'irait joliment! s'écria l'ex-garde française; vive la France!

Reynold eut un sourire, Wilhem de même.

Puis il continua :

— Après la victoire... et cette victoire est certaine... Tous ceux qui y auront contribué deviendront les citoyens d'une nouvelle nation, d'une nation libre. Sur ce sol vierge encore, qui ne relève que de Dieu, on pourra leur tailler, à chacun, une part égale au patrimoine des plus riches propriétaires de l'ancien continent. Ce sera vivre encore dans les grands bois, défricher les terres, percer des chemins, lutter contre la nature, contre des tribus sauvages; ce sera la guerre encore, toujours la guerre, mais la guerre du travail et de la civilisation. Dans cinquante ans, enfin, les hommes qui sont aujourd'hui des brigands, légueront à l'histoire un souvenir béni, une tradition glorieuse, et leur descendance pourra dire

avec orgueil : Nous sommes les princes de l'Amérique; car, après Dieu, c'est nous qui l'avons créée! Reynold, Bouton-d'Or, voici ce qu'on pourrait offrir aux Compagnons de Minuit! Pensez-vous qu'ils acceptent?

Avant de répondre, les deux prisonniers s'avancèrent par un tacite accord vers leur magnanime vainqueur, et, la poitrine frémissante, des larmes plein les yeux, ils lui serrèrent énergiquement la main. Reynold, le premier, parvint à traduire sa reconnaissance avec des mots.

— Wilhem! s'écria-t-il, ami, frère, je n'ai pas besoin de te dire que j'accepte, que nous acceptons tous les deux. C'est tout simple, nous l'avons entendu, nous le connaissons, nous croyons en toi. Mais les autres...

— N'est-tu pas leur lieutenant? interrompit Wilhem, ne pourrais-tu donc pas les convaincre à leur tour et les faire consentir à ce traité de paix?

— Oui, répondit Reynold après un instant de réflexion, il me faudrait pour cela quelque preuve matérielle, irréfutable, triomphante.

— J'ai pensé à cela, fit Wilhem, et je crois avoir trouvé ce que tu demandes. Reynold, veux-tu partir à l'instant pour la France, pour Paris? Reynold, veux-tu me donner la parole d'être de retour ici dans huit jours?

— Moi! balbutia le bandit étourdi.

— Tu partiras avec une lettre de moi; tu jugeras par toi-même. Puis, au jour convenu, à l'endroit dont nous allons convenir, tu viendras devant moi dire à les compagnons assemblés : vous pouvez avoir toute confiance dans ce que vous propose Wilhem Arnold : j'arrive de Paris, j'ai touché du doigt tout ce qu'il vous annonce de loin, et c'est la vérité!

— Sur mon honneur, répondit solennellement Reynold, sur mon honneur que j'avais perdu et que tu vas me rendre, Wilhem, je jure d'accomplir religieusement les moindres volontés. Mais, un mot d'observation, s'il te plaît! Tu as parlé de mes compagnons assemblés... devant toi... Comptes-tu donc les affronter, alors qu'ils sont en armes encore, et que tu es en guerre ouverte avec eux?

— Oui, dit en souriant Wilhem, mais ceci n'est plus ton affaire.

Et se retournant vers le second prisonnier :

— Monsieur Bouton-d'Or, ajouta-t-il, vous aussi vous êtes libre.

— Et je vais à Paris avec le lieutenant? demanda l'ex-garde française en bondissant de joie.

— Non, fit Arnold; vous retournez parmi les Compagnons de Minuit, et, dans une semaine, le jour précisément du retour de Reynold, vous m'obtenez un rendez-vous avec l'association tout entière. Croyez-vous le pouvoir? J'irai seul.

— Peut-être, mais en quel endroit?

— Les Compagnons le fixeront eux-mêmes et me le feront savoir au dernier moment : cela leur suffira-t-il?

— Oui, je l'espère, et cependant...

— Cependant?

— Les bandits sont défiant, que voulez-vous? Je ne réponds de rien, si vous ne me permettez pas d'emmener avec moi des otages qui répondront par avance de la sincérité de l'entrevue.

— Quels otages?

— Deux de vos étudiants.

— Soit! dit Wilhem, j'y consens; préparez-vous tous deux au départ! Je vais vous envoyer des habits plus convenables que ceux-ci, toi, Reynold, pour courir la poste à franc étrier, vous, Bouton-d'Or, pour rejoindre vos compagnons dans leurs introuvables retraites. Dans quelques instants, je suis de retour ici : soyez prêts!

Et Wilhem Arnold sortit de la cabane.

Le spectacle que présentait la clairière était plus animé plus joyeux, plus chatoyant encore qu'au lever du soleil. Sa compter les rayons ruisselants qui luttaient à cette heure avec les dernières ombres projetées sur le gazon par les grands arbres, tout concourait à redoubler encore le bruit, l'éclat, la gaieté du campement universitaire. Le déjeuner, qui venait de se terminer, égayait singulièrement tous ces jeunes ce

venez. On fumait, on causait bruyamment; on chantait et l'on riait de tous les côtés à la fois. Il y avait là des groupes, des attitudes et des physionomies qu'aurait pu reproduire le pinceau d'un autre Salvator Rosa. Mais l'événement qui dominait toutes les conversations, qui provoquait d'avance les plus relents éclats de rire, c'était incontestablement le *beer-scandal* qui semblait devoir réjouir enfin cette mémorable journée.

A peine Wilhem Arnold eut-il fait quelques pas hors de la cabane, qu'Hermann Kirschberg aborda solennellement son senior.

Derrière le gigantesque Hermann, marchait, comme d'habitude, Karolus, son fidèle serviteur.

Kirschberg était l'éloquence même, on a dû s'en apercevoir déjà. A propos du *beer-scandal* dont il venait solliciter la licence, il voulut entamer un long et pompeux discours.

Malheureusement, dès les premiers mots, le roi des étudiants l'interrompit, et, l'attirant quelque peu à l'écart :

— Hermann, lui dit-il, combien y a-t-il de temps que tu étudies à Heidelberg ?

— Quatorze ans et huit mois, répartit avec fierté Kirschberg; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit présentement, mon noble senior... Le *beer-scandal*...

— Je sais, interrompit une seconde fois Wilhem; j'ai parfaitement compris. Mais, dites-moi, mon cher Hermann, durant ces quatorze années, et je ne sais plus combien de mois, qui est-ce qui a payé votre pension et ses innombrables suppléments ?

— C'est ma mère, mon noble senior, elle est fort riche.

— Elle a dû l'être, en effet.

— Elle l'est encore... J'aime à le croire.

— Et si l'on vous prouvait le contraire, Hermann, que diriez-vous ?

— Le contraire !

— Si l'on vous disait, par exemple, que votre mère était restée veuve avec des ressources très-bornées; que votre éducation première y avait déjà fait une sensible brèche; que, pour vous envoyer à l'Université d'Heidelberg, la pauvre femme s'était saignée littéralement aux quatre veines... C'était pour son fils... Elle voulait à tout prix en faire un savant, un avocat comme son père... il fallait, en bonne conscience, trois ou quatre années pour cela ! Il y en a quatorze d'écoulées aujourd'hui... Quatorze et... quelques mois... n'est-ce pas là le chiffre que vous venez de me dire vous-même, Hermann ?

— Senior... balbutia le colosse avec un croissant embarras.

Wilhem ne parut pas s'en apercevoir et continua :

— A l'expiration du délai présumable, il ne restait plus rien à madame Kirschberg; mais son fils allait revenir docteur... elle lui dirait tout alors... et sa vieillesse serait heureuse, car Hermann était un bon fils. Il revint, en effet, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche, et le visage outrageusement enluminé par la débauche.

— Wilhem !

— La seule chose qui eût progressé en lui, c'était sa barbe ! Durant tout le mois des vacances, il mit sans dessus dessous la maison paternelle et la ville natale, sa mère était faible, malheureusement : elle idolâtrait son fils. Il fallut un scandale sérieux pour que le voile tombât de ses yeux aveuglés. Elle voulut gronder; l'enfant prodigue fit de belles promesses et repartit en jurant de revenir docteur aux vacances prochaines. Une nouvelle année s'écoula, durant laquelle la mère mangea du pain sec et but de l'eau claire, durant laquelle le fils s'enivra régulièrement tous les jours. N'était-ce pas là le premier-éponge de l'Université d'Heidelberg ?

— Wilhem Arnold !

— Septembre revint, mais Hermann ne reparut pas chez sa mère. Il jugea plus convenable d'envoyer à sa place la liste de ses dettes. Le chiffre était effrayant. Madame Kirschberg poussait jusqu'au fanatisme la vieille probité allemande :

elle payait; mais, pour payer, elle avait vendu les quelques pièces de terre qui lui restaient : en signant l'acte de vente, elle pleura. Mais qu'importait à Hermann Kirschberg ? Il

avait de nouveau crédit, il but encore... il but les larmes de sa mère !

— Wilh...

Cette dernière exclamation s'arrêta dans la gorge de l'ex-premier-éponge. En arrivant au paroxysme, sa colère venait de se briser tout à coup. De pourpre qu'il était, il devint pâle. Ses yeux commencèrent à s'humecter légèrement, et ce fut d'une voix pleine de trouble et d'angoisses qu'il s'écria :

— Ventre du diable ! si tout cela c'était vrai ?...

— Il y a huit jours, reprit Wilhem, en revenant de France, je passai par la ville où nous avons été élevés, Hermann et moi. Je connaissais sa mère, je l'estimais, je l'aimais. L'idée me vint donc de m'arrêter quelques instants et d'aller embrasser la digne femme. Je retrouvai sans peine l'élégante maisonnette qu'elle habitait jadis, et j'agitai le cordon de la sonnette que je ne pouvais atteindre autrefois qu'en grimpant sur la borne voisine. Ce fut une figure étrangère qui vint m'ouvrir. Dououreusement surpris, je m'informai... Madame Kirschberg avait vendu sa maison.

— Vendue... la maison ?... souffla Kirschberg d'une voix oppressée.

En même temps, une première larme tomba sur ses joues, et, pour la première fois peut-être, sa grande pipe qu'il oubliait s'éteignit à sa main.

D'un accent plus incisif encore et plus attristé, Wilhem Arnold de nouveau parlait.

— La maison où elle était née, où elle avait fermé les yeux de son mari, où elle espérait la douce consolation de rendre l'âme à son tour... pauvre madame Kirschberg, elle l'avait vendue ! je m'imaginai du moins, tout d'abord, qu'elle habitait une autre demeure plus modeste, à la vérité, mais cependant encore digne d'elle. Mon erreur ne tarda pas à m'être cruellement démontrée. Ce fut dans une mansarde, dans un grenier, que je parvins à retrouver enfin la mère d'Hermann. Pauvre mère, elle rougit à ma vue... elle avait honte de sa misère ! Mais je m'agenouillai pieusement devant cette sainte martyre, et elle vint tomber en sanglotant dans mes bras. Elle m'avoua tout... elle n'avait pas osé l'avouer à son fils ! Elle lui avait écrit à plusieurs reprises seulement qu'elle était ruinée, qu'elle était à bout de ressources, et qu'il était temps de devenir un peu plus sage... Hermann ne l'avait pas cru, ou du moins n'avait pas voulu le croire. Il y avait cinq ans qu'il n'était venu voir sa mère, dans le pressentiment peut-être de la misère où il la reverrait...

— Oh ! non, non, ce n'est pas cela, Wilhem, je le te jure !

Mais Wilhem ne tint aucun compte de cette interruption : toute vibrante de douleur et de remords.

— En revanche, reprit-il, il daignait écrire parfois, mais toujours pour demander de l'argent, de l'argent toujours. Et, chose affreuse à penser, la pauvre mère qui souvent manquait de pain... qui, l'hiver, grelottait devant un âtre sans feu... la sublime mère trouvait encore de l'argent pour envoyer à son fils ! Il reviendra l'année prochaine... il sera docteur enfin... l'avenir nous indemniser du passé ! Madame Kirschberg disait nous, parce qu'elle avait une autre enfant, une fille, ou plutôt un ange de dix-sept ans à peine, pour qui la jeunesse s'écoulait sans plaisir comme sans soleil, et qui ne songeait même pas à murmurer en partageant l'héroïque abnégation, la sainte misère de sa mère !

— Oh ! ma sœur, ma pauvre sœur ! s'écria spontanément Hermann.

Et cette fois, cachant sa tête chevelue dans ses frémissantes mains, le colosse éclata en sanglots.

Immobile et béant à quelques pas de là, Karolus sanglotait aussi.

— La sœur d'Hermann survint pendant que j'étais là, dit encore Wilhem, et je la contraignis à son tour à tout m'avouer. Longtemps sa dot, sa pauvre petite dot, était restée intacte; jamais madame Kirschberg n'eût consenti à rien distraire de ce dépôt sacré sans le consentement de sa fille. Mais, lorsque toutes les autres ressources s'étaient évanouies, la sœur elle-même avait supplié qu'on envoyât ce dernier argent à son frère. Peu à peu la somme tout entière y avait passé : cette somme-là, c'était l'avenir, c'était peut-être le

bonheur de la jeune fille ! Elle avait un fiancé dont les parents étaient riches ; plus de dot, plus de mariage ! Elle ne semblait rien regretter cependant ; elle s'était faite ouvrière, elle travaillait encore pour son frère. La mère, de son côté, ne s'était-elle pas mise en servitude ?... Oui, elle faisait des ménages... elle eût demandé l'aumône, s'il eût fallu, pour son fils ! Elle en serait là aujourd'hui... si, par hasard, je n'étais pas venu dans la mansarde, si je n'avais pas partagé tout mon avoir avec elle, mais en lui cachant bien que cet argent venait de moi, mais en lui disant : C'est votre fils qui me l'a remis pour vous ; c'est de la part d'Hermann !

— De ma part ! s'écria Kirschberg avec une indicible émotion ; tu as dit cela, Wilhem... Wilhem, tu as fait cela ?

— Et, toujours en ton nom, j'ai ajouté la promesse que, dans une année tout au plus, tu serais enfin reçu docteur ! Me foras-tu mentir, Hermann... vas-tu continuer encore ton existence d'autrefois ?... veux-tu donner suite encore au *beer-scandal* d'aujourd'hui ? Quant à moi, je t'y autorise !

— Mais moi, je me le défends ! s'écria énergiquement Kirschberg.

Puis, tombant aux genoux de Wilhem Arnold, il lui embrassa follement les mains. Quant à exprimer autrement sa reconnaissance, il ne le pouvait plus. Le repentir, la honte, le désespoir, bouillonnaient confusément dans sa tête et dans sa poitrine ; il était plus ivre de douleur qu'il ne l'avait jamais été autrement ; il pleurait et gesticulait comme un enfant ; il étouffait.

— Wilhem ! put-il crier enfin, je suis à toi, tout à toi : tu es mon sauveur, vois-tu bien... tu es mon Dieu ! Mais donne-moi donc une occasion de te le prouver autrement que par des paroles... une occasion, Wilhem... je t'en supplie, donne-moi une occasion de me faire tuer pour toi ?

— Et ta sœur... et ta mère ?...

— C'est juste ! je ne m'appartiens plus maintenant : tout mon avenir est à elle ! dit Hermann profondément désespéré.

— Allons, calme-toi ! reprit Wilhem. L'occasion que tu demandes s'offre précisément ; tu peux m'être utile.

— Quand cela ?

— À l'instant même.

— Comment ?

— J'ai besoin du dévouement de deux hommes qui soient tout à moi : tu seras l'un.

— Voulez-vous permettre que je sois l'autre ? demanda tout à coup la voix suffoquée de Karolus, dont la tête blonde semblait sortir de la poche d'Hermann Kirschberg.

— Soit ! répondit le roi des étudiants ; attendez là tous les deux : vous allez accompagner quelqu'un qui vous expliquera d'ici la route ce dont il s'agit.

Et il regagna sa tente afin d'écrire la lettre promise à Reynold.

Hermann et Karolus le regardèrent s'éloigner en silence. Puis, celui-ci se retournant vers celui-là :

— Karolus ! s'écria-t-il, sitôt le retour à Heidelberg, nous travaillons jour et nuit !

— Jour et nuit ! répéta lestement Karolus, c'est convenu, ça me va ! je t'imité en tout, tu le sais, c'est ma spécialité, c'est ma vocation !

— Nous ne buvons plus !

— Que de l'eau claire... adopté !

— Nous ne fumons plus !

Hermann, en même temps, cassait sa pipe.

Karolus, cette fois, ne répondit pas ; mais, par un geste identique, il cassa la sienne.

Nous laissons à penser la suite de ces beaux projets. Si M. Bald père eût pu voir en ce moment les deux *studentes* et surtout les entendre, changeant de gamme aussitôt, il n'eût pas manqué de dire à son fils : Imitex Kirschberg, Karolus : je vous l'ordonne !

Une demi-heure plus tard, Wilhem vint les rejoindre avec Bouton-d'Or qui avait dépouillé sa défroque de pastoureau, et qui ne tarda pas à disparaître avec ses deux otages dans l'épaisseur du bois.

En même temps, mais d'un autre côté, Reynold était con-

duit jusqu'à la première maison de poste, d'où bientôt il repartit à fond de train vers la route de France.

Quatre jours après, il arrivait à Paris et se présentait hardiment à l'hôtel du général Lafayette auquel la lettre dont il était porteur était adressée.

Wilhem Arnold avait vu partir avec la plus grande confiance ses deux messagers. Après leur départ, cependant, il resta triste et venaif. Un secret pressentiment de malheur était en lui.

Un bruit de galop s'éleva tout à coup de l'une des allées qui aboutissaient à la clairière.

Wilhem se retourna vivement de ce côté.

Quelque chose venait de l'avertir que la mauvaise nouvelle arrivait par là.

Un cavalier venait à toute bride, et, débouchant bientôt dans la clairière, il ne tarda pas à s'arrêter devant le roi des étudiants.

Wilhem ne le reconnut pas tout d'abord, tant il était défiguré par le désordre d'une course rapide et surtout par l'épaisse couche de poussière dont il semblait pour ainsi dire revêtu.

Mais lorsqu'il eut sauté en bas de son cheval, lorsqu'il se fut avancé de quelques pas, Wilhem enfin jeta un cri

Ce cavalier, c'était le grand-duc Charles-Frédéric.

XVII

Ennemis et ami

Nous avons laissé la comtesse Hélène et sa jeune compagne dans la calèche qui s'éloignait rapidement du vieux burg de Rosenthal.

Durant la première heure de ce triste retour, elles ne firent attention ni l'une ni l'autre au panorama qui se déroulait à travers les deux portières.

Accablées par les événements de la nuit précédente, anéanties, croyant presque rêver, elles restaient immobiles et muettes ; elles n'avaient plus conscience de rien, pas même de la présence l'une de l'autre, pas même du mouvement de la voiture qui les emportait au galop.

Bertha, la première, releva la tête et regarda longuement des deux côtés du chemin ; puis, toute surprise, elle s'écria :

— Mais ce n'est pas la route par laquelle nous sommes venues hier soir !

Au son de cette voix, Hélène fit le mouvement d'une personne qu'on réveille en sursaut ; ses grands yeux noirs se relevèrent sur Bertha. Elle passa la main à plusieurs reprises sur son front pâle : elle parut chercher à se souvenir.

Mais la première chose qui lui revint tout d'abord à la mémoire, ce fut l'ordonnance du docteur Wilhem Arnold. Il faisait grand jour : l'heure était venue pour Bertha de remettre le bandeau noir.

Et, toute autre situation d'esprit, l'impatiente jeune fille n'eût pas manqué de faire quelque peu de résistance ; mais aucune espèce de bonheur ne pouvait plus exister en ce moment pour elle, aucun désir : elle se résigna donc sans murmurer.

Cependant, tandis qu'Hélène nouait derrière sa tête blonde les deux bouts du bandeau, elle répéta :

— Regarde donc le chemin par lequel on nous reconduit, Hélène ! Je n'en suis pas moins pour mon observation : il me semble que ce n'est pas là la route de ton château.

La comtesse n'eut besoin que d'un seul regard pour reconnaître que la jeune fille avait raison. Toute cette partie de la forêt leur était tellement familière à toutes les deux, qu'il était impossible qu'on les y trompât l'une ou l'autre. Non-seulement ce n'était pas là le chemin par lequel elles auraient dû passer, mais encore la voiture suivait une direction diamétralement opposée.



Les deux jeunes femmes frissonnèrent d'épouvante. (Page 59).

Étonnée à son tour, Hélène appela le cocher.

Le cocher ne paraissait pas entendre.

A plusieurs reprises elle frappa contre les glaces du devant de la calèche, les deux domestiques assis sur le siège ne se retournèrent pas davantage.

De plus en plus surprise, la comtesse se pencha en dehors, et d'une voix dans laquelle commençait à se manifester une certaine irritation, elle appela par leur nom les deux autres valets qui suivaient à cheval la voiture.

Ce ne fut qu'après plusieurs sommations, qu'ils daignèrent enfin hâter le pas et venir chacun se placer à l'une des deux portières.

Mais avant que la comtesse eût le temps de les interroger, elle jeta soudain un cri de stupéfaction et d'effroi.

Les figures qui s'offraient à ses regards lui étaient complètement inconnues.

C'était bien sa livrée, cependant ; mais ce n'étaient plus ses domestiques.

— Qu'as-tu donc ? fit Bertha déjà tout inquiète.

— Rien... ce n'est rien !... essaya de balbutier la comtesse,

Mais en même temps, d'une voix impérative, elle ordonnait qu'on l'arrêtât.

La calèche n'en alla que plus vite.

Hélène voulut ouvrir néanmoins la portière et descendre.

Mais les deux cavaliers rejetèrent vivement leurs manteaux en arrière, et, de l'un comme de l'autre côté, dirigèrent à la fois vers leur prétendue maîtresse une paire de pistolets.

Hélène eut un second cri d'indignation et d'épouvante. Une seconde fois, mais avec plus d'inquiétude encore que la première, Bertha demanda ce qui se passait.

Il devenait impossible de lui taire plus longtemps la vérité : déjà sa main remontait vers le bandeau par lequel elle n'était plus que momentanément aveugle.

LES COMPAGNONS DE MINUIT 8.

— Que signifie ce mystère ? dit la jeune fille ; sommes-nous donc menacées d'un nouveau malheur ?

— Un malheur ! répondit amèrement Hélène ; après celui qui nous a frappés cette nuit, que nous reste-t-il à craindre encore ?

— C'est juste ! répondit Bertha avec une plaintive sérénité ; résignons-nous... attendons et prions !

La main dans la main, les deux jeunes femmes s'appuyèrent l'une contre l'autre et redevinrent silencieuses.

La voiture continua d'avancer durant une seconde heure, puis enfin elle s'arrêta dans la clairière rocheuse où, six jours auparavant, avait eu lieu l'escarmouche de Wilhelm et de Franz contre les Compagnons de Minuit.

Les deux cavaliers étaient descendus de cheval, et, réunis maintenant, ils veillaient ensemble à celle des deux portières qui restait fermée.

L'autre venait d'être ouverte par les deux hommes précédemment assis sur le siège, qui s'étaient également empressés de sauter à terre.

— Allons, fit le cocher, qui paraissait commander aux trois autres, venez, mesdames, suivez-nous.

La résistance eût été une folie. Il était impossible de songer à fuir.

Hélène descendit la première, puis aida Bertha à descendre à son tour.

Déjà le cocher marchait en avant.

Hélène, soutenant sa compagne, se mit en marche derrière lui.

Un des ravisseurs se tenait de chaque côté ; la quatrième forma l'arrière-garde. Ils avaient tous la mine sinistre, l'œil en éveil et le pistolet au poing.

Après avoir contourné quelques éminences rocailleuses, on arriva à l'entrée de la grotte qui avait servi de prison au grand-duc Charles-Frédéric.

il y eut une halte durant laquelle le chef alluma une torche.

A la lueur de cette torche, qui faisait resplendir comme autant de girandoles diamantées les stalactites nombreuses de la voûte, on avança de nouveau.

La grotte avait une profondeur qu'on n'eût pas soupçonnée tout d'abord. Durant cinq minutes pour le moins, ce fut un terrain uni, un doux sable que les reflets ardents de la torche eussent pu faire prendre pour de la poudre d'or. Puis, les parois se rapprochèrent sensiblement; la voûte en même temps s'abaissait. Bientôt on fut contraint de courber la tête; la grotte se terminait en souterrains qui paraissaient s'étendre en serpentant jusque dans les entrailles de la terre. Des blocs de granit obstruaient maintenant le chemin; plusieurs fois les deux jeunes femmes se virent contraintes d'accepter la main de leurs mystérieux conducteurs pour franchir ces obstacles sans cesse renaissants. On atteignit enfin l'extrémité d'une sorte d'entonnoir où devait se terminer enfin cette étrange excavation. Effectivement, il semblait impossible d'aller plus loin.

Cependant, après un dernier obstacle franchi, la torche s'abaissa tout à coup vers le sol et montra les premières marches d'un escalier taillé dans le roc avec un art si merveilleux, qu'il eût été impossible de le découvrir avant d'en connaître préalablement l'existence.

Cet escalier tournait plusieurs fois sur lui-même dans l'épaisseur du rocher, montait d'abord, puis redescendait ensuite jusqu'à une porte qui s'ouvrit devant les deux prisonnières et ne tarda pas à se refermer sur elles avec un terrible ferraillement de serrures et de verrous.

— Ne craignez rien ! avait dit le chef des ravisseurs, nous avons ordre de vous traiter avec toute espèce d'égards et, du reste, vous n'êtes ici, mesdames, que jusqu'à ce soir.

Entre les deux captives étroitement serrées l'une contre l'autre, il y eut un silence.

— Où sommes-nous ? put articuler enfin Bertha d'une voix frémissante.

— Tes yeux peuvent te répondre maintenant, fit Hélène; nous sommes presque dans la nuit.

La jeune fille arracha vivement son bandeau; en même temps qu'Hélène, elle regarda.

C'était une seconde grotte infiniment plus étroite que la première, mais d'une élévation pour le moins égale. C'était une sorte de crevasse qui s'en allait se perdre en biseau jusqu'à un point lumineux, dernière échancrure par laquelle on entrevoyait le ciel, à travers un enchevêtrement de broussailles qui devait couronner sans aucun doute la crête même de la montagne. Les voix, qui peut-être auraient pu monter jusque-là, s'y seraient confondues dans le fracas éternel d'un torrent qui se précipitait précisément de cet endroit, et rejetait jusqu'à l'invisible orifice son écume en ce moment transformée par le soleil en un tourbillon d'étincelles.

Bien que ravivé par cette espèce de prisme, le furtif rayon qui descendait de là parvenait à peine à éclairer la place où directement il tombait. Les autres parties de l'anfractuosité restaient plongées dans l'ombre.

Il en est des prisonniers comme des papillons, la lumière les attire. Hélène et Bertha s'avancèrent vivement vers ce tremblotant rayon qui, seul, pouvait leur rappeler qu'il existait encore un soleil.

Là, sur quelques pierres noirâtres, elles s'assirent, ou plutôt elles se laissèrent tomber, et, les mains enlacées, les yeux dans les yeux, ne formant plus pour ainsi dire qu'un seul corps, n'ayant plus qu'une âme, elles se hasardaient par intervalles à regarder en frissonnant autour d'elles. Quelques minutes déjà s'étaient écoulées ainsi, lorsque tout à coup, pour comble d'épouvante, elles aperçurent une forme humaine qui se dégageait vaguement de l'ombre à l'autre extrémité de la grotte.

Palpitantes, éperdues, follement rejetées en arrière, elles s'entremontraient du doigt cette terrifiante apparition qui s'avavançait silencieusement... qui s'avavançait toujours vers elle.

Le fantôme, ce ne pouvait être qu'un fantôme, arriva enfin

dans le cercle lumineux. Il se pencha en avant... Horreur ! il étendit la main comme pour les toucher.

Mais presque aussitôt, se laissant tomber sur les genoux et joignant les mains, il s'écria d'une voix bien connue :

— Madame la comtesse... ma chère et bonne maîtresse !

Les deux jeunes femmes se redressèrent spontanément, avec un cri de joie.

Elles venaient de reconnaître le vieux Frantz.

Frantz... le fidèle Frantz... c'était un reconfortement inespéré qui leur venait du ciel... c'était un ami, c'était un sauveur peut-être !

Mais comment... comment donc se trouvait-il là ?

Assis maintenant entre les deux jeunes femmes qui d'une main s'appuyaient chacune à son épaule, qui de l'autre main serraient sa main, afin de s'assurer qu'elles ne rêvaient pas, Frantz ne tarda pas à donner l'explication de ce miracle.

Après le combat de la nuit de l'orage, après la fuite du grand-duc et de Wilhem Arnold, il avait été retrouvé sur le champ de bataille par l'ami Jack.

L'ami Jack, sans qu'on s'en doutât, connaissait le secret de la seconde grotte et l'endroit où l'on en cachait les clés.

Il y avait transporté Frantz; il y avait pansé sa blessure : elle était maintenant presque guérie.

Au déclin de chaque jour, l'ami Jack apportait les provisions au vieux Frantz; la journée s'avavançait, bientôt il allait venir.

Ce n'était point un étranger tout à fait pour les deux prisonnières; c'était le messager qui leur avait transmis des nouvelles de Frantz; c'était le vieux mendiant du porche de l'église.

— Il a l'air bien bon... hasarda Bertha; il a les clés de cette caverne... Il consentira peut-être à nous délivrer.

— Vous délivrer ! fit le vieux serviteur, c'est bien doux; mais à votre tour, ma bonne maîtresse, permettez-moi de vous le demander... comment donc êtes-vous ici ?

En quelques mots, Hélène raconta l'enlèvement.

Il va sans dire que les événements qui l'avaient précédé furent religieusement passés sous silence. « Nous avions eu l'air d'un pèlerinage nocturne aux ruines du vieux Rosenthal, se contenta-t-elle de dire; on le sut d'avance, un piège nous a sans doute été tendu par les Compagnons de Minuit.

— Oh ! les infâmes !... s'écria Frantz; pauvre maîtresse... pauvre demoiselle Bertha ! Mais ils ne respectent donc rien, ni le rang, ni la beauté, ni la jeunesse ?... Oh ! les infâmes... les infâmes !... Je le disais bien à l'ami Jack, que j'ai presque détaché d'eux depuis mon séjour ici...

— Comment ! se récrièrent à la fois les deux femmes, comment !... l'ami Jack serait...

— Eh ! mon Dieu, oui... un ancien soldat... c'est triste à dire ! mais que voulez-vous ? j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, car si quelque autre Compagnon m'eût trouvé, je n'aurais certainement pas le bonheur de pouvoir vous rassurer aujourd'hui... et, maintenant encore, si j'étais découvert dans cette caverne...

— Eh bien ! Frantz ?...

— Eh bien, mes chères dames, je ne reverrais pas le soleil de demain !

— Il serait possible, mon pauvre Frantz, les hommes qui nous ont emmenées ici ne savaient pas que tu l'y trouvais ?

— S'ils l'avaient su, vous y auriez-ils enfilées avec moi ?... Non, non, les Compagnons de Minuit me croient à cette heure bel et bien enterré dans la clairière, l'ami Jack le leur a dit... l'ami Jack leur a fait voir la terre fraîchement remuée de ma prétendue tombe... et, s'il a eu le dévouement de me cacher ici, c'est que depuis longtemps personne n'était venu dans ce repaire et qu'il le supposait oublié de tous ! Mein Goth, quand il va venir ce soir, et qu'il verra de quoi il retourne, il tremblera diablement dans sa peau... l'ami Jack, car ses damnés camarades d'aujourd'hui ne plaisantent guère... et, s'ils découvrent sa complaisance qu'ils ne manqueront pas de considérer comme un crime de haute trahison... son compte est aussi clair que le mien... Pour tous les

deux, c'est la mort !

— Frantz !

Et les deux pauvres femmes éplorées se jetèrent au cou du vieillard ; il est des situations suprêmes où les distances sociales n'existent plus.

— Sot animal que je suis ! s'écria Frantz, voilà que je vous épouvante maintenant... moi qui devrais tout au contraire... Non, non, le danger n'est pas si terrible !... Ne tremblez donc pas ainsi... voyons, calmez-vous... tout s'arrangera.

A ce dernier mot, le doux visage de Bertha se dirigea vers le haut vers le vieux serviteur, et, avec un regard d'une hypocrisie charmante, elle lui dit :

— Il me semble que ça ne dépend que de l'ami Jack...

— Comment?... fit le vieillard.

— Tu ne comprends pas?... c'est bien simple, pourtant ! Jack viendra tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle... eh bien ?

— Eh bien... il n'a qu'à nous laisser fuir, ce me semble !... Mieux encore... qu'à fuir avec nous... et avec toi, bien entendu !

— Hum... hum... il y a bien des choses à répondre à cela...

— Lesquelles donc ?

— D'abord, quant à moi... mademoiselle oublie que j'ai été blessé, il y a six jours ; elle n'a pas vu que je me traîne avec bien du mal durant quelques pas : la preuve en est que, malgré tout mon désir d'aller reprendre mon service auprès de madame la comtesse, et surtout malgré l'impatience où l'ami Jack est de se débarrasser de moi, je n'ai pas pu déguerpir encore de cette maudite tanière. Mais passons cependant... Ce que je n'ai pas osé pour mon propre salut, je le risquerais de grand cœur pour celui de madame la comtesse et pour le vôtre, mademoiselle de Rosenthal ! Ce n'est donc pas de moi que viendra l'obstacle.

— De qui donc viendrait-il, alors ?

— Eh ! mein Gott, de l'ami Jack !

— Puisque tu l'as converti ?

— Converti... converti... c'est un trop vieux pécheur pour qu'on le retourne en une semaine !... Il ne demanderait pas mieux que de renoncer au brigandage, peut-être... mais trahir les brigands, jamais !

— Il les a bien trahis pour toi...

— Il se le reproche bien assez souvent, mein Gott ! Et d'ailleurs, en admettant qu'il vienne avec nous, il se trouve dans une singulière passe... entre les bandits et le bourreau ! Poignardé sans rémission par ceux-là, par celui-ci pendu sans miséricorde !

— Jusqu'alors la comtesse Hélène était restée silencieuse ; à la dernière hypothèse de Frantz, elle intervint.

— Je réponds de la grâce de Jack, dit-elle.

— Mais le ressentiment des Compagnons de Minuit ?

— Nous saurons trouver à Jack quelque emploi honorable, hors de la portée de leurs poignards.

— Reste encore son enragée morale de la Forêt-Noire ! et sous ce rapport-là, je dois vous en prévenir, il est d'un entêtement...

— Nous le prions tant !... dit Bertha.

— Pourra-t-il douter de notre reconnaissance ? ajouta Hélène.

Le vieux Frantz regarda longuement les deux prisonnières, leur attitude, leur beauté, leur voix tremblante d'effroi, leurs yeux humides encore eussent attendri des tigres.

— On essaiera... dit le dévoué serviteur, et si l'on ne réussit pas, vous aurez au moins à vos côtés le vieux Frantz, qui se fera tuer, s'il le faut, pour vous... c'est toujours ça.

Une seconde fois dans cette grotte perdue au fond des entrailles de la terre, sous ce pauvre rayon de soleil qui ruisselait avec tant de peine au milieu de ces froides ténèbres, il y eut un groupe gracieux et touchant. Entouré d'Hélène et de Bertha, le vieux Frantz semblait un vieillard courageux consolant ses deux filles captives.

La première partie de cette scène avait été tout à l'épouvante, la dernière fut tout à l'espérance.

Quelques heures encore s'écoulèrent, durant lesquelles on

imagina de nouvelles chances, on organisa de nouveaux moyens de salut. Déjà le rayon commençait à se retirer, les deux jeunes filles et le vieillard s'agenouillèrent en le regardant, comme pour lui confier une prière qu'il semblait pouvoir remonter vers le ciel.

Puis, après une récapitulation de tous les arguments à mettre en œuvre, on attendit de pied ferme l'ami Jack.

Un bruit de pas fit retentir enfin le rocher sonore ; une clef grinça dans la serrure rouillée. La porte massive, en tournant sur ses gonds, s'encadra d'une frange lumineuse.

Un bras d'abord parut, qui tenait une torche.

— Ce n'est pas là la lanterne habituelle de l'ami Jack, murmura le vieux Frantz, qui reculait prudemment dans l'ombre.

Ce n'était pas l'ami Jack, en effet : c'était Schwartz !

A l'aspect du sinistre bandit, qu'elles n'entrevoient cependant que de loin, les deux jeunes femmes frissonnèrent d'épouvante et se jetèrent éperdument dans les bras l'une de l'autre, pareilles à deux martyrs antiques qui, sentant venir la mort, veulent du moins mourir ensemble.

— Ne craignez rien, je suis là, murmura le vieux Frantz, qui venait de se tapir à quelques pas derrière elles, dans une sombre crevasse où ne pouvait arriver la lumière.

N'allez pas croire que l'ancien soldat eût peur ; bien loin de là, quelque impuissant encore que le fit sa blessure, il était tout prêt à combattre. Mais, derrière Schwartz, deux autres bandits venaient d'entrer : c'eût été folie que de les attaquer en face : en se cachant, au contraire, pour attendre une occasion favorable, Frantz pouvait servir bien plus efficacement les deux prisonnières. Et d'ailleurs, avant tout, il était bon de connaître au juste les intentions des Compagnons de Minuit. Vingt fois déjà, on se l'était vainement demandé ; Schwartz lui-même allait enfin répondre.

— Je vous effraye... dit-il en s'avancant de quelques pas ; ça ne m'étonne nullement... c'est l'effet ordinaire que je produis sur les dames, et généralement elles ont raison de trembler à mon approche. Mais il n'est pas de même ce soir : vous n'avez rien à craindre de moi, ni de personne de mes compagnons... nous avons intérêt à ne vous faire aucun mal.

Ces dernières paroles venaient de suggérer à la comtesse une inspiration.

— Monsieur, dit-elle, veuillez fixer à l'instant le prix de notre rançon ; je suis prête à vous donner ma signature afin que vous puissiez faire toucher l'argent dès ce soir, afin aussi que, dès ce soir, nous soyons libres.

— En toute autre occasion, ça ne serait pas de refus, répondit Schwartz ; mais ce n'est pas dans un but de spéculation métallique que nous vous avons enlevées, mesdames.

— Dans quel but donc, monsieur ? demandèrent d'une même voix les deux jeunes femmes.

— Vous le saurez quand il en sera temps, répartit Schwartz ; tout ce que je puis vous garantir, c'est que vous serez bien traitées durant toute votre captivité. Comme première preuve, vous allez quitter cette caverne où l'on vous a mises provisoirement, et vous allez être conduites dans une demeure plus convenable. La voiture vous attend, c'est toujours la vôtre. Le voyage doit durer toute la nuit, je vous en prévienne d'avance. Ne nous amusons donc pas à perdre de temps en vaines paroles : suivez-nous !

Les deux prisonnières, néanmoins, voulurent balbutier quelques autres questions : prières, menaces, offres brillantes, rien ne fut entendu.

— Si vous ne venez pas à l'instant de bonne grâce, cria Schwartz, ces messieurs vont être contraints de vous offrir le bras.

Déjà les deux bandits restés auprès de la porte faisaient mine de vouloir exécuter cet ordre.

— Nous voici ! s'empressa de crier Bertha.

Et, prenant le bras d'Hélène, elle l'attirait en avant.

— A la bonne heure, fit Schwartz qui rouvrit aussitôt la porte et se plaça en dehors, éclairant de sa torche l'escalier. Impassibles toujours, les deux bandits se retournèrent pour

suivre leur chef.

Le vieux Frantz fit un mouvement dans l'ombre : il allait se précipiter sur les bandits.

La comtesse se retourna vivement et mit un doigt sur ses lèvres; du geste et du regard elle semblait dire : Tais-toi ! laisse-nous partir, mais suis-nous de loin... c'est le seul moyen de nous sauver peut-être !

Frantz comprit et redevint immobile.

Mais, lorsque les deux prisonnières eurent disparu à la suite des bandits, il s'élança hors de sa cachette et courut à la porte.

La porte était refermée à double tour.

Au risque de se perdre cent fois, il essaya de la briser, de la jeter en dehors.

Tout fut inutile.

Frantz alors se mit à marcher à grands pas dans la caverne, en rugissant ainsi qu'un vieux lion captif dans une cage de fer. Il ne se souvenait plus de sa blessure; il piétinait d'impatience et de rage : il se sentait les forces et l'agilité d'un homme de vingt ans.

Une heure, un siècle se passa ainsi.

Enfin, la porte de nouveau cria, puis de nouveau l'ombre se frangea de lumière.

Cette fois, c'était bien la lanterne de l'ami Jack.

Frantz se précipita à sa rencontre, et, d'une voix éperdue :

— Jack, dit-il, sais-tu ce qui s'est passé ?

— Je sais ce qui se passera, répliqua d'un air étrange le dogmatique vieillard; j'étais caché parmi les roches, j'ai entendu Schwartz donner l'ordre du départ : je crois savoir où l'on conduit en ce moment les deux femmes.

— Tu vas me le dire, Jack ?...

— Non !

— Jack !

— Je ferai mieux... je vais t'y conduire !

— Toi ?

— Elles m'ont fait l'aumône à la porte de l'église... ce sont deux anges... La plus jeune surtout... la blonde !... elle ressemble à cette fille que j'avais et qui est morte à vingt ans... Advienne que pourra !... viens... je ne veux pas qu'on les tue !

XVIII

Une idée de Schwartz.

Depuis quelques jours, la vie de Conrad de Rosenthal n'était plus qu'un enfer. Sans doute, il avait commis de grandes fautes ; mais l'expiation était terrible.

Terrible en cela surtout qu'elle retombait sur Bertha, sur Hélène.

N'était-ce pas assez d'être seul à souffrir ? Fallait-il donc que la femme qu'il aimait en fût également victime ?

Elles étaient toutes les deux entre les mains des Compagnons de Minuit. S'il se refusait à continuer d'être le chef ou plutôt l'esclave de ces hommes sanguinaires, elles périssaient toutes les deux !

Dans le premier moment, Conrad n'avait pas voulu croire à la terrifiante révélation de Schwartz. Il avait couru au château de la comtesse, il y avait vainement attendu jusqu'au soir ; puis il était retourné au nouveau Rosenthal, espérant que peut-être les deux femmes s'y étaient arrêtées en passant... Rien, rien, toujours rien ! La fatale nouvelle commençait du reste à se répandre dans les environs : le doute n'était plus permis.

Schwartz alors avait reparu. Avec les mêmes paroles il avait enchaîné de nouveau la colère de Conrad.

— Si je ne sors pas d'ici sain et sauf, avait-il dit, jamais tu ne reverras ni ta fiancée ni ta sœur !

Conrad alors s'était abaissé jusqu'à la prière,

Schwartz avait été inflexible.

Tout ce qu'avait pu obtenir l'ami désespéré, le frère au supplice, c'était l'assurance cent fois répétée que les deux femmes ne couraient aucun péril ; que, bien que des prisonnières, elles seraient traitées d'une façon digne d'elles, et qu'un jour elles lui seraient rendues, s'il restait rive à son funeste serment, s'il obéissait avant tout à ce qu'allait présentement lui demander Schwartz.

— Parle donc ! s'était enfin écrié le gentilhomme vaincu par le bandit. Parle ! que me veux-tu ?

Schwartz s'était assis à côté de Conrad, et méthodiquement, impassiblement, il lui avait expliqué qu'un suprême effort menaçait les Compagnons de Minuit, qu'une nouvelle croisade s'organisait contre eux, que les étudiants d'Heidelberg venaient d'entrer dans la Forêt-Noire, et qu'il fallait en finir avec eux par une immense hécatombe qui terrifiât à tout jamais ceux qui pourraient avoir l'audace de les imiter, et qui assurât une fois pour toutes la domination des bandits sur les deux rives du Rhin.

Schwartz avait imaginé l'embuscade par laquelle s'accomplirait ce gigantesque massacre ; mais, sans le concours de Conrad, il ne pouvait mettre ses plans à exécution. Tel était le véritable secret de l'enlèvement d'Hélène et de Bertha.

L'infortuné baron de Rosenthal avait été révolté par un tel aveu. Non-seulement on lui demandait de faire périr douze cents jeunes hommes des premières familles de l'Allemagne, mais encore parmi tous ces malheureux, il y aurait Wilhem Arnold, il y aurait le fiancé de sa sœur !

Conrad avait donc refusé hautement.

— Soit ! avait dit Schwartz, sans s'expliquer cette fois davantage, soit ! rien ne nous presse encore... à demain !

Et il avait disparu.

Aussitôt après son départ, Conrad s'était lancé dans la Forêt-Noire ; il se souvenait qu'après tout il était le chef des Compagnons de Minuit. Il venait de le signifier à Schwartz ; mais Schwartz, pour toute réponse, avait souri.

Effectivement, Conrad eut beau visiter tous les repaires à lui connus, faire comparaître devant lui tous les brigands qui se trouvaient dans les alentours, interroger ceux-là, promettre à quiconque le guiderait sa fortune entière, il ne put recueillir aucun indice, aucune trace, aucune lueur d'espérance.

A la même heure qu'à la veille, Schwartz se remontra soudainement à ses yeux.

Abattu, consterné, presque inerte, Conrad resta muet.

Schwartz sembla prendre ce silence pour une interrogation et expliqua enfin son projet.

— J'ai fait transporter cinquante tonneaux de poudre au vieux Rosenthal, dit-il ; on les range à cette heure sous la salle des Chevaliers. Une mèche communiquant à ces tonneaux de poudre aboutira sous un flambeau creusé à cet effet. Que la bougie s'allume, et, dix minutes après, tout saute ! Or, comme vous aurez invité messieurs les étudiants à un banquet nocturne dans votre ancien château, et qu'ils se seront empressés de se rendre à cette invitation toute naturelle, vous allumerez la bougie que je vous aurai fait reconnaître, et puis vous sortirez sous un prétexte quelconque... voilà tout.

— Horreur ! dit Conrad, dans les oreilles duquel sembla retentir l'explosion, tandis que devant ses yeux se déroulait l'épouvantable catastrophe.

— Simple accident ! reprit Schwartz ; excepté vous et moi, personne n'en connaîtra le secret. Les hommes même qui ont apporté les tonneaux s'imaginent qu'ils renferment tout simplement du vin. Réfléchissez, monsieur le baron... c'est le seul moyen de nous sauver tous, et à moins que vous n'en trouviez un meilleur. La nuit porte conseil... Je reviendrai demain causer avec vous.

Nous renonçons à peindre la nuit que passa Conrad.

Deux seules résolutions héroïques traversaient parfois le délire de son désespoir... aller à Wilhem Arnold et lui tout avouer... ou bien se précipiter sur Schwartz aussitôt son retour et l'étendre d'un coup de poignard à ses pieds. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, Hélène et Bertha seraient

mortellement frappées dans quelque retraite inconnue... Schwartz l'avait dit, Schwartz l'avait juré... et Conrad connaissait Schwartz !

Durant toutes ces fièvres, durant toutes ces tortures de damnés, que faisaient les autres personnages de cette histoire.

Reynold galopait sur la route de France, et déjà depuis quelques jours entendait les postillons lui demander en français leurs pourboires.

Bouton-d'Or avait regagné ce monde fantastique où savaient si bien se dérober les Compagnons de Minuit.

Hermann Kirschberg et Karolus Bald y étaient officiellement, sinon officiellement installés.

L'ex-garde-française s'occupait activement à ménager à Wilhem Arnold le rendez-vous promis.

Les deux étudiants, tout aux premières ardeurs du repentir, échangeaient les plus beaux plans de sagesse et de travail. Leur idéal s'était complètement métamorphosé ; ils plaçaient maintenant leur gloire à devenir les deux plus sobres étudiants, les deux plus ascétiques piocheurs de l'Université.

Le vieux Frantz, soutenu par l'ami Jack, avait atteint les bords du Rhin. Un de ces gigantesques trains de bois, une de ces forêts flottantes qui descendent si majestueusement le pittoresque fleuve, passait en ce moment. Ils avaient fait appel aux bateliers ; ils avaient reçu l'hospitalité parmi eux. Mais quel était le but de ce voyage ? Le vieux Frantz l'ignorait encore : c'était toujours le secret de l'ami Jack.

Quant à Wilhem Arnold, il était presque aussi tourmenté maintenant, presque aussi désespéré que Conrad. Il connaissait l'épouvantable vérité.

Nous avons vu le grand-duc arriver auprès de lui. Est-il besoin de dire quelle était la cause qui le précipitait ainsi, quelle était la lettre qu'à la Favorite il avait reçue du messenger revenant du château de la comtesse Hélène ?

Wilhem d'abord s'était refusé à croire à un aussi grand malheur ; mais il avait bien fallu se rendre à l'évidence. L'alarme aussitôt avait été donnée dans le camp ; l'armée étudiante s'était rangée tout entière autour de son jeune chef. Le nouvel attentat des Compagnons de Minuit avait été proclamé hautement : un terrible cri d'indignation et de colère s'en était suivi, un serment unanime de ne prendre ni repos ni trêve avant qu'on eût délivré les deux prisonnières et fait un exemple éclatant de la punition de leurs ravisseurs. Puis on s'était remis en marche ; dans tous les sens on avait battu de nouveau la Forêt-Noire, mais hélas ! sans arriver encore à aucun résultat. Pareils à certains héros des vieilles légendes allemandes, les étudiants paraissaient être le jouet des malins esprits ; les bandits étaient devenus invisibles, insaisissables ; comme aux temps primitifs, la Forêt-Noire semblait une forêt enchantée, et cependant on ne se rebutait pas encore, et cependant on marchait toujours.

Un soir enfin, en rentrant sous sa tente, Wilhem jeta les yeux sur la carte qu'il consultait chaque jour, et, cette fois, il se recula étonné. Sur cette carte, en caractères grossiers, il y avait écrit : Samedi soir... dans les ruines du vieux château de Rosenthal. Puis, un peu plus bas, cette signature : Bouton-d'Or.

Il fut en vain que Wilhem interrogea toutes les sentinelles qui s'étaient succédé en son absence à la porte de la tente. La réponse qu'il obtint fut invariablement la même : on n'avait vu personne ; on était confondu par ce nouveau mystère !

— N'importe, se dit Wilhem ; samedi, c'est dans trois jours : dans trois jours, je me trouverai face à face avec eux.

Mais, fidèle au serment qu'il avait fait à Bouton-d'Or, il garda pour lui seul le secret de ce rendez-vous, et n'en parla pas même au grand-duc qui, après une courte absence, venait de rejoindre les étudiants avec toutes les forces militaires du duché de Bade.

Du plus loin qu'ils s'aperçurent, les deux hommes s'interrogèrent d'un regard également anxieux.

Charles-Frédéric n'avait pas été plus heureux que Wilhem Arnold, et cependant il avait fait afficher par tout le duché, ainsi que dans les villes avoisinantes, qu'une somme de cin-

quante mille florins serait donnée en récompense à celui qui ramènerait ou qui ferait retrouver la comtesse Hélène et sa jeune compagne. En outre, si c'était un Compagnon de Minuit, il aurait sa grâce pleine et entière.

Malgré cette promesse, malgré cet appât, personne ne s'était encore présenté, personne n'avait répondu à l'appel.

Wilhem Arnold et le grand-duc restèrent un instant silencieux en face l'un de l'autre.

Puis Charles-Frédéric releva tout à coup la tête et dit au roi des étudiants :

— Avez-vous remarqué comme moi, Wilhem, une chose étrange ? Depuis une semaine que vous battez la Forêt-Noire, bien des fois déjà vous êtes passé dans le ; environs du château de Rosenthal. Le jeune baron Conrad s'y trouve en ce moment, je le sais. Il doit éprouver, et même à double titre, tout ce que nous ressentons nous-mêmes. D'où vient donc qu'il n'est pas encore venu à vous, ou qu'il ne vous a pas appelé à lui ? D'où vient que, connaissant le but principal de tous vos efforts, il ne vous a pas dit : Me voici, cherchons et luttons ensemble ?

— En effet, murmura Wilhem devenu tout songeur, cette indifférence ne se comprend pas !

— Elle s'explique d'autant moins, ajouta le grand-duc, que personne mieux que lui ne saurait nous guider. Il est né dans la Forêt-Noire ; il l'habite ; il y chasse presque quotidiennement : elle ne doit pas avoir de secrets pour lui.

Wilhem ne répondit pas ; de plus en plus frappé des observations du grand-duc, il réfléchissait.

— Voulez-vous que nous fassions une chose ?

— Expliquez-vous, Altesse ?

— Allons tous les deux au château de Rosenthal !

— Quand Votre Altesse le voudra, je suis prêt à l'y suivre.

— Eh bien, partons à l'instant !

Cinq minutes après, ils étaient à cheval.

Sans qu'ils en eussent donné l'ordre, un double état-major déjà s'appêtait à les accompagner. Dans cette guerre d'embûches et de mystères, l'inquiétude commençait à gagner les plus braves, et les étudiants pas plus que les officiers ne voulaient laisser leur chef s'avancer seul à travers la forêt.

La brillante cavalcade partit au galop et ne tarda pas d'arriver en vue du nouveau château de Rosenthal.

En ce moment, Schwartz s'y trouvait avec Conrad.

Le bandit venait savoir la réponse définitive à son terrible ultimatum.

Plongé dans une inerte et morne torpeur, le malheureux baron n'avait pas encore répondu.

Au piétinement des chevaux qui fit retentir soudainement le pavé sonore de la cour d'honneur, Schwartz se précipita vers la fenêtre.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Conrad en relevant la tête.

— C'est le chef des étudiants ! répondit Schwartz à voix basse, c'est le grand-duc !

— Que peuvent-ils vouloir ici ? demanda le jeune homme qui se redressa épouvanté.

Le bandit se frappa le front et répondit après un silence :

— N'est-il pas ici quelque endroit d'où l'on puisse les voir de plus près, et surtout les entendre, avant que de vous montrer à eux ?

— Oui, fit Conrad, oui !

On frappait en ce moment à la porte.

Sur un signe de Conrad, Schwartz se jeta vivement derrière un rideau.

Le baron alla ouvrir la porte.

Le majordome entra, qui venait annoncer l'hôte illustre.

— Faites entrer le grand-duc au salon d'honneur, et priez-le d'attendre quelques instants, ordonna Conrad ; excusez-moi surtout près de lui ! Dites que je suis souffrant... que j'étais alité... que je me lève !

Puis, aussitôt que le majordome fut sorti :

— Viens ! dit-il à Schwartz.

Et, par un corridor secret, il le précéda jusque dans sa

chambre à coucher.

Là, occupant un large panneau de la boiserie, se retrouvait le portrait de Sigismond-le-Diable.

Conrad pressa du doigt l'un des boutons de cuivre de l'encadrement.

Comme jadis au vieux château de Rosenthal, le panneau glissa dans une invisible rainure, et découvrit dans la muraille une porte cachée qui donnait de l'autre côté dans le grand salon d'honneur.

Parmi les ornements en relief de cette porte, des jours avaient été ménagés habilement.

— Écoutez fit à voix basse Conrad.

Puis, trop ému lui-même pour remplir ce rôle, il alla s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre, silencieux, immobile, et la tête dans ses mains.

Durant un quart d'heure, Schwartz, aussi resta dans la plus complète immobilité.

Mais tout à coup il fit un geste de stupéfaction, presque aussitôt suivi d'un sourd grincement de rage.

— Qu'est-ce donc ? demanda Conrad.

Un instant encore, Schwartz écouta, regarda.

Conrad répéta sa question.

Schwartz se retourna lentement et s'avança vers lui.

Une indicible expression de colère et de haine animait en ce moment le visage affreusement pâle du bandit.

— Monsieur le baron de Rosenthal, dit-il, je vous rends votre liberté. Ne me remerciez pas ! J'ai d'autres intérêts maintenant. Comme notre ancien capitaine, je me retire des affaires, et je serai riche aussi ; mais, par la même occasion, je me vengerai... Adieu !

Tout ce que pouvait comprendre Conrad à cette étrange métamorphose, c'est qu'il n'était plus celui que menaçait la vengeance du brigand.

Schwartz se dirigeait à pas de tigre vers la porte du corridor secret.

Conrad suivait tous ses mouvements et l'interrogeait des yeux.

Avant de sortir, Schwartz une dernière fois se retourna vers Conrad, et du doigt lui montrant la place qu'il venait de quitter :

— Allez voir à votre tour, dit-il, et surtout écoutez !

Puis il disparut.

Mais avant de dire ce qui venait de se passer et qui se passait encore dans le salon voisin, il nous semble indispensable d'y préparer le lecteur par le chapitre suivant.

XIX

Récompense honnête.

La scène qui va suivre se passe à Francfort dans la maison du juif Hérode.

Il est nuit.

Ainsi que lors de la première visite de Conrad, une lampe fumeuse éclaire vaguement le capharnaüm bizarre du premier étage et prête à tous les objets hétéroclites dont il est encombré des formes fantastiques et des reflets étranges.

Le vieux juif, vêtu de sa même houppelande recroquevillée et, par places, luisante, est assis devant une table boiteuse sur laquelle il écrit.

Derrière lui, se tient debout sa digne compagne.

Par son profil anguleux, par son œil rapace, elle tient de la vieille juive ; par son accoutrement et son attitude, elle tient de la sorcière, et cela d'autant plus qu'elle s'appuie en ce moment sur un long manche à balai qui va se perdant par en bas au milieu de ses flasques jupons, comme si elle venait d'enfourcher cette monture dans l'intention de s'envoler au sabbat.

Penchée au-dessus de son cher époux, la vieille sorcière lit riusement ce qu'il griffonne.

— Hérode, lui dit-elle enfin qu'est-ce donc que cela, mon mignon ?

— Eh... eh !... ricane le juif, pourquoi cette question, Dé-

borah ? N'as-tu donc pas tout lu par-dessus mon épaule ? Ne vois-tu pas que c'est une liste complète de tous les braves Compagnons dont je suis le banquier anonyme ? Ils y sont tous... les petits comme les grands, les maîtres comme les apprentis, à commencer par leur chef... que personne ne connaît, ou, du moins, n'est censé connaître ! Mais je n'ai pas de secrets pour toi, ma tendre Deborah !

Et, tout en clignant vers elle un œil caressant, le vieux juif, de son doigt crochu, lui montre la première ligne écrite en caractères beaucoup plus gros que les autres.

— Le baron Conrad de Rosenthal !... épèle la mégère avec un affreux sourire.

Hérode replie la feuille, et, tout en se remettant à écrire :

— Au bas de la liste, dit-il, cet avis catégorique aura bien son petit mérite aussi :

« Tous les hommes ci-dessus dénommés se réuniront samedi prochain à minuit dans les ruines du vieux burg de Rosenthal, où l'on pourra facilement les corner et les détruire tous à la fois. »

— Mais, Hérode, c'est une trahison !... se récria Deborah.

— Crois-tu ?

— Ce n'est pas que je t'en blâme, au moins ! Mais encore faut-il qu'elle ne nous expose pas et qu'elle nous profite.

— Elle nous profitera, je l'espère, ma mignonne !

— Comment ?

Hérode prit sur la table un autre papier.

— Tien ! fit-il en déployant avec une sorte de volupté. Tu liras plus facilement : c'est de l'imprimé, ceci... c'est une affiche !

— Par laquelle le grand-duc de Bade promet cinquante mille florins à celui qui fera retrouver la comtesse Hélène et la jeune mademoiselle Bertha... Oui, oui, je sais bien !

— Eh... eh... eh !... Deborah... cinquante mille florins, c'est un joli denier !

— Elles sont là !

Et madame Hérode en même temps tournait et la tête et la manche à balai vers certaine porte à demi cachée par une avalanche de guenilles.

Le vieux juif eut un branlement de tête de plus en plus significativement joyeux.

— C'est l'ami Schwartz qui les a commises à notre garde ! grommela-t-il ensuite dans sa barbe inculte. Eh... eh... eh... c'est une fameuse idée qu'il a eue là, l'ami Schwartz !

A ce nom redouté de tous, la manche à balai fut pris d'un trépidement convulsif, et madame Hérode redevint aussi militairement sérieuse que si l'on eût évoqué devant elle le fantôme de son patron Satan.

— Cinquante mille florins pour ouvrir une porte !... continua nonobstant le vieux juif ; en voilà une spéculation !

— Certainement, je ne dis pas... c'est tentant ! murmurait Deborah. Mais la colère des Compagnons, mais la vengeance de Schwartz...

Et, à ce dernier nom, elle se prit à trembler de tous ses membres.

Hérode ne répondit pas et reprit sur la table l'autre papier... la liste, la dénonciation qu'il déroula aux yeux de sa trop craintive compagne.

— Je ne comprends pas ! fit celle-ci.

— Comment, naïve Deborah, il faut t'expliquer que le jour même où les deux prisonnières reparaitront chez le grand-duc, il n'y aura plus un seul Compagnon de vivant ou tout au moins de libre.

— Ah !...

Un éclair de rapacité triomphante illumina le fauve regard de madame Hérode, et ses longues mains s'allongèrent comme pour saisir de l'argent... beaucoup d'argent... elle avait enfin compris !

— Donc, conclut ardemment le vieux juif, plus rien à craindre, et non-seulement les cinquante mille florins, mais encore toutes ces richesses amoncées ici, dans notre caveau... car, dans une association telle que la nôtre, lorsque tous les actionnaires ont été pendus, c'est le banquier qui hérite !

A ce dernier trait, la sorcière ne put davantage contenir son enthousiasme. Lâchant tout à coup le manche à balai qui lui semblait en équilibre, elle jeta ses deux mains au cou de

juif et l'embrasse follement à plusieurs reprises en s'écriant :
— Hérode ! Hérode... mon Hérode, tu as la prudence et le génie du grand roi Salomon !

Flatté de cette chaleureuse approbation conjugale, le vieux juif y répondit par un majestueux sourire.

Puis, mettant la dénonciation sous enveloppe :

— Ainsi donc, dit-il, c'est bien convenu... demain, nous ouvrons la cage, et sous l'une des deux colombes délivrées, nous attachons ceci !

— Mais observa judicieusement Déborah, si la plus jeune des deux colombes se doute qu'il s'agit là de son frère...

— Elle ne s'en doutera pas ! répondit Hérode en cachetant sous un triple sceau l'enveloppe.

Puis la retournant par un geste de chat jouant avec la souris qu'il va dévorer, il calligraphia voluptueusement cette suscription :

« A son altesse sérénissime le grand-duc de Bade. »

Et, se relevant pour embrasser à son tour sa folâtre moitié, il s'écria d'un ton de fausse modestie toute pateline,

— Je ne me crois pas tout à fait aussi sage que le grand Salomon, mais je serai peut-être aussi riche.

A peine achevait-il ce dernier mot qu'un coup violent retentit soudain à la porte de la rue ; puis, par intervalles, deux autres coups précipités.

— Dieu d'Abraham ! dirent à la fois l'homme et la femme, Dieu de Jacob, c'est un Compagnon de Minuit !

Et tous deux semblaient pétrifiés.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

Le même appel se renouvela.

— Descends ouvrir ! dit Hérode, qui d'une main féroce fit disparaître sous un tas de chiffons et l'affiche et la lettre. Déborah avait disparu avec la lampe.

Immobile dans l'ombre, Hérode prêtait avidement l'oreille avec un reste d'effroi.

Il y eut en bas un murmure de voix, un grincement de porte ouverte et refermée, un bruit de pas enfin, qui remontait l'escalier.

La vieille juive reparut, suivie de deux hommes.

Ces deux hommes, c'étaient Frantz et Jack.

— Que s'est-il donc passé ? que venez-vous faire ici à pareille heure ?

— C'est Schwartz qui nous envoie, répondit impassiblement Jack ; nous venons reprendre de sa part les deux prisonnières qu'il t'a confiées.

Hérode et Déborah s'entre-regardèrent avec une consternation désolée. C'étaient les cinquante mille florins qu'on redemandait ; c'était leur splendide rêve de fortune dont on les réveillait tout à coup !

— Eh bien, fit Jack, tu ne te l'empresses pas d'obéir à l'ordre du lieutenant ?

— Si... si fait ! gémit le juif, qui fit un pas vers la porte masquée par les haillons.

Frantz et Jack échangèrent un regard qui voulait dire : c'est là !

Déjà le goblier écartait les guenilles, lorsque se ravisant, il revint sur ses pas.

— Un ordre de Schwartz !... dit-il : mais au fait, qui me le prouve ? montrez-le moi !

Un double geste échappa à Frantz et à Jack.

— Ils n'ont pas d'ordre, s'écria vivement Déborah, ce sont des imposteurs !

— Pas d'écrit, pas de prisonnières ! déclara le juif triomphant. Montrez-moi quelque chose qui me prouve la mission que vous a donnée le lieutenant, où sinon...

— Eh bien, soit ! s'écria Jack, je l'avoue, ce n'est pas de la part de Schwartz que nous venons, c'est de la nôtre.

— De la vôtre ?...

— Mais, tonnerre, tu n'en obéiras pas moins !

Hérode eut un superbe geste de refus ; Déborah ressaisit énergiquement son manche à balai.

— En avant ! fit Frantz, enfonçons la porte ; et, si par hasard, elle nous résiste, mettons le feu à la maison !

— Le feu ! s'écrièrent d'une même voix Hérode et Déborah.

Ils venaient de penser à leur trésor, à leurs guenilles... ils étaient désarmés.

— Ah, Jack ! nasilla le vieux juif avec une hypocrisie sublime, traître, tu veux gagner les cinquante mille florins du grand-duc ?

— Laisse-nous emmener les deux femmes, et nous t'abandonnons l'argent, dit vivement l'ami Jack qui, sous le masque d'Hérode, avait deviné sa pensée.

— Vrai ? fit le juif.

— Pas possible ! fit la juive.

Frantz à son tour intervint.

— Je vous en donne ma parole, dit-il.

— Pour la première fois, Hérode l'examina avec attention, et, ne le reconnaissant pas :

— Quel est cet homme ? demanda-t-il à Jack.

— Un des serviteurs de la comtesse Hélène.

— Je ne me contente pas de la parole d'un valet ; j'exige celle de la comtesse elle-même.

— Misérable !

Mais le juif ne s'émut nullement. Il avait recouvré toute sa présence d'esprit, toute son astuce.

— Pas d'empirement, répliqua-t-il froidement, pas de violence ! cela ne vous avancerait pas ; car, sachez-le bien, cette maison est pleine d'embûches connues de moi seul, et je n'ai qu'à frapper du pied, qu'à étendre le bras pour que vous soyez engloutis dans les abîmes, et les deux femmes avec vous, si vous osez franchir cette porte. Ainsi donc, ne menacez plus !

Frantz et Jack à leur tour demeurèrent interdits.

Hérode s'était croisé les bras sur la poitrine, et ses petits yeux gris lançaient des éclairs.

Déborah avait l'attitude d'un matamore en jupon.

— Mais si la comtesse Hélène t'engageait sa parole ? proposa Frantz, mais si, par elle-même, tu étais assuré des cinquante mille florins...

— Alors...

Le regard du juif achève la réponse.

— Fais donc venir ma maîtresse, dit Frantz ; et causons raisonnablement enfin !

Hérode eut une hésitation ; mais, après un clignement échangé avec sa compagne, il se décida à aller ouvrir la porte.

Parcilles à deux feuvettes captives de la veille, à qui l'on ouvrirait tout d'un coup la cage, Hélène et Bertha se précipitèrent au dehors de leur prison ; et, reconnaissant leur fidèle Frantz, elles coururent aussitôt à lui.

Durant les quelques explications qui s'échangèrent rapidement entre les deux jeunes femmes et leurs sauveurs, Hérode était allé reprendre l'affiche et la lettre. Il s'assura de la force des cachets de celle-ci ; il déploya solennellement celle-là.

— Madame la comtesse, dit-il ensuite, vous n'êtes pas encore libre ; avant de vous permettre de sortir de cette maison il me faut votre serment de faire exécuter par le grand-duc la promesse contenue dans cette affiche ; car il est bien entendu que c'est moi qui vous délivre, et non pas ces hommes.

— Je vous jure que cet argent vous sera payé, répondit Hélène après avoir lu.

— Ce n'est pas tout, reprit le vieillard ; il faut me promettre d'aller trouver le grand-duc aussitôt après votre délivrance, et de lui remettre cet écrit dont vous aurez religieusement respecté le cachet. Ceci, du reste, est un service personnel que je rends à Son Altesse Charles-Frédéric, et qui ne contribuera pas peu, j'en suis certain, à me faire envoyer sans délai les cinquante mille florins. Ai-je une seconde fois votre parole ?

— Une seconde fois, monsieur, je vous le jure ! répliqua la comtesse en prenant la lettre : est-ce tout ?

— Un dernier mot, madame, dit encore le juif, un simple détail, du reste ! Comme votre évasion d'ici va m'exposer à de terribles vengeance, je m'enferme à partir de cette heure et n'ouvre plus qu'au messager qui m'apportera sans aucun doute, après-demain soir, la réponse du grand-duc. Afin de le reconnaître de l'intérieur de ma maison, veillez bien, je vous prie, à ce qu'on lui recommande de frapper par cinq fois à

la porte à intervalles égaux, et d'agiter par trois fois en l'air la lettre dont il sera porteur, aussitôt que nous aurons ouvert la fenêtre qui donne sur la rue. Voilà tout ce que j'avais à exiger de vous, madame la comtesse ! On ne saurait prendre trop de précautions, lorsqu'on se dévoue, comme je le fais présentement, au péril de ses jours. Et maintenant, madame la comtesse, je ne vous retiens plus !

Sur un signe de son mari, Deborah reprit la lampe pour éclairer l'escalier.

On s'empressa de descendre sur ses traces et de sortir de l'infamale maison.

— Sauvés ! s'écrièrent seulement alors les deux prisonnières en élevant un regard reconnaissant vers le ciel qui commençait à se dorer à l'horizon.

— Pas encore ! murmura à demi-voix l'ami Jack.

XX

Le cachet brisé.

Depuis un quart d'heure déjà, le grand-duc Charles-Frédéric et Wilhem Arnold se promenaient à grands pas dans le salon d'honneur du château de Rosenthal, où tout continuait à rester silencieux et désert autour d'eux. C'était encore là un château de légende.

De plus en plus étonnés de ce singulier accueil, si bien fait pour augmenter leurs fâcheux pressentiments, ils osaient à peine échanger les pensées qui s'agitaient en eux.

Le grand-duc cependant s'arrêta.

— Wilhem, dit-il, ou mon instinct me trompe fort, ou nous touchons à quelque chose de fatal. Ce château, dites-moi, ne vous semble-t-il pas maudit ?

Wilhem essaya de sourire.

— Altesse, répondit-il, je croirais plutôt que c'est un de ces manoirs enchantés dont les paladins trouvaient autrefois toutes les portes ouvertes, toutes les salles solitaires, tous les échos muets, mais où ne tardait pas à apparaître à leurs yeux la dame de leurs plus chères espérances. Hélas ! il ne saurait en être pour nous de même ici !

A peine achevait-il cette espèce d'invocation incrédule, que le bruit d'une voiture, arrivant avec rapidité s'éleva de la cour du château.

Mû par un sentiment de simple curiosité, Wilhem s'approcha de l'une des fenêtres et se pencha au dehors.

Mais presque aussitôt, il se rejeta en arrière et poussa un cri.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le grand-duc.

— Altesse... balbutia le jeune homme éperdu, j'ai cru voir... mais non, non... c'est impossible... j'ai rêvé !

Et Wilhem se passa la main sur le visage à plusieurs reprises, ainsi qu'un homme qui se croit le jouet d'un songe.

Charles-Frédéric allait répéter son interrogation.

Mais, en ce moment, la porte qui donnait sur l'antichambre s'ouvrit tout à coup.

Oh ! miracle du ciel !... oh ! joie inespérée !... Non, Wilhem n'avait pas été la dupe d'une erreur... non, non, Wilhem n'avait pas rêvé... c'était bien Bertha qui venait d'arriver au château... c'était bien la comtesse Hélène !

Derrière elles se tenait le vieux Frantz : un peu plus loin, presque au dehors, l'ami Jack.

Durant quelques instants, l'émotion fut profonde pour se traduire par des paroles.

On se regardait ; on avançait lentement les uns vers les autres ; des yeux on se disait : Enfin, nous nous retrouvons ! De chacune de ces âmes délicieusement épanouies, de ferventes actions de grâces s'élevaient vers le ciel.

Bertha, cependant, avait tendu la main à Wilhem. Le grand-duc présenta la sienne à la comtesse, et d'une voix oppressée :

— Par quel miracle nous êtes-vous rendues ? put-il demander enfin.

— Que Votre Altesse daigne m'écouter ! répondit Hélène. J'ai pris l'engagement de tout vous apprendre.

Et de sa voix harmonieuse et grave, elle raconta jusque

dans leurs moindres détails tous les événements qui depuis quelques jours s'étaient succédés pour elle et pour Bertha : l'enlèvement au sortir du vieux burg de Rosenthal, la halte dans la caverne, le séjour à Francfort, et les dernières scènes qui venaient d'y mettre un terme.

En achevant, elle montra le vieux Frantz et l'ami Jack. Le grand-duc les fit avancer et leur dit :

— Vous êtes deux braves cœurs, messieurs ! C'est à vous et non pas à d'autres que reviennent les cinquante mille florins.

— Pardon ! voulut observer Hélène ; pardon, Altesse, mais j'ai formellement promis.

Le grand-duc ne la laissa pas achever ; du geste et du regard, il venait de lui faire comprendre qu'il voulait écouter avant tout la réponse de Jack et celle de Frantz, qui tous les deux s'apprêtaient à parler.

— Je remercie humblement Votre Altesse, dit celui-ci ; mais je n'ai fait que remplir mon devoir de fidèle serviteur, et je m'en trouve suffisamment payé par ma conscience satisfaite.

Quant à l'ami Jack, toujours hegmatiquement solennel, il articula d'une voix fermement résolue :

— Je ne suis pas de ceux qui trahissent pour de l'argent ; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse librement retourner vers mes amis. Si j'ai déjoué leurs projets je ne veux pas fuir leur ressentiment ; de plus, ils courent des dangers à cette heure ; ma place est parmi eux ; je dois partager leur sort.

Et, sans même attendre qu'on lui répondit, il se disposait à se retirer.

Charles-Frédéric fit un geste pour le retenir.

— Laissez, Altesse ! intervint Wilhem Arnold, laissez l'ami Jack suivre sa fantaisie ! Je me crois certain de vous le ramener bientôt ; et ce jour-là, je l'espère, ce sera pour lui une grande joie. Puis, s'approchant du vieillard et lui serrant la main :

— Au revoir Jack ! je referai de toi un soldat !

Le vieillard ne chercha pas à comprendre ; suivi de Frantz, il disparut avec l'impassable lenteur d'un vieux chef sauvage, retournant à son wigwam de bois.

A peine les portières furent-elles retombées derrière eux, que la comtesse Hélène se retourna vers le grand-duc et reprit :

— Avant de repartir de notre rançon, que Votre Altesse daigne jeter les yeux sur cette lettre qui, m'a-t-on dit, doit lever tous ses scrupules. J'ai promis que vous la liriez aussitôt après mon retour ici.

Et elle lui tendait la lettre d'Hérode.

Charles-Frédéric brisa le cachet, laissa tomber l'enveloppe à terre, et, pour prendre connaissance de son contenu, se retira quelque peu à l'écart.

Wilhem, Hélène et Bertha profitèrent de ce mouvement pour se rapprocher les uns des autres.

Mais à peine avaient-ils échangé quelques paroles à voix basse, qu'une soudaine exclamation du grand-duc les fit retourner tous les trois vers lui.

Une vive émotion se peignait sur le visage de Charles-Frédéric ; une sorte de douloureuse stupeur.

— Madame dit-il d'une voix saccadée, madame la comtesse, mais vous ne saviez donc pas ce que renfermait cette lettre ?

— Altesse, j'ignore complètement...

— Voyez... voyez !

D'une main tremblante, il retourna le papier vers Hélène.

— C'est une dénonciation complète, poursuivait-il en même temps ; c'est la liste de tous les Compagnons de Minuit... En tête le nom de leur chef. Je le connais maintenant ; c'est le baron Conrad de Rosenthal.

— Grâce pour lui ! crièrent spontanément les deux jeunes femmes en se précipitant aux pieds du grand-duc, grâce !

Durant quelques secondes, Charles-Frédéric les contempla toutes les deux en silence.

Puis, s'adressant à Bertha :



Les comptes sont en règle? ricana le bandit. (Page 67.)

— C'est votre frère... dit-il, je vous comprends! Mais vous, Hélène, vous?...
— Il m'aime.

— Et vous l'aimez encore

— Altesse!

Au regard d'Hélène, la colère du grand-duc enfin éclata.

— Il est ici, cet homme... cria-t-il en faisant un pas vers la porte; je veux le voir à l'instant!

Mais, sur le passage du grand-duc, se dressa tout à coup Wilhem Arnold, qui lui barrait le chemin.

— Altesse, dit froidement le jeune homme, vous m'avez engagé votre parole, qu'en tout ce qui concernerait les Compagnons de Minuit, le maître absolu dorénavant... ce ne serait plus vous, mais moi! Ceci ne vous regarde donc pas, Altesse; c'est mon affaire; et s'il est un coupable ici, le roi des étudiants a seul le droit de le confondre et de décider de son sort!

— Wilhem Arnold?...
— Ce n'est pas ma volonté qui barre cette porte, Altesse; c'est votre serment... vous avez juré!

Il y avait tant de calme puissant, tant de loyale autorité dans la parole du sujet que le souverain s'arrêta. D'un autre côté, Bertha s'était traînée jusqu'à lui; elle venait de saisir ses mains qu'elle inondait de larmes.

Un peu plus loin, en arrière, la comtesse Hélène le suppliait également du regard.

Charles-Frédéric se retourna lentement vers les deux femmes qui l'imploraient, et feignit de ne plus se souvenir de l'homme qui venait de se mettre en travers de son vouloir.

Wilhem comprit et disparut aussitôt.

Dans l'antichambre même il trouva le majordome; et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il lui commanda de le conduire auprès de son maître.

LES COMPAGNONS DE MINUIT II.

Conrad était encore dans la chambre qu'ornait l'image de Sigismond-le-Diable.

Au moment même où Schwartz sortait par une porte, par l'autre Wilhem entra.

Assis devant une table qu'en plein jour éclairait une bougie, Conrad imprimait ses armes dans la cire noire dont il cachetait une lettre écrite à l'instant.

Au bruit des pas de Wilhem, Conrad releva la tête.

Il était tellement pâle, une si poignante douleur crispait ses traits que Wilhem comprit qu'il savait tout.

Effectivement, il lui montra la boiserie encore ouverte, et d'une voix profondément résolue, il lui dit :

— Je vous attendais, monsieur, pour vous remettre mon testament.

Et il tendit à Wilhem la lettre cachetée de noir.

Il y eut un silence.

Wilhem le rompit le premier.

— Ainsi donc, demanda-t-il, vous voulez mourir?

— Il ne m'est plus permis de vivre.

— Mais Bertha... mais Hélène?...

— Pauvres femmes!... ce n'est qu'après la fermeture de mon tombeau qu'elles pourront relever la tête. Moi, vivant, il n'était plus pour elles ni honneur ni sérénité ici-bas... elles me comprendront! Je leur avais promis de ne point attenter à mes jours, à moins que ce ne fût pour échapper à l'échafaud... L'échafaud me menace maintenant; je suis relevé de ma promesse. Je serai donc mon seul juge et mon propre bourreau. Je vous lègue ma sœur, Wilhem Arnold... Adieu!

D'une main, Wilhem prit le testament; de l'autre, il serra celle que lui tendait Conrad.

Puis, sans répondre un seul mot, il laissa, tout songeur, retomber sa tête sur sa poitrine.

Quant à Conrad, plus fier que jamais, il se dirigea lentement vers une panoplie suspendue à la muraille.

Déjà sa main s'avancait vers un pistolet.

Tout à coup, Wilhem le toucha à l'épaule.

— Pas ainsi !... dit-il ; cette mort pour vous serait encore le déshonneur ! Il ne faut pas qu'il soit dit que vous ayez recouru au suicide ; il faut que votre mort puisse passer pour être l'œuvre de Dieu !

— Mais, comment ?...

Pour toute réponse, le jeune médecin presenta un flacon à Conrad.

— C'est... du poison ?... demanda celui-ci.

— Oui... mais un poison qui ne laisse aucune trace et qui ne permet aucun soupçon.

D'une main ferme, le baron de Rosenthal prit la fiole et la renversa entre ses lèvres.

— Dans combien de temps serai-je mort ? demanda-t-il ensuite.

— Dans dix minutes ! répondit Wilhem avec la même impassibilité.

Aucun muscle ne tressaillit sur le visage de Conrad.

— Adieu, frère ! dit-il avec un amer sourire ; laissez-moi seul... Je veux essayer une réconciliation suprême avec le ciel.

Et il se dirigea vers le prie-Dieu.

Wilhem sortit et regagna vivement le grand salon.

— Sauvez-le, et je suis à vous ! venait de dire la comtesse à l'instant où il entra.

— Ne me tentez pas, Hélène ! répondit avec dignité Charles-Frédéric, je suis le justicier de mes sujets.

La voix de Wilhem s'éleva du seuil en ce moment.

— Dieu seul est le justicier des morts... dit-il, et le baron Conrad de Rosenthal vient de mourir.

Hélène et Bertha pâlassent et chancelaient déjà.

Mais, d'un regard, Wilhem avait su prévenir leur effroi.

Puis, profitant de la sortie précipitée du grand-duc, il bondit entre les deux femmes et leur jeta rapidement ces quelques mots à l'oreille :

— Il est mort pour tous ; mais vivant pour nous trois... Ayez confiance encore en l'avenir !

Quelques secondes après, la sœur et l'amante pénétraient ensemble dans la chambre voisine.

Étendu sans mouvement au pied du prie-Dieu, Conrad semblait dormir.

XXI

Règlement de compte.

Minuit sonnait aux nombreuses églises de Francfort, et les vibrations ailées de leurs cloches s'éparpillaient de toutes parts dans la nuit.

Une nuit brumeuse et sombre !

Parfois cependant la lune apparaissait tout à coup entre deux voils de nuages noirs aux formes échevelées, aux transformations incessantes et fantastiques. Le ciel n'était plus, cette nuit-là, qu'un gigantesque et sinistre kaléidoscope.

Personne dans les rues, pas une lumière aux maisons : Francfort semblait une ville morte.

Un seul homme, ou plutôt une seule ombre, marchait avec rapidité sur le pavé glissant.

Cet homme arriva bientôt à l'angle de la rue des Juifs.

La physionomie de cette rue était plus bizarre encore et plus pittoresquement diabolique que d'habitude. Les longs toits pointus des maisons se profilaient dans le ciel ainsi qu'une double bordure de fantômes effarés ; par intervalles, on eût pu croire que les nuages leur communiquaient le mouvement, et que, faute de pouvoir voler comme eux, elles ondulaient étrangement sur leurs bases ventrues et difformes. A la hauteur des premiers étages surplombant la rue, c'est à peine

s'il restait quelques vagues traînées de lumière bleuâtre ; au-dessous, c'étaient les ténèbres.

Le nocturne piéton s'engagea sans hésiter dans cette sorte de tunnel effrayant à force d'être noir, et le long des murailles suintantes s'avança avec précaution, mais d'un pas toujours égal. A le voir ainsi ramper avec assurance dans ce cloaque impur, on eût dit un de ces grands reptiles familiers qui grouillent confusément parmi les pilotes marécageux de quelques-unes des vieilles cathédrales gothiques.

Devant la maison la plus haute et la plus dégingandée de toutes, il suspendit enfin sa marche et s'en fut regarder au milieu de la rue s'il n'existait pas quelque vague lueur à la façade de cette maison que préalablement il avait menacée du poing.

Pas une fenêtre, pas une lucarne qui ne fut complètement obscure.

— Ils ne dorment pas, cependant, je le parlerais ! grommela-t-il dans les plis du manteau ramené sur son visage.

Puis, marchant sur la pointe des pieds, il revint coller son oreille avide aux rainures disjointes de la porte habillée de fer ; et là, retenant son souffle, il écoute.

Pas un bruit, — rien.

Et cependant, il avait bien deviné : on ne dormait pas dans cette maison.

Mais ce n'était ni aux étages supérieurs, ni au rez-de-chaussée, que se concentrait cette nuit-là la vie de ses habitants, c'était dans les caveaux secrets qui sont profondément creusés sous chacune des vieilles habitations juives, et font à Francfort, au-dessous de la rue connue de tous, une autre rue pleine de mystères.

Du reste, nous ne sommes pas contraints de rester à la porte, nous autres : entrez avec moi par ce magique chemin, que prenait Le Sage à la suite du Diable-Boiteux ; descendons les marches glauques de cet escalier souterrain ; traversons plusieurs caves banales. Voyez-vous là-bas une vague lumière... de l'autre côté de cette porte entre-baillée ? ouvrons-la sans bruit !... En la touchant, vous remarquerez tout d'abord son épaisseur, son armure de fer et sa serrure savamment compliquée. Dieu me damne ! on dirait vraiment la porte d'un coffre-fort !

Effectivement, c'est là que sont enfermées les richesses occultes et sacrilèges de la redoutable bande dont nous esquissons l'histoire ; c'est ici la caisse centrale des Compagnons de Minuit.

Rien n'y manque, pas même le caissier, pas même la caisse.

Hérode est debout devant un pupitre scellé dans la muraille, et sur lequel s'étale un gros registre jauni par le temps.

D'une main et d'un oeil, le juif achève de vérifier une liasse de traites avec les signatures desquelles on pourrait reconstituer tout le calendrier israélite. De l'autre oeil, il caresse un chiffre que souligne voluptueusement son doigt crochu, et que précède ce mot magique : total !

A l'autre extrémité du caveau, Deborah est accroupie devant un immense tas d'or sur lequel elle va jeter de la main gauche les quelques derniers florins contenus dans sa main droite.

— Dix millions ! s'écrie Hérode avec une indicible expression de rapacité triomphante.

— Dix millions ! répète Deborah avec une ivresse plus délirante encore.

— Dix millions... dix millions... dix millions !... chantent-ils en chœur tous les deux.

Et le juif agite fébrilement au-dessus de sa tête des poignées de billets de banque.

Et la juive plonge jusqu'au coude ses deux mains dans le tas d'or ; puis, se redressant tout à coup, elle laisse retomber les florins sur les florins en retentissantes cascades.

— A nous tout cela ! reprend Hérode, tout est à nous... bien à nous... rien qu'à nous ! Cette nuit même, les Compagnons seront anéantis... plus de partage !... Cette nuit même les cinquante mille florins du grand-duc vont arriver... ils vont te grossir encore, ô ma chère fortune ! que tu es belle à

contempler ainsi ! O mon bien aimé-trésor, que tu es beau ! Et le juif vint déposer avec une extatique adoration tous ces billets de banque sur l'amas d'or ; puis il se relève et jette superbement un bras sur l'épaule de Déborah, tandis que l'autre se relève victorieusement vers la voûte.

La juive imite ce mouvement, cette attitude.

— Nous ne dépenserons plus rien, dit-elle, maintenant que nous voilà si riches !

— Nous le deviendrons davantage encore ! s'écria l'autre avec ; avec cet aimant-là entre nos mains, nous avons de quoi faire venir dans ce caveau toutes les richesses du monde.

— J'ai des millions... dit encore Déborah ; je suis reine !

— J'aurai des milliards, conclut Hérode, je suis Dieu !

Et les deux maigres corps palpaient de frénétique volupté, et leurs yeux jetaient de fauves éclairs.

En ce moment, un coup retentit à la porte de la rue.

Les deux fanatiques adorateurs du veau d'or changèrent immédiatement de visage et devinrent immobiles.

— Que te disais-je ? fit Hérode. Voici déjà l'effet de l'aimant ; ce sont les cinquante mille florins du grand-duc qui nous irrivent !

— Écoute ! fit Déborah.

— Oui... écoutons !

Au milieu d'un silence de sépulcre, un second coup retentit. Puis un troisième.

Les deux juifs comptaient maintenant à demi-voix.

— Quatre ! fit Déborah.

— Cinq ! éclata finalement Hérode. Et tous ont été séparés par des intervalles égaux. C'est bien le signal convenu. Vas ouvrir, Déborah... pendant que je range tout ceci ; je te rejoins dans un instant là-haut... va !

— Oui, répondit la juive ; mais je vais avant tout regarder par le guichet et par le judas.

— Elle se souvient de tout, la précieuse femme ! s'écria le juif avec une tendre admiration. Oh ! Déborah... va, je t'aime ! je t'aime presque autant que mon or !

En réponse à cette galanterie, la hideuse sorcière eut un sourire diabolique. Puis, emportant l'une des deux lampes avec lesquelles le caveau était bizarrement éclairé, elle disparut.

Hérode prit l'autre lampe ; et, l'ayant posée sur la terre humide, il se plaça devant son trésor et prit la posture accoutumée d'un Indien en adoration devant son fétiche.

Pendant ce temps-là, Déborah remontait vivement l'escalier. Parvenue au premier étage, elle s'agenouilla sur le plancher qui surplombait la rue, fit glisser le judas dans sa rainure et regarda.

Au-dessous d'elle était un homme qui, sitôt qu'il eut aperçu la lumière, agita dans la noire nuit un papier blanc.

— C'est bien le messager ! murmura-t-elle alors, en refermant le judas.

Après quoi, elle redescendit quatre à quatre les marches de l'escalier de bois qui cria sous ses pieds impatients.

Une lourde barre de fer barricadait en dedans la porte de la rue.

Déborah déplaça d'abord cette barre ; mais, au moment de mettre la main sur la clé, un dernier raffinement de prudence, peut-être un secret pressentiment, lui fit ouvrir le guichet.

— Qui va là ? demanda-t-elle d'une voix rauque, à travers le grillage.

— J'apporte une cassette de la part du grand-duc de Bade, répondit-on du dehors.

La clé grinça aussitôt dans la serrure rouillée ; la porte s'ouvrit.

Un homme se précipita dans la maison. Un poignard brilla comme un éclair, et la vieille juive mortellement frappée tomba sans pousser un cri.

— Et d'une ! fit le meurtrier ; maintenant, à l'autre !

Puis, l'escalier de la cave sembla l'engloutir, mais ainsi qu'une ombre vengeresse, car sa marche rapide n'éveillait aucun écho dans la nuit.

Penché durant ce temps-là sur son or, Hérode en remplissant à pleines poignées un grand coffre.

Une main tout à coup s'appuya sur son épaule.

— C'est toi, Déborah ? fit-il en se retournant.

Mais, dès le premier regard, il se renversa en arrière avec le cri sauvage d'une hyène prise au piège.

Ce n'était point Déborah qu'il avait devant lui ; c'était Schwartz.

— Les comptes sont en règle?... ricana le bandit ; tant mieux ! je vais te donner quittance !

— Grâce ! balbutia le juif terrifié, grâce, Schwartz ?

— Tu ne me connais donc pas, traître ? répliqua feroce-ment celui-ci ; ta complice est déjà sur la route de l'enfer... va l'y rejoindre !

Une seconde fois, le poignard sanglant s'était levé. Vainement le vieillard battit l'air de ses mains ; l'arme sanglante disparut jusqu'à la garde dans sa poitrine.

— Et de deux ! fit Schwartz.

Le juif était tombé comme une masse inerte en travers du coffre béant.

L'assassin repoussa du pied sa victime ; et, se penchant à son tour au-dessus du trésor :

— Peu m'importe ce qui adviendra maintenant des Compagnons de Minuit !... dit-il. Voici ma part à moi... la part du lion !

Un grand portefeuille rouge était placé sur le couvercle renversé en arrière.

Dans ce portefeuille se trouvaient toutes les valeurs précédemment vérifiées par le juif.

— Parfait ! dit Schwartz, après s'en être assuré ; c'est portatif, cela ! Quant au reste nous verrons si la prudence me permet de refaire ici plusieurs voyages... emportons toujours nos poches.

Quand les poches regorgèrent, le bandit étala son manteau sur le sol, mit un tas d'or au milieu, le noua vigoureusement par les coins, jeta ce fardeau sur son épaule et se retourna vers la sortie du caveau.

Mais en ce moment même, la porte se referma tout à coup avec un bruit métallique, et devant cette porte se redressa le juif.

Le sang coulait à flots de sa poitrine entr'ouverte ; son visage avait déjà les teintes livides du cadavre. Mais la haine vivait encore dans ses yeux démesurément agrandis ; pour un instant encore, son visage semblait galvanisé par la vengeance.

— Schwartz ! cria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, il fallait un coup de poignard qui ne me permit pas de me trainer jusqu'ici... Ouvre cette porte, maintenant... ouvre-la donc !

Et s'affaissant sur lui-même, il retomba. A l'aspect de sa victime ressuscitant devant lui, Schwartz avait eu un mouvement d'épouvante ; en entendant ses dernières paroles, une horrible pensée traversa tout à coup son esprit. Il laissa retomber bruyamment en arrière son manteau plein d'or ; et, sautant par-dessus le cadavre du juif, il se rua sur la porte. Il la poussa des mains, puis de l'épaule ; il bondit et rebondit ainsi qu'un madrier vivant.

La porte resta immobile.

D'une main fiévreuse il chercha la clé : la clé était en dehors. Il usa ses ongles contre les serrures intérieures... rien ne céda... rien ne fléchit... rien !

— Il y a cependant un ressort... je le vois ! cria le bandit.

— Oui... mais il est connu de moi seul ! répondit une voix étrange.

Schwartz se retourna.

Le juif riait en se tordant dans les convulsions de l'agonie. De sa longue main crispée, le juif montrait la porte à jamais close.

— Hérode ! supplia Schwartz en se précipitant vers lui ; Hérode, pardonne-moi... je te sauverai ! Ne me condamne pas à mourir de faim ? Oh ! ce serait trop horrible... Hérode !...

— Ah !... ah !... ah !... rit encore le vieillard.

Et son corps, se roidissant tout à coup, demeura immobile. Vainement Schwartz le souleva dans ses bras ; vainement il le secoua avec toutes sortes de prières insensées ; vainement

ment il osa lui rouvrir les yeux..

Le juif était mort cette fois... bien mort !

Schwartz alors se redressa, superbe à voir en ce moment de terreur et de rage. Avec un rugissement de tigre captif, il ressaisit les coins du manteau toujours gonflé d'or; et, se faisant une massue de cet énorme poids, il en battit frénétiquement la porte.

Mais le drap ne tarda pas à se crever, et les pièces d'or s'éparpillèrent avec fracas derrière lui.

Quelques-unes d'entre elles atteignirent la lampe, qui se renversa et s'éteignit.

Plus terrifié que jamais, haletant, anéanti, Schwartz se prit à courir follement par le caveau et rencontra dans sa course le coffre-fort sur lequel il finit par s'asseoir, la tête plongée dans ses mains.

Il était seul... seul dans les ténèbres... seul avec des millions... seul avec un cadavre.

Et la soif déjà dévorait sa poitrine ardente... et déjà le malheureux sentait la faim lui venir

XXII

Sigismond-le-Diable.

Cette même nuit, cette nuit mêlée de clairs de lune et de noires nuées, des hommes semblables à des fantômes se glissaient de toutes parts entre les roches grises qui environnent le vieux château de Rosenthal.

Au moment où minuit sonna, tous ces hommes se trouvèrent réunis dans la salle des Chevaliers.

Comme à l'heure où nous y avons pour la première fois introduit le lecteur, les sièges et l'estrade étaient préparés pour une réunion solennelle. Sur la table brûlaient les bougies.

Une d'entre elles, cependant, une seule, n'était pas encore allumée.

Par intervalles, on entendait au loin un bruit de cloches éplorées.

Ces cloches sonnaient pour les funérailles du baron de Rosenthal, dont on descendait à cette même heure le cadavre dans les caveaux funéraires du nouveau manoir.

Au moment où ces lugubres sons cessèrent complètement, un des compagnons monta sur l'estrade.

Cet homme, c'était Bouton-d'Or.

— Amis et frères, dit-il gravement, notre capitaine n'est plus. Ses deux lieutenants et Schwartz ne sont pas ici. J'occupe dans notre association le grade qui vient immédiatement après les leurs, c'est à moi de présider, cette nuit, l'assemblée. Je déclare donc la séance ouverte.

Les Compagnons s'assirent; derrière les Compagnons, contre la muraille, se rangèrent silencieusement les simples affiliés et les apprentis.

L'association tout entière se trouvait effectivement réunie; il n'y manquait que Conrad, Reynold et Schwartz.

La parole donnée à Wilhem Arnold avait été religieusement tenue par Bouton-d'Or.

— Amis et frères, reprit l'ex-garde-française, vous savez au nom de qui je vous ai convoqués; merci de votre confiance! Elle a du reste, pour garantie, des otages, et j'ai voulu qu'ils fussent jusqu'au dernier moment sous votre main, les voici :

A ces mots, Bouton-d'Or montra Karolus Bald et Hermann Kirschberg fort tranquillement assis tous les deux à la droite de l'estrade.

En effet, depuis trois jours qu'ils vivaient avec les bandits, nos deux étudiants s'en étaient fort bien trouvés, par ma foi ! Maintenant encore, c'était avec un certain plaisir qu'ils voyaient se dérouler devant leurs regards le curieux spectacle auquel ils allaient assister. A l'appel de leurs noms, ils se levèrent tous les deux et saluèrent.

Bouton-d'Or continua :

— J'aurais le droit d'entrer dans quelques détails sur notre situation qui me semble désespérée, mais je préfère laisser la parole à celui au nom duquel je vous ai réunis tous. Qu'on introduise ici notre hôte !

Deux brigands, qui remplissaient ce soir-là les fonctions d'huissiers, sortirent de la salle et reparurent bientôt avec Wilhem Arnold.

Un mouchoir blanc recouvrait les yeux du roi des écoles.

Sur un signe de Bouton-d'Or, ce bandeau tomba.

Un moment ébloui par la lumière, Wilhem regarda longuement autour de la salle.

Hermann et Karolus quittèrent un instant leurs sièges et vinrent fraternellement lui serrer la main.

En même temps, Bouton-d'Or était descendu de l'estrade afin de s'avancer à la rencontre de Wilhem Arnold. Il ne tarda pas à y remonter avec lui.

Voyant que leur ennemi s'appretait à parler, les brigands, qui tout d'abord s'étaient confusément agités à son apparition, firent silence.

— Compagnons de Minuit, débuta l'aventureux jeune homme, je me dois à moi-même de vous répéter avant tout ce qui vous a été promis en mon nom. Libres ici vous êtes venus; vous pourrez librement en sortir. Et, cependant, si je voulais être moins loyal, je pourrais écraser à l'instant votre association tout entière; je n'aurais pour cela qu'à refermer cette main... vous y êtes tous !

« Ecartez ces draperies, ajouta Wilhem, et regardez ! »

Les sièges furent vivement abandonnés. Les bandits se groupèrent diversement aux fenêtres et débordèrent sur tous ceux des balcons qui se trouvaient encore suspendus au-dessus des ruines.

Les nuages, en ce moment, semblaient s'être évanouis; la lune brillait dans tout son éclat.

A la lueur de ses pâles rayons qui ruisselaient sur tous les alentours, on apercevait la phalange complète des étudiants d'Heidelberg qui, debout dans la nuit et l'épée à la main, entouraient le château d'un demi-cercle d'acier; le reste de cette circonvallation terrifiante était formé par les soldats du grand-duc Charles-Frédéric.

Les bandits eurent un premier mouvement de colère et voulurent crier à la trahison.

— Je vous le répète, fit Arnold, d'une voix qui domina toutes les autres aussitôt, je vous le répète, aucun péril ne vous menace présentement de ma part. Les hommes que vous venez d'apercevoir ne sont placés là que pour vous faire apprécier leur nombre et leur force. Après m'avoir entendu, ceux d'entre vous qui voudraient encore continuer la guerre, ils les laisseront passer, je vous le jure !

— En place et silence ! commanda Bouton-d'Or aux brigands parmi lesquels se manifestait un murmure d'incrédulité. Sitôt que le calme se fut rétabli, Wilhem continua :

— Peu nous importe que vous nous échappiez cette nuit ! A part la supériorité de toute nature que nous avons sur vous, supériorité du nombre, supériorité des armes, supériorité du bon droit surtout qui peut agir en plein soleil, nous sommes assurés maintenant de vous ressaisir demain, car il s'est trouvé dans vos rangs un traître, car nous avons la liste complète de tous vos noms, de tous vos repaires. Vous ne me croyez pas... la voici !

La liste écrite par le juif Hérode fut en même temps jetée du haut de l'estrade et circula rapidement parmi les bandits atterrés.

Alerte à tirer parti de cette impression, Wilhem poursuivit :

— Si vous le voulez, cependant, aucun de vous ne sera châtié; plus de gibets, plus de prisons ! J'ai le droit de grâce envers vous tous; mieux encore, je puis vous ouvrir un nouvel avenir et refaire de vous des hommes libres, riches et glorieux !

— Parlez, parlez ! criait-on de toutes parts.

D'une façon lucide et précise, Wilhem exposa habilement le plan qu'il avait conçu.

On s'en souvient, il s'agissait d'une expatriation en masse, mais qui, sous tous les rapports, était faite pour tenter de tels hommes. La guerre de l'indépendance passionnait à cette époque toutes les natures aventureuses. En délivrant l'Allemagne des Compagnons de Minuit, Wilhem comptait utiliser leur courage et leur habitude de la vie des forêts au profit de l'affranchissement de l'Amérique. Avec un si noble but, les bandits pouvaient devenir des héros et plus tard des citoyens. Avantages de toutes sortes, certitude de succès, richesse du sol qu'on allait conquérir, réhabilitation par la gloire, pittoresque existence des colons, propriété, liberté, famille, Wilhem fit briller toutes ces espérances dans sa chaleureuse harangue où l'on crut voir passer l'éblouissant mirage de l'Amérique, non pas seulement telle qu'elle était alors, mais telle qu'elle est aujourd'hui. C'était une tentation irrésistible.

Cependant, après un premier élan d'enthousiasme, les auditeurs se refroidirent soudainement; quelques-uns d'entre eux avaient émis des doutes sur les pouvoirs dont se targuait le roi des étudiants. Était-il possible qu'on quittât aussi facilement l'Allemagne? Était-il croyable surtout qu'on fût aussi cordialement accueilli dans le Nouveau-Monde.

Mais Wilhem ne s'en émut pas.

— Je m'attendais à trouver ici des incrédules, dit-il, et j'ai dans cette prévision envoyé l'un des vôtres à Paris afin qu'il vous rapportât une conviction personnelle, une irrécusable preuve. Il devait être de retour ce soir même; je lui avais donné rendez-vous ici, il va venir!

— Il est arrivé! cria tout à coup une autre voix; moi aussi, j'ai tenu ma promesse!

Toutes les têtes aussitôt se retournèrent vers la porte d'entrée.

Botté, éperonné, le fouet encore à la main, couvert de fange et de poussière, un homme était debout sur le seuil.

— Reynold! crièrent à la fois toutes les voix.

Effectivement, c'était le *studiosus* converti, c'était le messager de Wilhem Arnold.

— Voici la preuve demandée! dit-il en montrant une lettre; voici la réponse formelle du général Lafayette.

Lecture en fut aussitôt donnée à haute voix.

Après cette communication, le doute n'était plus permis; l'hésitation n'était plus possible.

Reynold la corrobora encore par le récit de son voyage. Il avait vu: il était convaincu; il fit passer dans tous les cœurs l'enthousiasme qui passionnait le sien.

Une immense exclamation ébranla les piliers tremblants de la vieille salle gothique.

Quelques derniers murmures cependant s'élevèrent encore.

— Mais, observa l'un des bandits, il est question dans cette lettre du chef qui nous commandera et en considération duquel ces avantages nous seraient accordés. Quel est donc ce chef?

— Oui, oui, répétèrent plusieurs voix, quel sera notre capitaine?

— Le voici, fit Arnold en indiquant une des draperies noires qui lentement s'écartait.

Pâle comme un spectre, un homme s'avança.

— Le baron Conrad de Rosenthal! dirent à l'instant tous les bandits épouvantés comme à l'aspect d'un fantôme.

— Je ne me nomme plus ainsi... le baron Conrad de Rosenthal est mort! Pour vous, comme pour les ennemis de l'indépendance américaine, on m'appellera maintenant Sigismond-le-Diable!

Après avoir prononcé cette déclaration d'un accent solennel, le mort vivant monta les degrés de l'estrade et vint donner la main au roi des étudiants.

Puis, se retournant vers les bandits qui semblaient tous transformés en hommes de pierre:

— Écoutez-moi cependant encore! reprit-il; je n'accepte de vous commander qu'à la condition de vous commander tous. Si tous vous consentez à me suivre, je pars... si quelques-uns s'obstinent à rester en Allemagne, je reste avec ceux-là! car j'ai fait un serment que je veux tenir... le serment de vivre et de mourir avec les Compagnons de Minuit! Tant qu'il y aura des Compagnons de Minuit dans la Forêt-Noire, ma place est parmi eux... avec eux est ma tombe!

Conrad s'arrêta vainement à ces mots; le silence continua de planer dans la vaste enceinte, et tous les regards demeurèrent fixés sur le visage impassible de celui qui venait de s'appeler Sigismond-le-Diable; évidemment ils réclamaient

une explication plus complète de ses dernières paroles.

Wilhem Arnold lui-même ne comprenait plus.

— Que ceux donc qui veulent faire partie de l'expédition déposent ici leurs armes et descendent se ranger au bas de la colline avec les étudiants et les soldats qui les doivent escorter jusqu'au lieu de l'embarquement! Que ceux qui persistent à préférer le brigandage à la gloire restent avec moi dans cette salle!

Et avec la fatale majesté d'une résolution terrible, il s'assit dans le fauteuil de chêne que surmontaient les armes de Rosenthal, et qui, depuis l'abandon du château, ne servait plus qu'au chef suprême des Compagnons de Minuit.

Il y eut un moment d'hésitation; Reynold et Bouton-d'Or y mirent un terme.

— Nous sommes les lieutenants des volontaires américains, dirent-ils; que nos soldats, pour la première fois, se laissent guider par nous!... en avant!

Et après avoir déposé leurs armes dans les niches qui flanquaient les deux côtés de la porte, ils sortirent.

Un premier flot de brigands, les moins corrompus, les plus vaillants, se précipitèrent sur les traces de Bouton-d'Or et de Reynold.

Puis les autres défilèrent ensuite, mais de plus en plus lentement, selon qu'ils conservaient plus ou moins de regrets, selon qu'ils étaient plus ou moins endurcis dans le crime.

En même temps, à l'autre extrémité de la salle commençait à se former un groupe sombre et farouche; ceux-là, c'étaient les natures fatalement rebelles au bien, éternellement rivées au mal... ceux-là, c'étaient les émules de Schwartz.

— Les voyez-vous? disait Conrad à Wilhem, il n'est pas de rédemption possible pour ces damnés; il ne m'est pas permis à moi de vivre!

— Expliquez-vous! supplia Wilhem à voix basse, je ne devine pas encore votre projet, mais je le pressens!

— Ami, murmura Conrad avec un sourire amer, au lieu de la mort, vous m'aviez versé le sommeil... je vous en ai remercié d'abord en me réveillant. Je consentais à vivre sous un autre nom; j'acceptais la réhabilitation de l'avenir. Mais depuis, j'ai réfléchi, j'ai consulté mes forces; je ne veux pas d'une grâce qui ne s'étendra pas à tous; d'ailleurs, Hélène épouse le grand-duc. Laissez-moi faire ce que j'ai résolu, Wilhem... vous avez délivré l'Allemagne d'une partie des brigands qui la désolaient; c'est à moi de l'affranchir de l'autre! Ne me demandez pas comment... mon testament vous expliquera tout. Rendez ma sœur heureuse... dites à Hélène que je l'ai aimée, que je l'aime toujours! Et maintenant, laissez-moi seul avec ces hommes... partez à l'instant, Wilhem! je vous en supplie, fuyez!

— Fuir! répondit songeusement Wilhem, qui du regard appela près de lui Kirschberg.

— Vous restez? dit Conrad, soit! Vous pouvez être heureux, vous... nous verrons bien!

Pendant ces quelques mots, la salle achevait de se vider rapidement. Deux ou trois Compagnons sortirent encore en jetant à leur tour pistolets et poignards, ainsi que venaient de faire tous ceux qui les avaient précédés. Puis, tout mouvement s'arrêta... puis un dernier bandit, se détachant comme avec peine du groupe des indomptables, hésita durant quelques secondes, alla vers la porte, revint sur ses pas et finalement s'élança au dehors en s'écriant:

— Ma foi! vivent les vaillants et les honnêtes! Adviennent que pourra... vive l'Amérique!

Conrad alors se leva lentement:

— Ainsi, dit-il, c'est bien convenu!... Vous voulez rester en Allemagne... et rester bandits?

— A perpétuité! répondit cyniquement un des hommes du groupe infernal.

— La Forêt-Noire est à nous, dit un autre; nous ne lâcherons pas la proie pour l'ombre!

— Bandits nous sommes, ajouta un troisième, et bandits nous mourrons!

— Soit! dit Conrad.

Et, descendant de l'estrade vers la table comme pour ouvrir une nouvelle séance qui décidât de l'avenir de la bande restreinte:

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous voulez, continua-t-il; reprenez place et causons... Mais on n'y voit plus, ici... ces bougies vont s'éteindre!

De l'air le plus naturel du monde, il alluma la seule des bougies qui ne brûlait pas encore.

Puis, tandis que les bandits s'asseyaient, il se retourna vers Wilhem et lui jeta rapidement ces quelques mots à

l'oreille :

— Cette lumière communique à des tonneaux de poudre que Schwartz avait placés dans les caveaux au-dessus desquels nous nous trouvons, afin de vous faire sauter tous. Je me sers de son idée, mais pour achever votre œuvre. Dans dix minutes au plus, l'explosion aura lieu... il vous reste juste le temps de fuir... Au nom de Bertha, fuyez !

Ce ne fut pas à Conrad que Wilhem répondit.

— Alerte, Hermann ! cria-t-il, arrachons-le d'ici malgré lui... il n'est plus que les épaules qui puissent le sauver !

Déjà le Samson des écoles avait compris.

Plus prompt même que l'ordre qui venait de lui être donné, il enleva Conrad dans ses robustes bras, et, le tenant au-dessus de sa tête, ainsi qu'il eût fait d'un enfant, il l'emporta au dehors.

Karolus s'était précipité en avant... Kirschberg le suivait au pas de course, malgré tous les efforts désespérés de Conrad... Wilhem venait ensuite en activant encore de la voix ses deux compagnons.

Étonnés, mais imaginant tout simplement qu'on voulait empêcher le baron de Rosenthal de rester leur chef, les derniers bandits ne songèrent pas à quitter la salle des Chevaliers.

Mais les trois étudiants connaissaient la vérité ; ils savaient que leur salut dépendait de la rapidité de leur fuite... ils ne couraient pas, ils volaient à travers les ruines.

Bientôt on eût dépassé les derniers écroulements, les dernières murailles, les dernières roches.

— Là ! là !... cria tout à coup Wilhem en indiquant une sorte de grotte que la nature avait creusée dans le flanc de la colline.

Il venait de sentir la terre trembler sous ses pas.

Karolus se jeta sous cet abri inespéré. Derrière Karolus, Hermann portant toujours Conrad ; derrière Hermann, Wilhem.

Il était temps.

Une épouvantable détonation ébranla tout à coup la montagne transformée en volcan ; la ciel parut en feu ; le sol se joncha de débris qui pleuvaient de toutes parts dans les airs.

Le vieux burg de Rosenthal avait sauté.

XXIII

Prologue.

Huit jours après la catastrophe qui vient de terminer le chapitre précédent, le rivage rocheux et sauvage du Neckar présentait, à quelques lieues au-dessus d'Heidelberg, un curieux et pittoresque spectacle.

Trois de ces grands bateaux aux flancs arrondis qu'on reconnaît au premier coup d'œil pour appartenir à des ports hollandais, étaient rangés le long des berges du fleuve avec lesquelles ils communiquaient par des ponts volants.

Sur ces passerelles défilaient un par un, des hommes à figures étranges qui paraissaient s'embarquer pour un voyage d'outre-mer.

C'étaient effectivement les Compagnons de Minuit.

Reynold, Bouton-d'Or et l'ami Jack présidaient au départ pour l'Amérique et tenaient chacun une longue liste dont ils appelaient au fur et à mesure les noms.

Les visages des trois lieutenants, — Bouton-d'Or et l'ami Jack venaient d'être promus à ce grade, — rayonnaient de contentement et d'espérance. Ils sentaient qu'à dater de ce jour la régénération commençait pour eux.

Les hommes qu'ils commandaient paraissaient également allègres. Non-seulement toutes les promesses leur avaient été tenues, non-seulement ils espéraient au delà des mers la fortune, mais encore ils emportaient la moitié de leurs trésors mal acquis. L'autre moitié avait été dévolue aux pauvres.

Pour opérer ce partage, on était allé tout naturellement à Francfort. On avait ouvert la maison de la rue des Juifs. Après avoir relevé le cadavre putréfié de Deborah ; après avoir abattu à coups de hache l'invincible porte, on était entré dans le caveau.

Là, un horrible spectacle attendait les envoyés du grand-duc : Hérode et Schwartz, hideusement défigurés tous les deux par la mort, étaient étendus en face l'un de l'autre. Le bandit s'était dévoré la moitié du bras gauche ; le juif semblait le poursuivre encore de son rire infernal.

Mais revenons aux bords du Rhin.

C'était par une douce et riante matinée de la fin de mai ; le soleil levant commençait à surgir au sommet de la montagne et découpait en noir, sur l'azur du ciel, le clocheton gothique d'une petite chapelle perdue dans les bois.

Tout alentour étaient pittoresquement groupés les étudiants d'Heidelberg.

Sous le porche, Bertha, en blanche toilette de mariée,

Auprès de Bertha, Wilhem Arnold.

Ou plutôt, le baron Wilhem de Rosenthal.

Le testament de Conrad a été ouvert ; Conrad a voulu que l'époux de sa sœur prit et perpétuât désormais l'antique nom de sa famille.

Le grand-duc a ratifié cette abdication suprême. Et comme médecin et comme soldat, Wilhem Arnold n'a-t-il pas doublement mérité de devenir gentilhomme ?

Les cloches cependant sonnent à joyeuses volées dans les airs.

Wilhem et Bertha sont entrés

Conrad s'avance à leur rencontre ; il a accepté le vie, c'est-à-dire l'exil. Il est calme et résigné maintenant ; il s'efforce même de sourire au bonheur de Wilhem et de Bertha, dont il a voulu du moins un jour être le témoin. Mais son sourire fait mal à voir ; car, à travers son amertume on devine une incommensurable douleur.

A cette heure, peut-être, la comtesse Hélène est grande-duchesse de Bade ?

— Qu'attendez-vous encore ? leur demanda-t-il avec un mouvement fiévreux.

— Frère, dit Bertha, regarde l'autel ; ne vois-tu donc pas qu'il est préparé pour deux mariages ?

— Deux mariages, ma sœur ?

— Le mien d'abord avec Wilhem...

— Et le second ?

— Le second... répond une voix qui n'est plus celle de Bertha, une voix de femme cependant, une harmonieuse et douce voix... le second mariage, Conrad... c'est le nôtre !

Conrad jette un cri de folle joie.

C'est Hélène qui vient de parler... Hélène qui est devant lui... Hélène qui lui tend la main !

— Eh quoi ! tant de dévouement ? murmure Conrad, agenouillé devant l'ange radieux qui consent à partager son exil... eh quoi ! vous, la femme d'un proscrit... la femme d'un homme sans nom... vous... vous qui pouviez être presque reine !...

— No vous souvenez-vous donc plus, Conrad, que je vous aime, et que je vous ai dit un jour : Faites un effort pour vous relever, ma main se tendra vers vous !

— Hélène !...

— Ne voyez-vous donc pas que le prêtre nous attend ?... Allons !

Et les cloches éparpillaient plus joyeusement encore leurs chansons de fête dans la brume matinale, à travers laquelle ruisselait splendidement le soleil.

Une heure plus tard, tous les Compagnons de Minuit étaient embarqués.

Hélène et Conrad descendirent la rampe escarpée de la colline et s'embarquèrent à leur tour.

Derrière eux marchait le vieux Franz.

Il n'avait pas voulu se séparer de sa maîtresse. La main qui retira la passerelle après lui, c'était la main de l'ami Jack.

Les trois bateaux quittèrent le rivage et ne tardèrent pas à disparaître au premier détour du fleuve.

Remontés sur le plateau de la chapelle, Wilhem et Bertha firent un dernier signe d'adieu.

Puis, ils se retournèrent tout à coup, croyant entendre derrière eux un sanglot.

Un homme était là... Malgré le large feutre rabattu sur ses yeux, malgré l'ample manteau dans lequel il drapait sa haute taille, ils le reconnurent aussitôt.

— Le grand-duc Charles-Frédéric ! s'écrièrent-ils d'une même voix.

— Le seul que personne ne songe à plaindre, et le seul cependant qui soit malheureux aujourd'hui !

Encore quelques mots !

Le grand-duc Charles-Frédéric eut la consolation des grands cœurs... Il régénéra le duché de Bade et mérita l'une des plus belles pages de son histoire.

Le docteur baron de Rosenthal fut, tout à la fois, son médecin, son conseiller et son ami.

La vie de Wilhem et Bertha pourrait se résumer dans ces

trois mots : Bonheur, science et charité.

Ils semblent être encore aujourd'hui l'apanage des Rosenthal du duché de Bade.

En Amérique, les Compagnons de Minuit se montrèrent dignes de leur chef, Sigismond-le-Diable, l'un des héros de la guerre de l'indépendance, l'un des fondateurs de la nationalité américaine.

Nous ne pouvons écrire ici le nom qu'il prit dans la suite et que portent aujourd'hui ses descendants : plusieurs d'entre eux ont siégé au sénat de Washington.

Les étudiants d'Heidelberg continuèrent à être à peu près ce qu'ils étaient avant le retour de Wilhem Arnold. Son passage

ne fut pas cependant sans influence sur leurs mœurs. Hermann Kirschberg, surtout, et son digne *renard de cœur*, Karolus Bald, se réformèrent complètement, ainsi qu'ils se l'étaient promis l'un à l'autre. Soutien désormais de sa mère et de sa sœur, le premier fut l'un des médecins les plus à la mode de Mannheim ; le second devint la fine fleur des apothicaires d'Eberbach.

Enfin, l'esprit allemand fit une légende de la catastrophe suprême du vieux burg de Rosenthal ; et l'habitant de la Forêt-Noire, en vous montrant ses ruines bouleversées et noircies, ne manque jamais de vous dire, avec un traditionnel effroi :

— C'est là le tombeau des Compagnons de Minuit !

FIN

22915

AUTRES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DE L'ÉDITEUR DEGORCE-CADOT

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES ET CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX

EN COURS DE PUBLICATION

UN JÉSUI TE DE ROBE COURTE, par ARMAND DURANTIN

Étude d'une grande actualité

Sera complet en 15 Livraisons grand in-18, à 10 centimes

UNE VENDETTA MEXICAINE, par GUSTAVE AYMARD

Sera complet en 18 Livraisons à 10 centimes.

ANGÉLIQUE ET JEANNETON, par PIGAULT-LEBRUN

Chef-d'œuvre d'humour et de gaieté, sans trop de licence

Sera complet en 16 Livraisons grand in-18, à 10 cent.

LE CORSAIRE AUX CHEVEUX D'OR, par LOUIS NOIR

Grand in-4° illustré en 25 livraisons à 10 cent.

Dont le succès égalera, s'il ne le surpasse, celui du COUPEUR DE TÊTES, dont la mise en vente en livraisons à 10 cent. est PERMANENTE

IMMENSE SUCCÈS!

LE MAUDIT

PAR L'ABBÉ ***

MAGNIFIQUE édition en livraisons grand in-18, à 10 cent.

Série de 5 Livraisons à 50 centimes.

Le mérite littéraire de cet Ouvrage, les questions sociales brûlantes qu'il traite, les voiles qu'il déchire, non moins que les clameurs intéressées et les haines cléricales qu'il a soulevées, l'ont fait vendre à plus de **Cent Mille Exemplaires**, Editions de luxe et d'un prix très-élevé.

L'Édition nouvelle, quoique très-soignée, à 10 cent. la Livraison de 16 pages, est donc assurée d'un succès immense.